Supplément Radio-Télévision

Le Monde

DERNIÈRE ÉDITION

15, rue Falguière, 75501 Paris Cedex 15

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE — Nº 14093 - 6 F — DIMANCHE 20 - LUNDI 21 MAI 1990 — FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : ANDRÉ FONTAINE

La bombe et les voisins

LA Polynésie française n'est pas seulement un ensemble d'archipels où les vahinés se déhanchent en l'honneur des hôtes de marque. Après avoir sacrifié aux cérémonies marquant le centenaire de Papeete, M. François Mitterrand est passé aux choses sérieuses, à la présence de la France dans un Pacifique sud où elle continue d'expérimenter les engins de sa force de frappe.

Dans ce style de devin antique qu'il affectionne, le chef de l'Etat a profité de sa visite pour présenter la politique nucléaire de la France sous un jour plus « transparent » – l'expression est de lui – mais apparemment sans grand changement sur le fond. « Si l'Union soviétique et les Etats-Unis cessaient leurs expériences (...) la France, qui est un pays pacifique, ne serait pas le dernier à désarmer », a-t-il dit, avant d'ajouter : « Je n'ai pas entendu dire qu'ils avaient l'intention d'arrêter durablement » leurs essais.

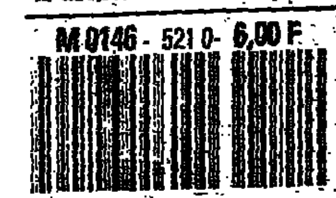
CERTES M. Mitterrand avait été choqué, en 1985, par la manie du secret du Centre d'expérimentations du Pacifique (CEP), qui avait été en partie à l'origine de la mission rocambolesque et désastreuse menée contre le « Rainbow Warrior ». Depuis, « on a organisé ce que l'on appelle une opération de transparence, et on a bien fait », a-t-il ajouté. Mais il n'est pas allé jusqu'à promettre que les essais seraient rendus publics ; les autres puissances nucléaires ne le font pas non plus. Se contentant de promettre d'« ouvrir l'information au maximum » il a déclaré : « Vous êtes informés par la Nouvelle-Zélande. Pas moi. Si vous voulez, je vous communiquerai ma science » ...

Plus importante peut-être aura été la réaffirmation, ne serait-ce que par la participation massive du gouvernement à la réunion du Conseil du Pacifique sud, aux côtés de MM. Mitterrand et Rocard, que la France entend rester présente, et active, dans la région. Le président l'avait déjà affirmé après 1981. Le premier ministre l'avait confirmé en resserrant les liens avec les grands et petits Etats du Pacifique. Cette fois-ci le chef de l'Etat a marqué sa volonté de voir la Polynésie, dotée de prérogatives quasi-étatiques, jouer un rôle accru dans le concert des nations des antipodes.

CES dernières continuent de s'opposer aux essais de Mururoa. Mais on sent, depuis quelque temps, une certaine résignation face à la détermination de la France, tous partis confondus à l'exception du PCF, d'assurer la continuité de la politique nucléaire ; même si, comme l'avait annoncé l'an dernier M. Rocard, les essais passeront de huit à six en 1991.

Le début du règlement du drame néo-calédonien et la récente solution de l'affaire du « Rainbow Warrior » ont détendu l'atmosphère. L'abandon d'une stratégie d'affrontement, remplacée par une diplomatie plus subtile visant à s'assurer les bonnes grâces des puissances de la région – Australie et Nouvelle-Zélande – et des micro-Etats, par des gestes symboliques comme par une aide substantielle, semble désormais porter ses fruits.

Lire page 7 la déclaration de M. Mitterrand



La fin des entretiens de M. Baker à Moscou

Marchandage soviéto-américain sur les armements stratégiques

M. James Baker a retardé son départ de Moscou, samedi 19 mai, le secrétaire d'Etat américain ayant ajouté à son programme une nouvelle rencontre avec son homologue soviétique, M. Chevardnadze. La longue série d'entretiens de vendredi (dont cinq heures avec M. Gorbatchev), avait fait apparaître en effet de nouvelles difficultés à propos des armements stratégiques. Une conférence de presse de M. Baker était attendue dans l'après-midi.

Cette ultime visite de M. Baker à Moscou avant le sommet Bush-Gorbatchev du 30 mai aura été un véritable marathon. Le rythme des conversations, déjà intense depuis l'arrivée du secrétaire d'Etat américain mardi, s'était encore accéléré vendredi, avec deux heures et demie d'entretien avec M. Gorbatchev, suivi d'une nouvelle session en présence des délégations, soit cinq heures au total avec le président soviétique.

A 18 heures locales, M. Baker retrouvait son homologue soviétique, M. Chevardnadze, pour une seconde conversation de trois heures, ce qui n'empêchait pas les deux ministres d'ajouter à leur programme une nouvelle rencontre pour ce samedi matin, avant les conférences de presse prévues. A quoi il faut ajouter bien entendu les sessions des groupes d'experts, notamment de celui chargé du désarmement, dont plusieurs membres en étaient, samedi, à leur deuxième nuit blanche...

Les appréciations données sur le contenu des négociations ont varié à chaque étape de ce marathon. Vers 18 heures, à la fin des conversations avec M. Gorbatchev, M. Baker annonçait : « *Nous avons fait des progrès sur les START* » (les armements stratégiques à longue portée), bien qu'il restât, ajoutait-il, « *un certain nombre de questions à régler* ».

Toujours à la même heure, M. Chevardnadze déclarait : « *Nous avons accompli beaucoup de choses aujourd'hui* », ajoutant qu'il s'agissait de « *gros progrès* ». Plus optimiste encore, le maréchal Akhromeev, conseiller militaire du président soviétique, annonçait à l'agence japonaise Kyodo le règlement de toutes les « *grandes questions* » en suspens.

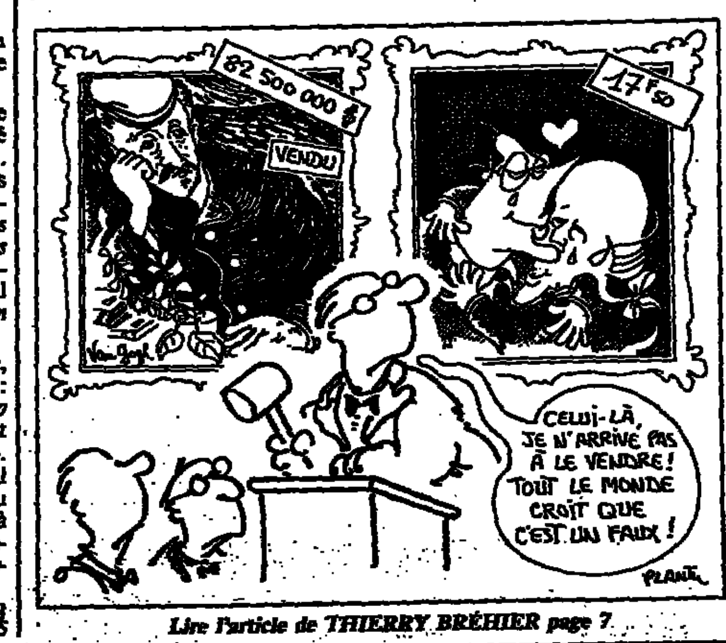
MICHEL TATU

Lire la suite page 5

Face à M. Giscard d'Estaing

M. Chirac prend l'offensive pour l'union de la droite

Devant les élus réunis vendredi 18 mai à Vincennes pour les Etats généraux de l'opposition sur la décentralisation, M. Jacques Chirac a repris à son compte l'idée d'une organisation confédérale des partis de droite et demandé la mise au point avant octobre du système des « primaires » pour l'élection présidentielle. M. Valéry Giscard d'Estaing devait répondre à l'offensive du président du RPR, dimanche devant les clubs Perspectives et Réalités.



Lire l'article de THIERRY BRÉHIER page 7

L'internationale des « crânes rasés »

Au fil des ans, les nouvelles générations de « skinheads » sont devenues le « bras armé » de la violence raciste

« *De désorganisée, la violence raciste a trouvé dans les skinheads* (crânes rasés) *un bras armé* », affirme le ministère de l'intérieur dans le numéro de mai de son journal *Civic*, imprimé avant les événements de Carpentras. Selon les services de la place Beauvau, « *ils sont à eux seuls auteurs présumés de plus de 30 % des délits violents constatés* ».

L'interpellation immédiate mais sans lendemain de six d'entre eux dans l'enquête sur la profanation de Carpentras, puis l'inculpation de trois autres, vendredi 18 mai, à Nantes pour la profanation du cimetière de Saint-Herblain sont venues rappeler l'activisme de ces jeunes marginaux. Né à la fin des années 60 en Angleterre, le mouvement skinhead compte de nombreux adeptes en Europe, à l'Ouest comme à l'Est, et quelques centaines en France où certains militent dans des groupuscules néo-nazis.

Depuis les interrogatoires subis par six des siens au commissariat d'Avignon, la France des crânes rasés est en ébullition. En l'état actuel de l'enquête, rien ne permet d'affirmer que ces jeunes gens vêtus de blousons vert ou noir et chaussés de godillots de l'armée britannique (les « *Doc Martens* »), soient responsables des exactions de Carpentras. Mais, parce qu'ils constituent assurément une main d'oeuvre idéale pour les groupuscules néo-nazis, les regards policiers se sont d'emblée tournés vers eux. Les skinheads jouent en effet un rôle essentiel dans la progression de l'extrême droite, tant en France qu'à l'étranger.

Les premiers spécimen apparaissent en Angleterre à la fin des années 60. En réaction à la mode hippy, des adolescents des faubourgs londoniens lancent un mouvement prolétaire qui se veut garant des valeurs traditionnelles de la classe ouvrière britannique : sens de l'honneur, fidélité en amitié, solidarité, amour du football, de la bière et de la bagarre. Bien que la plupart d'entre eux soient des patriotes convaincus, leur « militantisme » n'a alors aucune connotation fasciste. Ces jeunes gens, qui se sentent plus proches des émigrés antillais que des petits bourgeois aux cheveux longs, écoutent d'ailleurs la même musique qu'eux, le « *reggae* » en provenance de la Jamaïque ou la « *soul* » venue des Etats-Unis. Les bandes prolifèrent et les bagarres se multiplient mais le mouvement finit par s'évaporer.

Il revient en force à la fin des années 70 et au début des années 80. Dans la foulée de la mode punk, les skinheads réapparaissent avec des groupes de rock qui drainent un public de crânes rasés (*Sham 69*, *Cockney Rejects*, *Four Skins*...) issus des milieux ouvriers des grandes villes anglaises, notamment de l'Est de Londres. Tous se retrouvent dans les concerts ou sur les stades de football où ils contribuent à l'extension du hooliganisme. Le mouvement s'étend alors à d'autres pays d'Europe.

PHILIPPE BROUSSARD

Lire la suite page 8

Les vérités de Fellini

« La Voce della Luna » : une fascinante dénonciation de l'aridité de notre imaginaire

CANNES

de notre envoyée spéciale

« *N'écoute pas les puits, ils nous font faire les rêves qu'ils veulent. Il faudrait les fermer la nuit* ». Sage conseil. Mais Roberto Benigni, petit piéton clownesque qui ouvre *la Voce della Luna*, vingt-quatrième film de Federico Fellini, ne l'entend pas de cette oreille. Il se présente : Ivo Salvini. Par de légers indices jamais approfondis, on pourra penser qu'il est un peu fou, cela lui permet d'avoir mieux que personne toute sa tête à lui. Ainsi se penche-t-il sur ce puits d'où quelqu'un l'appelle. La lune peut-être d'où il semble descendre, pâle, ébouriffé, effarouché, mais cependant tranquille. Ivo sera un guide précieux pour le voyage sans carte ni boussole auquel nous convie Fellini.

Un voyage dans un pays qui n'existe pas, mais qui ressemble à tous les autres. Un gros bourg impersonnel, entièrement construit par le décorateur Dante Ferretti, emblématique de notre aliénation de nantis, où rien ne manque plus et c'est tant pis, où l'église a l'air d'un hangar, et où clignote faiblement sur la place l'enseigne du café Europa. Ivo habite là, en tout cas il rencontre des gens qui le connaissent : un préfet destitué et amer (Paolo Villagio), un flûtiste craintif (Sim) qui a élu domicile dans une niche de columbarium, une manucure tellement incendiaire qu'elle fume comme une locomotive quand elle fait l'amour, et Aldina dont il est épris, si blonde et si belle qu'il lui vole un escarpin d'argent, qu'il la prend pour la lune, impératrice laiteuse de sa mélancolie.

Au village, le vacarme est à son comble, on livre un stock de Saintes Vierges en plâtre. « *Les madones sont une race* », remarque un observateur.

DANIÈLE HEYMANN

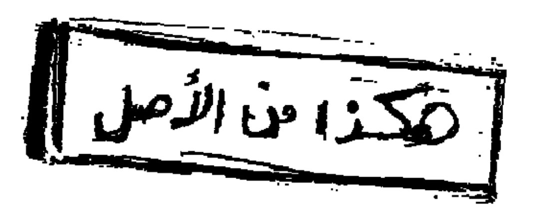
Lire la suite page 14

Nouveaux espoirs pour le sida

Des travaux menés en France et aux Etats-Unis mettant en évidence le rôle que peut jouer une catégorie de micro-organismes (mycoplasmes) ouvrent de nouvelles perspectives dans le traitement du sida. Plusieurs études sont en cours – notamment à l'Institut Pasteur de Paris – pour vérifier si ces résultats permettront, à partir de traitements antibiotiques, d'enrayer l'évolution de l'infection.

Lire page 13 l'article de JEAN-YVES NAU

A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 6 DH; Tunisie, 700 m ; Allemagne, 2,50 DM ; Autriche, 22 SCH ; Belgique, 40 FB; Canada, 2,25 $ CAN; Antilles/Réunion, 8 F; Côte-d'Ivoire, 425 F CFA; Danemark, 12 KRD; Espagne, 175 PTA; G.-B., 70 p.; Grèce, 180 DR; Irlande, 90 p.; Italie, 2 000 L; Luxembourg, 40 FL; Norvège, 13 KRN; Pays-Bas, 2,50 FL; Portugal, 150 ESC; Sénégal 375 F CFA; Suède, 14 KRS; Suisse, 1,80 FS; USA (NY), 1,75 $; USA (others), 2 $.

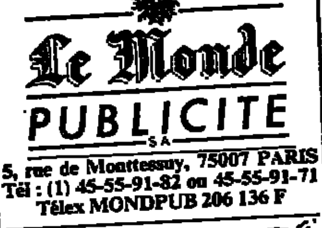


Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL
15, RUE FALGUIÈRE,
75501 PARIS CEDEX 15
ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX

Edité par la SARL *le Monde*
Durée de la société :
cent ans à compter du
10 décembre 1944.
Capital social :
620 000 F
Principaux associés de la société :
Société civile
« Les rédacteurs du *Monde* »,
Société anonyme
des lecteurs du *Monde*,
Le Monde-Entreprises,
Mme Geneviève Beuve-Méry,
M. André Fontaine, *gérant*.

Le Monde
PUBLICITE
S.A.
5, rue de Monttessuy, 75007 PARIS
Tél : (1) 45-55-91-82 ou 45-55-91-71
Télex MONDPUB 206 136 F


Imprimerie
du « Monde »
12, r. M.-Gunsbourg
94852 IVRY

Reproduction interdite de tout article, sauf accord avec l'administration

Commission paritaire des journaux
et publications, nº 57 437
ISSN : 0395 - 2037
Renseignements sur les microfilms
et index du Monde au (1) 42-22-20-20.

Le Monde
TÉLÉMATIQUE
Composez 36-15 - Tapez *LEMONDE*
ou 36-15 - Tapez *LM*

ABONNEMENTS
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 49-60-32-90

Tarif	FRANCE	BENELUX	SUISSE	AUTRES PAYS voie normale
3 mois	365 F	399 F	504 F	700 F
6 mois	720 F	762 F	972 F	1 400 F
1 an	1 300 F	1 380 F	1 800 F	2 650 F

ÉTRANGER :
Par voie aérienne. Tarif sur demande.
Pour vous abonner
RENVOYEZ CE BULLETIN
accompagné
de votre règlement
à l'adresse ci-dessus
ou par MINITEL
3615 LEMONDE
code d'accès ABO
SERVICE A DOMICILE :
Pour tous renseignements :
tél. : (1) 49-60-34-70

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : nos abonnés sont invités à formuler leur demande deux semaines avant leur départ, en indiquant leur numéro d'abonné.

BULLETIN
D'ABONNEMENT
DURÉE CHOISIE
3 mois ☐ 6 mois ☐ 1 an ☐
Nom : ____
Prénom : ____
Adresse : ____
Code postal : ____
Localité : ____
Pays : ____
Veuillez avoir l'obligeance d'écrire tous les noms propres en capitales d'imprimerie. 011 MONO1

Édité par la SARL *le Monde*
Gérant : André Fontaine,
directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)
André Laurens (1982-1985)
Directeur de la rédaction :
Daniel Vernet
Administrateurs délégués :
Antoine Griset, Nelly Pierret
Rédacteurs en chef :
Bruno Frappat,
Jacques Amalric,
Jean-Marie Colombani,
Robert Solé

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE,
75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99
ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10

DATES

Il y a trente-cinq ans

La création du pacte de Varsovie

LE 14 mai 1955, réunis sous la houlette du maréchal Boulganine, président du conseil des ministres de l'URSS, au palais Radziwill, siège du gouvernement polonais à Varsovie, les plus hauts responsables des huit pays du « bloc oriental » (URSS, Pologne, Tchécoslovaquie, Allemagne orientale, Hongrie, Roumanie, Bulgarie et Albanie) apposaient leur signature au bas d'un traité « d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle » que l'Histoire retiendra sous le nom de « pacte de Varsovie ».

Un communiqué annexe créait un « commandement unifié des forces armées », confié au maréchal Koniev, le « libérateur » de Cracovie. Le général Peng Dehuai, ministre de la défense chinois, présent comme observateur à la réunion, apportait le soutien du « *peuple héroïque de 600 millions d'hommes dans la lutte contre l'agresseur impérialiste jusqu'à la victoire finale* ». La presse des pays signataires saluait sur un ton dithyrambique ce « *beau traité* » : « *Le socialisme se présente maintenant comme un système mondial solide réunissant plus du tiers de l'humanité, s'appuyant sur une base économique sans cesse plus développée et constituant un ensemble territorial continu sur les continents européen et asiatique, favorisant ainsi l'application de l'aide mutuelle en toutes circonstances* » (1).

Le pacte de Varsovie, qui fait pendant au pacte atlantique, n'est pas, comme on le considère parfois, sa réplique directe. D'abord parce que cinq années les séparent. Ensuite parce que d'un strict point de vue militaire, il n'était pas indispensable : les multiples accords signés de 1945 à 1948 entre l'URSS et ses satellites, ainsi qu'entre les satellites eux-mêmes, couvraient tous les cas d'agression possibles. Il n'était pas, non plus, un acte délibéré menant à une aggravation de la guerre froide, les crises « chaudes » (blocus de Berlin, guerre de Corée) appartenaient au passé. Staline était mort en mars 1953, le « dégel » avait suivi. Le traité du 14 mai 1955 sanctionnait, en fait, la fin des espoirs de Moscou de voir se résoudre d'une manière qui lui soit favorable le problème de l'unité allemande.

Lors de la création de l'OTAN, en avril 1949, l'éventualité d'un réarmement de l'Allemagne vaincue avait été formellement écartée, la Grande-Bretagne, mais surtout la France, s'opposant aux pressions américaines à ce sujet. Cependant, comme le prophétisait alors « Sirius », « *le réarmement de l'Allemagne était contenu dans le pacte de l'Atlantique comme le germe dans l'œuf* ». De 1950 à 1954, ce germe connaîtra bien des avatars, le plus célèbre étant la Communauté européenne de défense, dont le traité de création, signé dès mai 1952, sera finalement rejeté par le Parlement français deux années plus tard.

Cet échec provoqua l'allégresse soviétique, mais pour peu de temps. Dès septembre 1954, les alliés occidentaux, réunis à Londres, prévoient le rétablissement de la souveraineté de la République fédérale, son adhésion à l'OTAN, la mise sur pied et l'affectation d'une force aéroterrestre allemande importante au commandement interallié. Ces décisions prennent la forme des accords de Paris, signés le 23 octobre et consacrant « *l'association de l'Allemagne sur un plan d'égalité aux efforts des peuples libres* ».

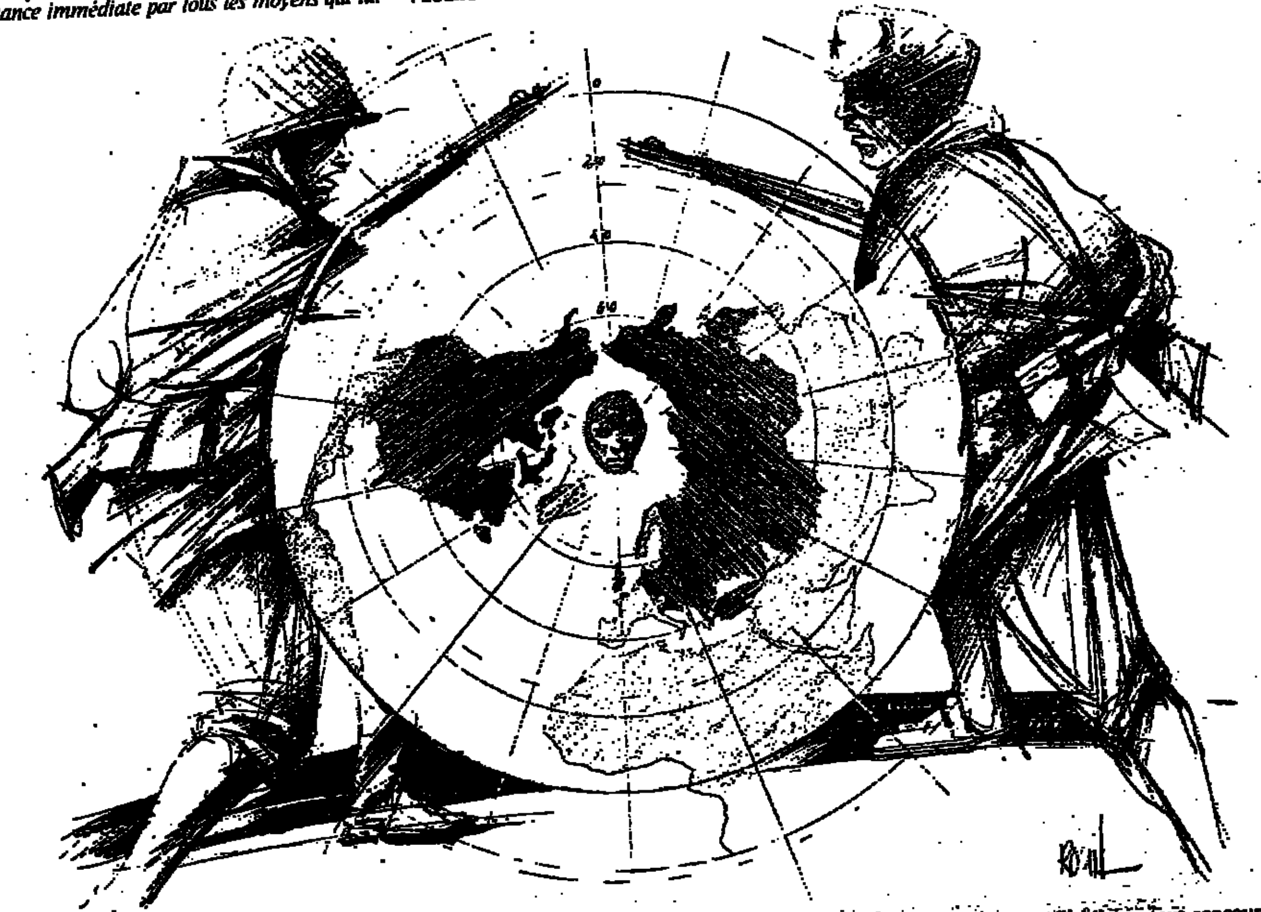
Une alliance « défensive »

Les Soviétiques, pris de vitesse mais espérant encore influer sur les Parlements nationaux avant les débats de ratification des accords de Paris, proposent à vingt-trois pays de tenir, le 29 novembre à Moscou, une conférence sur la sécurité européenne. Huit pays seulement, ceux du camp socialiste, se retrouvent au Kremlin. Le communiqué prévient que la mise en vigueur des accords entraînera, de la part de l'URSS et de ses alliés, la prise de « *mesures pour renforcer leur sécurité et défendre le travail pacifique de leurs peuples* », ainsi que l'arrêt de toutes conversations sur les problèmes allemand et autrichien. En dépit de fortes oppositions, l'Assemblée nationale française ratifie les accords le 29 décembre. Leur adoption sera consacrée le 26 avril 1955.

La réaction de Moscou est alors immédiate. Le 7 mai, les traités qui liaient l'Union soviétique à la Grande-Bretagne (depuis 1942) et à la France (depuis 1944) sont dénoncés. Une conférence des pays socialistes européens est convoqués à Varsovie pour le 11. Mais, la veille de son ouverture, voulant démontrer les intentions pacifiques de l'URSS, Molotov propose à l'ONU d'adopter un vaste plan de désarmement. Autre démonstration de bonne volonté encadrant la signature du pacte de Varsovie : les Soviétiques signent avec les trois autres « grands » le traité d'Etat qui rend sa liberté à l'Autriche neutralisée.

Il n'empêche que les premières unités allemandes constituées, à l'Est comme à l'Ouest, sont intégrées au dispositif des deux alliances dès l'été 1955. Chaque camp possède désormais – et pour longtemps – « ses » Allemands, la réunification disparaît de l'ordre du jour des chancelleries.

Insistant sur son aspect défensif, le traité de Varsovie réaffirmait l'espoir de voir se créer en Europe un système général de sécurité collective, indépendamment des régimes politiques. La garantie mutuelle que se donnaient les Etats membres ne jouait qu'en cas d'agression armée en Europe, chacun s'engageant à accorder « *une assistance immédiate par tous les moyens qui lui*



sembleraient nécessaires, y compris l'emploi de la force armée ». En fait, le « commandement unifié des forces » n'a jamais eu de responsabilité opérationnelle véritable, les unités nationales se trouvant intégrées aux structures soviétiques de commandement, donc subordonnées à l'état-major de Moscou. En revanche, le pacte est devenu un outil assez efficace de coordination pour la préparation des forces, l'uniformisation des doctrines et la standardisation des matériels. Symbole de la subordination du commandement unifié, son chef est devenu, depuis 1977, le numéro deux de la hiérarchie militaire soviétique, derrière le chef de l'état-major général.

Dans les évaluations de la menace militaire immédiate exercée par les armées du pacte sur l'Europe occidentale, le poids des satellites comptait pour plus du tiers. Ces calculs, qui prêtaient d'ailleurs à controverse, sont évidemment caducs depuis que l'équilibre militaire a été bouleversé par l'évolution politique en Europe centrale. La position avancée du fer de lance soviétique (400 000 hommes en Allemagne de l'Est), sans arrières assurés, son flanc sud découvert, apparaît stratégiquement intenable. La sécurité même du territoire soviétique serait sans doute mieux garantie maintenant par l'abandon de cette plate-forme offensive devenue sans objet et par la création d'un glacis d'Etats plus ou moins démilitarisés.

Une fonction politique

Alliance militaire, le pacte de Varsovie avait certainement, à l'origine, une finalité politique, réelle mais inavouée, celle de redonner un cadre structurel à l'« internationalisme prolétarien », dans la filiation du Komintern, dissous en 1943, relayé en 1947 par le Kominform, lequel a disparu à son tour en 1956. Le pacte est ainsi devenu, entre les mains des Soviétiques, l'instrument leur permettant d'intervenir, dans le cadre de la doctrine de « souveraineté limitée », pour étouffer les tentatives d'émancipation au sein du camp. La définition du pacte dans l'Encyclopédie militaire soviétique : « *Défendre les conquêtes du socialisme et assurer la paix et la sécurité en Europe* » trahit bien ce détournement du texte.

Les structures politiques du pacte, très développées, leurs réunions fréquentes, ont permis, pendant plus de trente ans, d'assurer la cohésion du camp. Mais la déliquescence actuelle des PC dans la totalité des pays qui le composent, le rejet de l'internationalisme, tout concourt désormais à priver totalement de substance la finalité politique, interne aussi bien qu'externe, de l'alliance.

Ayant également perdu sa signification militaire, le pacte moribond survivra néanmoins peut-être quelque temps. Il pourrait continuer de servir d'interlocuteur organisé de l'OTAN dans la conduite des négociations sur le désarmement. Ce serait sa dernière utilité.

Que disent les chefs militaires soviétiques de l'avenir du « beau traité » ? Traditionalistes et novateurs s'opposent ici comme ailleurs. Le chef actuel des forces unifiées du pacte, le général soviétique Louchev, consacre à l'alliance un long article dans le premier numéro de l'année 1990 de la revue destinée aux officiers généraux (2). En décalage total avec les bouleversements actuels, dont il ne fait aucune mention, il vante « *l'unité des efforts de défense des pays du pacte, facteur de la sauvegarde assurée du socialisme(...)* ».

Dans le même temps, d'autres militaires de haut rang (3) reconnaissent de manière plus réaliste : *(...)* « *Les changements actuels au sein du pacte, c'est, bien sûr, du point de vue militaire, un gros revers pour nous, et toutes les digressions théoriques sur la transformation d'une alliance militaro-politique en alliance politico-militaire ne sont que piètre consolation. C'est jouer sur les mots(...).* »

Or, les mots ne parviendront plus longtemps à prolonger l'agonie du pacte de Varsovie.

JACQUES LAURENT

► Le général Jacques Laurent, cadre de réserve, a été attaché militaire à Moscou.

(1) *Pravda*, 15 mai 1955.

(2) *La Pensée militaire* », 1er janvier 1990. Une note précise que l'utilisation de l'article du général Louchev est recommandée pour le programme de la formation marxiste-léniniste des officiers et des généraux !

(3) *Les Nouvelles de Moscou* (édition russe), 25 février 1990. Interview du général Igor Sergueïev, numéro deux des forces de fusées stratégiques.

Bibliographie

Deux Français à Tirana

De 1982 à 1988, Elisabeth et Jean-Paul Champseix ont habité 57 boulevard Staline, à Tirana. Dans le livre qui retrace leur séjour, comme lecteurs de français à l'université, ils brossent un portrait documenté et vécu d'un pays qu'ils ont appris à aimer et qu'ils ont vu progressivement changer.

Ils décrivent sans complaisance la société albanaise et les méthodes d'un régime de fer : l'omniprésence de la police secrète, les ravages de la langue de bois et de l'endoctrinement, le poids de la censure, la lutte contre la religion. Ils expliquent aussi comment ils ont vu « le pays des aigles » s'assouplir et la rigueur idéologique s'adoucir quelque peu, après la mort d'Enver Hoxha, en avril 1985. A l'université, l'étau de la censure s'est desserré : en 1987, des étudiants ont pu rédiger des Mémoires sur Simenon, Yourcenar, Malraux ou même Maurice Druon. « *En deux ou trois ans, nous avons vu sombrer la propagande. La guerre inévitable, la salutaire lutte à mort entre le travail et le capital. (...) tout cela disparut du discours universitaire pour faire place à une curiosité du monde occidental qui osait enfin se déclarer.* »

C'est également à partir de la mort d'Enver Hoxha, qu'Elisabeth et Jean-Paul Champseix ont pu recueillir quelques confidences brèves et fugitives d'étudiants souvent désespérés qui ne sont pas dupes du discours officiel sur « l'Albanie nouvelle et socialiste ». Ils n'y croient pas, mais ne semblent pas prêts non plus à se révolter. Trois témoignages parmi d'autres recueillis par les auteurs en disent long sur la détresse d'une jeunesse dans un pays où 63 % de la population ont moins de trente ans. Une jeune fille confie : « *Monsieur, j'ai peur de rater ma vie* » ; un étudiant constate : « *Si l'on travaille, on va devenir trop intelligent et on se suicidera* » ; un autre, plus ironique, s'écrie : « *Prolétaires de tous les pays capitalistes, sauvez-nous !* »

A. S.

► « *57 boulevard Staline, chroniques albanaises* », d'Elisabeth et Jean-Paul Champseix, préface de Thomas Schreiber, La Découverte, 312 p., 125F.



La fin de la campagne électorale en Roumanie

Buzau, en Valachie, s'apprête à voter Iliescu encore plus massivement que le reste du pays

BUZAU (Valachie)

de notre envoyée spéciale

Buzau, ses rangées de béton, ses terrains vagues, ses affiches du Front de salut national. Depuis le début de la campagne électorale, cette ville de 150 000 habitants, surgie au milieu des champs de pommes de terre de la province de Valachie, a deux autres curiosités à son actif : l'un de ses candidats pour le Sénat est le célèbre Gelu Voican, personnage omniprésent du Front (FSN), aux allures de ténébreux et médiatique guérillero, co-organisateur du « procès » de Ceausescu, devenu vice-premier ministre ; c'est aussi à Buzau qu'a eu lieu le 24 avril l'un des incidents les plus graves de la campagne électorale, lorsque le candidat du Parti national paysan à la présidence, M. Ion Ratiu, a été séquestré plusieurs heures durant au siège de son organisation encerclée par une foule hostile qui cassait les vitres, avant que le chef de la police n'use de stratagème pour l'évacuer par la porte de derrière.

Buzau est de toute évidence une ville du Front. Les seules affiches électorales visibles sont d'ailleurs celles de MM. Voican et Iliescu, le candidat du FSN à la présidence. *« Les magasins refusent toutes les affiches autres que celles du FSN »*, affirme le secrétaire général du Parti national libéral, un monsieur de soixante-dix ans, dans sa permanence délabrée. Les militants des deux partis dits « historiques » (libéral et paysan) qui existaient avant le régime communiste, font peine à voir : retranchés derrière la porte grillagée de leur permanence gardée par un policier, les hommes du Parti paysan sont terrorisés. *« L'atmosphère est irrespirable »*, explique l'un d'eux, l'avocat Dumitru Bucuroi ; *« nous avons été coupés des villages dont des équipes organisées nous interdisent l'accès. Le maire, le directeur de la coopérative agricole, le postier, l'instituteur, font pression sur les villageois susceptibles de voter pour nous. Nous n'avons pu organiser aucun meeting, on y aurait risqué notre peau. On s'est contenté de coller des affiches la nuit à la sauvette. »*

« Pire que chez les Turcs ! »

La fameuse journée du 24 avril, poursuit-on au Parti paysan, trois sympathisants ont été blessés, dont une jeune femme médecin que les manifestants ont forcé, en la tirant par les cheveux, à monter sur une statue et à crier *« vive Iliescu ! »*. Selon des témoignages indépendants, la jeune femme avait arraché une affiche du FSN collée sur le siège d'une organisation proche du Parti paysan. *« Ici, ce n'est pas la porte de l'Orient,* renchérit un vieux monsieur, *c'est l'Orient, madame, c'est pire que chez les Turcs. En 1946, les résultats des élections furent falsifiés, mais il y avait eu moins d'abus contre les personnes. »*

Au siège du FSN, coquet pavillon dans un jardin fleuri qui abritait avant le 22 décembre le premier secrétaire du parti, on nie toute responsabilité dans les incidents. *« C'est même nous qui avons été agressés les premiers, lorsque le 7 avril le vice-président du Parti paysan est passé dans la ville. Le soir même, on nous a arraché des affiches. Quelle coïncidence ! »*. Le chef du FSN local et président du conseil provisoire départemental, Ion Vasile, un solide gaillard à la barbe fleurie (*« Comme Voican »*, commente-t-on dans la ville) ne fait pas dans la nuance. *« J'ai quarante ans, je suis né dans une société que je répudie et je ne suis pas obligé d'accepter les idées de partis que je n'ai pas connus »*, dit-il.

Chirurgien pour enfants, ancien membre du PC, *« parce que j'y étais obligé pour passer mes examens »* – affirmation rejetée par des médecins qui ne se sont jamais inscrits au parti, – Ion Vasile se trouva le 22 décembre parmi ceux qui occupèrent la mairie de Buzau au moment de la chute de la dictature.

Les Verts et l'usine chimique

Sans aller jusqu'à approuver l'agression dont M. Ratiu fut la cible, il l'explique par le fait que la visite du candidat paysan n'avait été annoncée que le matin même, – *« ce que les gens ont ressenti comme une offense »* – et que, par dessus le marché, au lieu de se rendre au siège du Parti paysan, M. Ratiu se rendit à celui d'une autre organisation qu'il préside, l'Union mondiale roumaine libre. *« Ce n'était pas normal »* juge le docteur Vasile...

Dans cette ambiance glauque, les Verts du Mouvement écologique de Roumanie, apportent une grande bouffée d'oxygène. Jeunes, sereins, ils ont du café et de la musique dans leur permanence ouverte sur la rue où ils distribuent des sacs en plastique avec leur emblème, fabriqués, précisent-ils, par l'usine chimique qui pollue la ville. Les écologistes, disent-ils, sont aussi bien acceptés par le FSN que par les partis historiques, mais ils reconnaissent que le Front est ici en position de force depuis le début, contrôlant notamment l'administration locale. *« C'est vrai,* ajoute l'un d'eux, *que l'accès des villages est plus difficile pour les autres partis que pour nous, et c'est vrai que la police est restée passive pendant les incidents du 24 avril. »*

Buzau a aussi son journal indépendant, *l'Opinion*, créé par une partie de la rédaction de l'ancien organe officiel du département. Le reste de la rédaction a lancé le journal du FSN, *Senator*. Les journalistes de *l'Opinion* affirment recevoir couramment des menaces *« de la part du FSN, qui ne comprend pas qu'il est possible que quelqu'un ne soit pas avec eux »*. Eux-mêmes n'ont pas peur, même si, dit l'un d'eux, Gheorge Ene, *« tout individu qui ne fait pas partie du Front a raison d'avoir peur de ces fanatiques »*.

C'est la peur à la roumaine, une peur qu'on ne sait guère expliquer, souvent irrationnelle. C'est la même peur qui fait dire aux paysans interrogés dans les villages environnants qu'ils ne décideront que dimanche pour qui ils vont voter. *« Mais,* reconnaît un vieux paysan, *c'est Iliescu qui va gagner, sinon on nous fermera la coopérative. »*.

SYLVIE KAUFFMANN

Près de 7 000 candidats pour 506 sièges de députés et sénateurs

Ce sont seize millions de Roumains de plus de 18 ans qui éliront dimanche 20 mai un président de la république ainsi que 387 députés et 119 sénateurs parmi 6 719 candidats. Selon la loi électorale, adoptée le 14 avril par le Conseil provisoire d'union nationale (CPUN), le président est élu au scrutin majoritaire à deux tours, à moins que l'un des trois candidats (Ion Iliescu, Radu Campeanu et Ion Ratiu) n'obtienne dès le premier tour, plus de la moitié des voix des inscrits. Un éventuel deuxième tour aurait lieu le 3 juin.

Les législatives, auxquelles se présentent 70 partis et des candidats indépendants, se déroulent à un tour et à la proportionnelle (complétée par un complexe système de répartition des restes) dans dix circonscriptions, plus Bucarest. Dans la capitale, les électeurs auront une quarantaine de pages de bulletins à dépouiller et à tamponner avant de les glisser dans une enveloppe.

En outre, les partis représentant les minorités ont obtenu un amendement à la loi électorale leur donnant d'office un siège de député par minorité, les plus petites ne pouvant compter sur le minimum de 20 000 voix nécessaires pour un élu.

Le résultat officiel de la triple élection est prévu pour vendredi 25 mai mais des résultats partiels devraient être annoncés dès lundi soir. A l'aide des ordinateurs d'une société ouest-allemande, la télévision roumaine espère donner une première projection dès la clôture du scrutin. Des centaines d'observateurs étrangers sont sur place et 1 700 journalistes sont accrédités. – *(AFP, Reuter.)*

□ **Les faux carnets secrets d'Elena Ceausescu.** – Les éditions Gallimard ont saisi, vendredi 18 mai, le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris pour lui demander d'interdire aux éditions Flammarion de publier un livre intitulé *les Carnets secrets* d'Elena Ceausescu présenté avec une jaquette semblable à un ouvrage de la « Bibliothèque de la Pléiade ». Rédigés par Patrick Rambaud et Me Francis Szpiner, les *« carnets »* imputés à l'épouse de l'ancien dictateur roumain constituent un pastiche satirique renforcé par la couverture inspirée de la célèbre collection. Les mots *« Bibliothèque de la Pléiade »* ont été remplacés par *« Bibliothèque de la Securitate »*, alors que le sigle NRF est devenu BDS avec le même graphisme. Le juge des référés rendra son ordonnance lundi 21 mai.

TCHÉCOSLOVAQUIE : avant les élections de juin

Le Forum civique s'attend à une campagne de désinformation

Des membres de l'ancienne police politique tchécoslovaque (StB) ont préparé une vaste campagne de désinformation en prévision des élections libres des 8 et 9 juin, a annoncé vendredi 18 mai à Prague un dirigeant du mouvement démocratique Forum civique, M. Jan Urban, lors d'une conférence de presse. Selon lui, cette campagne doit concerner le président Vaclav Havel, la Charte 77 et le Forum civique, ainsi que les dirigeants d'autres partis.

Des dizaines de membres de l'ex-StB ont encore été licenciés au cours des dernières quarante-huit heures, a indiqué M. Urban, partiellement en raison de leur participation à cette campagne, dont le thème, outre les accusations de collaboration avec les services de renseignements, porte aussi sur les rapports entre Tchèques et Slovaques. La crispation dans les rapports entre les deux nations de la nouvelle « République fédérative tchèque et slovaque » s'est encore manifestée avec une lettre de la direction du Mouvement chrétien-démocrate de Slovaquie, dominant dans cette région, au président Havel, l'accusant de *« violer l'éthique démocratique »*, a rapporté vendredi l'agence CTK. Une accusation provoquée par le voyage de M. Havel en Slovaquie (*le Monde* du 19 mai) pour y soutenir le mouvement Public contre la violence, l'homologue du Forum civique tchèque. Selon un sondage publié vendredi, M. Havel reste cependant le favori à la présidence pour 80 % des Tchèques et pour 64 % des Slovaques. – *(AFP, UPI.)*

URSS : après la rencontre de M. Gorbatchev avec Mme Prunskiene

Le cadre d'une négociation se dessine dans la crise lituanienne

Le Parlement lituanien devait débattre, samedi 19 mai, de la possibilité de « suspendre » la déclaration d'indépendance ainsi que plusieurs des lois adoptées depuis. Annoncée, vendredi, à Moscou, par le premier ministre de la République, Mme Prunskiene, qui s'était entretenue, la veille, avec M. Gorbatchev, cette décision vient de confirmer la réalité du tournant pris dans la crise balte.

MOSCOU

de notre correspondant

Cette fois-ci, on discute, marchande et se teste non plus seulement en coulisses mais aussi en scène. On en est ainsi passé à la phase active des discussions sur le cadre de négociation, et les jours à venir vont, en tout état de cause, profondément peser sur les tentatives de redéfinir et stabiliser l'ensemble aujourd'hui appelé Union soviétique.

Si les députés lituaniens allaient jusqu'à voter cette suspension de la déclaration d'indépendance demandée par M. Gorbatchev, c'est en effet à un déblocage presque total de la situation qu'on parviendrait alors. Le pouvoir central aurait obtenu satisfaction dans sa volonté d'empêcher la Lituanie de créer un précédent de sécession unilatérale. Cette victoire politique remportée, le président soviétique n'aurait plus intérêt qu'à démontrer qu'on peut parvenir à l'indépendance dans le respect des lois soviétiques. Le référendum qu'elles prévoient dégagerait sans l'ombre d'un doute la majorité demandée des deux tiers, et la période de transition prévue ensuite (cinq ans maximum) serait forcément brève.

Très optimiste, ce scénario n'est pas le plus probable, mais on ne peut cependant pas l'écarter complètement, car, outre qu'il ne serait le plus défavorable pour personne, deux éléments sont venus lui donner un certain crédit. Le premier est que, décrivant son entretien avec M. Gorbatchev comme *« tendu, pas très amical, mais débouchant sur quelques pas dans la bonne direction »*, Mme Prunskiene a affecté, vendredi, d'avoir arraché une concession majeure au Kremlin. On ne nous *« demande plus,* a-t-elle déclaré à la presse, *d'annuler la déclaration d'indépendance, mais de la suspendre pendant le temps des négociations »*.

Cette position est, en fait, celle de Moscou depuis plus d'un mois. L'entorse à la vérité est patente, mais elle l'est tant précisément qu'elle pourrait avoir pour objectif de faciliter un nouvel assouplissement du Parlement de Vilnius en faisant d'une concession lituanienne une concession soviétique. Deuxième élément : l'un des plus influents dirigeants baltes, M. Indrek Toome, ancien premier ministre estonien, ancien secrétaire à l'idéologie du Parti communiste d'Estonie et personnalité très introduite dans les milieux gorbatchéviens, vient de prendre position, depuis Moscou, en faveur d'une rencontre *« dans les prochains jours »* entre M. Gorbatchev et les trois présidents baltes.

Des liens « diversifiés »

Une telle rencontre ne serait, dans l'immédiat, possible qu'après la suspension de la déclaration lituanienne à laquelle M. Toome vient ainsi de donner crédit. Si cette hypothèse ne peut donc plus être complètement exclue, il n'en reste pas moins que Mme Prunskiene n'a rien fait, lors de ses entretiens de vendredi avec le secrétaire d'Etat américain, M. Baker, et plusieurs des ambassadeurs occidentaux en poste à Moscou, pour laisser penser que les choses iraient si vite.

Malgré toute l'évolution en cours et bien qu'elle ait accepté d'examiner la question, la Lituanie continue de craindre de tout perdre de son rapport de forces en faisant le moindre geste sur la déclaration d'indépendance. Sauf accélération du mouvement, le problème demeure, mais il est en revanche certain que le Parlement lituanien va suspendre les lois dont Moscou avait invoqué l'adoption pour justifier ses sanctions économiques.

Cela est certain, car c'est là l'un des points fondamentaux des nouvelles propositions que Mme Prunskiene était venue présenter à M. Gorbatchev. Même dans l'hypothèse la moins optimiste, ce week-end va donc introduire une détente à partir de laquelle il sera possible de travailler à de nouveaux progrès – sur le fond – dont les grandes lignes se dessinent de plus en plus nettement.

En définissant, mercredi dernier, leurs nouvelles propositions, les dirigeants lituaniens avaient esquissé entre les lignes (*le Monde* du 18 mai) l'idée d'une communauté de défense entre leur République et l'URSS. L'avantage de cette démarche était d'offrir des garanties de sécurité à l'URSS, qui pourrait ainsi conserver ses bases en territoire lituanien, d'assurer la totale indépendance de la République et de permettre enfin un compromis avec l'idée de confédération défendue par M. Gorbatchev.

Une perche avait été tendue et il n'a fallu pour la saisir que deux jours à M. Loukianov, président du Soviet surprême et deuxième personnge de l'Etat. Le futur traité d'union, qui régira à l'avenir les relations entre Républiques soviétiques, a-t-il déclaré vendredi, pourra, soit être commun à l'ensemble du pays, soit prévoir des statuts propres à chacune des parties au traité. M. Loukianov s'est, à cet égard, reféré à l'expérience de la Russie tsariste, où de nombreux pays, comme la Finlande, bénéficiaient de statuts particuliers.

M. Loukianov n'a ainsi que réaffirmé la volonté de M. Gorbatchev d'introduire des liens *« diversifiés »* entre les Républiques. Totalement novatrice, l'idée n'est déjà plus nouvelle, mais l'important est qu'elle commence maintenant à prendre corps.

BERNARD GUETTA

POLOGNE

Les nouveaux services secrets vont collaborer avec ceux des pays de l'OTAN

Les nouveaux services de renseignement polonais vont coopérer avec les services correspondants des pays de l'OTAN, mais pas pour espionner l'URSS, a indiqué vendredi 18 mai le nouveau responsable de ceux-ci, le vice-ministre de l'intérieur, proche de Solidarité, M. Krzysztof Kozlowski. La Pologne aura pour cela *« ses propres informations, qui ne seront pas pires que celles des Occidentaux »*, a-t-il déclaré au cours de sa première conférence de presse à Varsovie.

M. Kozlowski, nommé à la tête d'un Office de protection de l'Etat (UOP), créé à la place de la police politique (SB), dissoute, a en outre révélé que la RDA *« a dénoncé ces derniers jours un accord de coopération »* liant entre eux les services de renseignement des pays du pacte de Varsovie. Sans affirmer que la Pologne en a fait autant, il a indiqué que, parmi ces pays, *« seule la Hongrie a manifesté sa disponibilité à collaborer avec les nouveaux services polonais »*.

Le vice-ministre a de plus indiqué que la Pologne avait l'intention d'*« abandonner l'espionnage économique consistant à voler les technologies occidentales »*, tout en précisant qu'elle aura recours *« à toutes les sources disponibles »* pour obtenir des informations sur *« la fiabilité de ses partenaires économiques potentiels, sur le monde des affaires occidental, dont le fonctionnement lui est inconnu »*. – *(AFP, UPI.)*

CORÉE DU SUD : dix ans après le massacre de Kwangju

Une population traumatisée à la recherche de son honneur perdu

La commémoration du dixième anniversaire du massacre de Kwangju par l'armée a mis face à face, vendredi 18 mai, cent mille manifestants et treize mille cinq cents policiers dans cette ville. Des accrochages ont également eu lieu dans cinq campus universitaires.

SÉOUL

de notre envoyé spécial

Jung-So a quinze ans. Au fond de son cœur, il pense que son père était un héros, mais il n'en parle pas à ses camarades de classe. Il était âgé de cinq ans à sa mort : chauffeur de taxi à Kwangju, son père fut tué au cours de la tragique nuit du 21 mai 1980, lorsque les troupes spéciales ouvrirent le feu sur les manifestants. Par la suite, sa mère vint habiter avec lui à Séoul, et le petit Jung-so s'est aperçu qu'il valait mieux garder pour lui la mémoire de son père.

Dix ans ont passé, mais le massacre de Kwangju reste une question non résolue. Le nombre exact des victimes demeure inconnu (officiellement, 195 morts et 1 117 blessés). Elles n'ont toujours pas été indemnisées. Les politiciens continuent d'argumenter sur les responsabilités, bien qu'il ait été établi que la cause du massacre fut l'excessive violence de la répression. *« Les responsables doivent présenter leurs excuses à la nation et à l'Histoire pour cette action irresponsable sans précédent »*, a déclaré récemment le cardinal Stephen Kim, archevêque de Séoul. Son message n'est guère entendu.

Chaque année, lors de l'anniversaire de la tragédie, la colère des habitants de Kwangju explose. Vendredi 18 mai, des manifestations de solidarité se sont déroulées dans les principales villes de Corée. A Kwangju, qui compte un million d'habitants, elles ont rassemblé cent mille personnes et elle devaient se poursuivre pendant le week-end.

Elles unissaient des étudiants de Séoul, des ouvriers du syndicat militant Chonnohyop, des dissidents de l'Alliance populaire et une partie de la population. En signe de deuil, les magasins du centre avaient fermé. Les manifestants exprimaient certes leur hostilité au gouvernement, mais ils voulaient aussi rappeler à leurs compatriotes que Kwangju reste une plaie ouverte. Dans le Cholla, province de la ville martyre, assurément. Mais dans le reste du pays, le massacre de Kwangju, qui fut pendant des années le symbole de la lutte pour la démocratie, est un peu tombé dans l'oubli. La sympathie aiguisée par la mauvaise conscience à l'égard d'une province délaissée, plus pauvre, et d'une population victime d'une discrimination diffuse, s'est progressivement muée en indifférence, sinon en agacement. C'est pourquoi le petit Jong-so préfère ne pas parler de son drame.

« Un tragique incident »

Meurtris, les habitants du Cholla ont aujourd'hui un autre sujet d'amertume : leur isolement, qui ne fait qu'accentuer un ressentiment séculaire. Cette année, M. Kim Dae-jung, principale figure de l'opposition et enfant du Cholla, dont l'arrestation le 16 mai 1980 fut l'un des détonateurs de la révolte, n'est pas venu à Kwangju : il y est désormais impopulaire car il n'a rien pu obtenir pour les victimes.

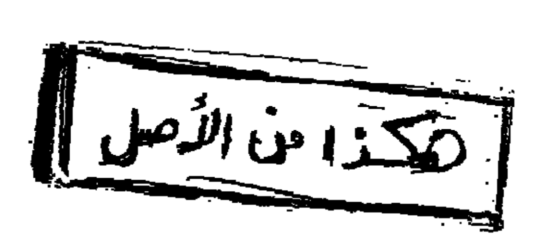
Le régionalisme a toujours été très fort en Corée. Longtemps, une province fut privilégiée : le Kyongsang, d'où sont originaires nombre de dirigeants, de Park Chung-hee à M. Roh Tae-woo en passant par M. Chun Doo-hwan. Le développement dont a bénéficié cette province n'a fait qu'aggraver l'animosité traditionnelle avec le Cholla voisin. Mais aujourd'hui c'est le Cholla qui est à part, victime d'un regain d'ostracisme.

Les habitants de Kwangju ont trop parlé, trop revendiqué, trop cherché à faire de leur drame un levier pour prendre leur revanche sur le reste du pays, estiment aujourd'hui même leurs défenseurs. *« Ils ont abusé de la conscience nationale et lassé les bonnes volontés »*, nous dit un journaliste coréen.

Une lassitude qui n'engage guère le gouvernement à sortir de sa réserve. Il estime qu'il a assez fait : l'ex-président Chun s'est excusé devant la nation, les officiers commandant lors du massacre sont venus témoigner devant le Parlement (ce qui a surtout contribué à diluer les responsabilités) et l'ex-général Chung Ho-yong, qui commandait les troupes responsables de la tuerie et personnage fort du parti gouvernemental, a été récemment écarté de la vie politique. De manière informelle, des indemnités ont été versées aux familles des victimes et un projet de loi sur les réparations est à l'examen. Officiellement, on ne qualifie plus les événements de *« sédition »* mais de *« tragique incident »*. Les habitants de Kwangju demandent plus : la restauration de leur honneur. Concrètement, ils veulent que le gouvernement lave de toutes les accusations ceux qui ont été condamnés pour sédition.

Longtemps encore des femmes viendront sangloter, couchées à même la terre sur la tombe d'un fils ou d'un mari, dans le cimetière, un peu à l'écart de la ville, où reposent les victimes. Les habitants de Kwangju se murent non dans l'oubli – comme M. Su Kihwan, frappé d'amnésie à la suite de la découverte du corps de son fils de dix-huit ans, percé de coups de baïonnette quelques jours après l'émeute, – mais dans leur douleur.

PHILIPPE PONS



(Publicité)

La République de Chine à Taiwan consolide ses institutions démocratiques

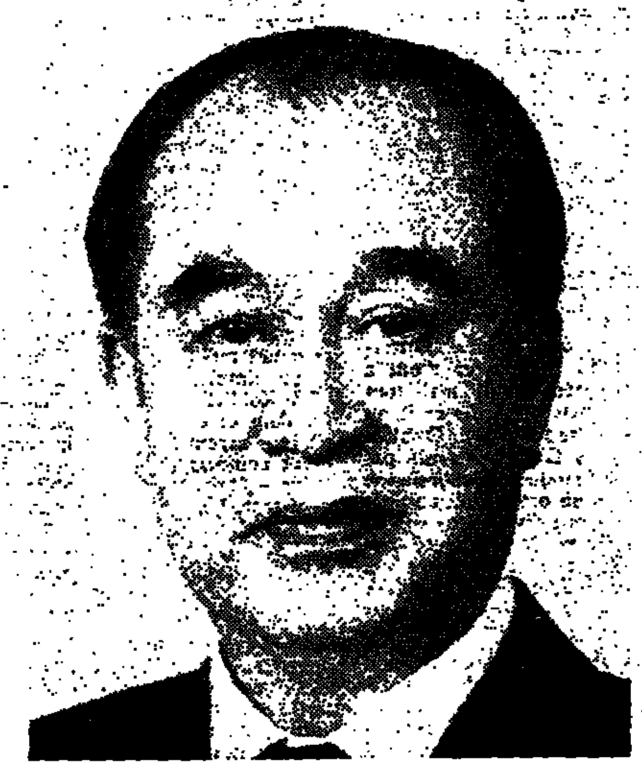
Le Président LEE Teng-hui et le Vice-Président LI Yuan-zu assument aujourd'hui leurs fonctions

Pour le docteur SUN Yat-sen, fondateur, en 1912, de la République de Chine, la démocratie était le seul régime capable d'apporter aux Chinois l'indépendance nationale, la liberté et le progrès social. Les « Trois Principes du Peuple » qu'il soutint héroïquement contre tous les ennemis intérieurs et extérieurs constituent un héritage que la République de Chine a fidèlement défendu et respecté, même aux heures les plus difficiles de son histoire. Lorsque le Président CHIANG Kai-shek quitta le continent en 1949 pour installer son gouvernement à Taiwan, il s'évertua à y édifier une citadelle du monde libre, dotée d'une structure efficace et moderne. Conscient de l'ampleur de cette tâche, son fils, le Président CHIANG Ching-kuo, poussa les dirigeants et les citoyens du pays à « avancer sans relâche sur la voie de la démocratie » – entreprise qu'il sut mener à bien jusqu'à sa mort en janvier 1988. Son successeur, l'alors Vice-Président LEE Teng-hui, accéléra encore le processus de libéralisation, qui permit le renforcement de la presse indépendante, la création de nouveaux partis politiques, ouvrit largement Taiwan au monde extérieur et culmina dans des élections parfaitement régulières à tous les échelons. Le 21 mars dernier, Monsieur LEE Teng-hui fut élu Président de la République par l'Assemblée Nationale pour exercer son propre mandat de six ans. Il l'inaugure aujourd'hui, accompagné, comme Vice-Président, par Monsieur LI Yuan-zu.



Président LEE Teng-hui

Monsieur LEE Teng-hui entame aujourd'hui son mandat comme huitième Président de la République de Chine. Premier Président natif de Taiwan, il a auparavant servi comme Gouverneur de la Province de Taiwan et Vice-Président de la République. Il devint Président à la mort du Président CHIANG Ching-kuo en 1988 et termina le mandat de ce dernier. Le 21 mars, il a été élu pour un mandat de six ans. Il a une maîtrise de l'Université d'État d'Iowa et un doctorat de l'Université Cornell aux États-Unis.



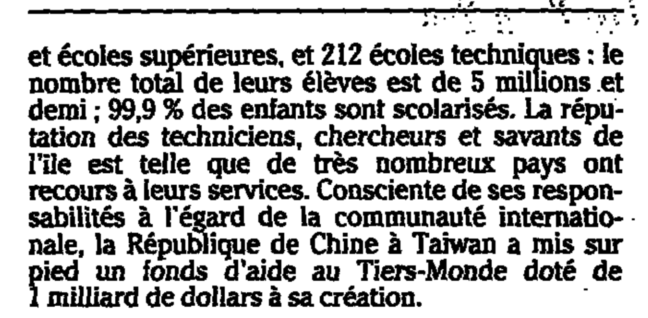
Vice-Président LI Yuan-zu

Monsieur LI Yuan-zu a prêté serment comme Vice-Président. Il a été auparavant Secrétaire Général au Palais Présidentiel, Ministre de la Justice et Ministre de l'Éducation. Il est né sur le continent et est docteur en droit de l'Université de Bonn en Allemagne Fédérale. Il a été élu pour un mandat de six ans par l'Assemblée Nationale lors de sa séance du 22 mars.

UN DÉVELOPPEMENT ÉQUILIBRÉ

Premier Président de la République natif de Taiwan, M. LEE Teng-hui obtint plusieurs titres universitaires aux États-Unis. Sa connaissance du monde occidental et de ses cultures raffermit ses convictions démocratiques et son attachement à la libre entreprise, qu'il veut consolider définitivement à Taiwan, avec le fervent espoir que les valeurs libérales conduiront, à terme, à l'unification de tout le peuple chinois.

Unanimement reconnue, l'exceptionnelle réussite économique de Taiwan a, en revanche, occulté ses succès, non moins éclatants, acquis dans tous les autres domaines. Les chiffres sont si éloquents qu'ils se passent de commentaires. Les observateurs se plaisent à rappeler que les réserves en devises étrangères de Taiwan (76,8 milliards de dollars américains) sont les deuxièmes du monde, que son commerce extérieur atteint presque 120 milliards de dollars en 1989, et que le taux de croissance annuelle de son économie dépasse 7 % depuis 1988. Mais, par-delà ces résultats, il convient de remarquer les conséquences sociales qu'ils entraînent. On constatera alors que la répartition des richesses produites par le travail des Chinois de Taiwan est une des plus équitables de la planète. Elles ne profitent pas seulement à quelques privilégiés ; quoiqu'un peu à l'étroit sur les 36 000 km² de leur territoire, les 20 millions de Chinois de Taiwan jouissent d'un niveau de vie qui leur permet d'envisager le présent et l'avenir avec sérénité, sachant qu'ils reçoivent le juste prix de leurs efforts. Les gouvernements successifs ont combattu les inégalités d'une manière rationnelle : ils ont relevé les pauvres sans abaisser les riches. Entre les 20 % les plus riches des habitants et les 20 % les plus pauvres, l'écart est inférieur à celui que l'on trouve presque partout ailleurs. Ainsi, près de 80 % de la population se considère maintenant comme appartenant à la classe moyenne ou supérieure, ce qui est une garantie de la stabilité du développement de la République de Chine à Taiwan. En effet, le revenu annuel par habitant atteindra, en 1990, 8 400 dollars, ce qui la situe à la deuxième place en Asie. Devenue « post-industrielle », la société évoluera par des « réformes », et non pas à coup de « révolutions ». Car pratiquement tous les citoyens participent pleinement à la construction du pays. En décembre 1989, l'île comptait à peine 1,78 % de chômeurs ; son système d'éducation comprend – outre plusieurs milliers d'écoles élémentaires, primaires et secondaires – 109 universités, instituts



et écoles supérieures, et 212 écoles techniques : le nombre total de leurs élèves est de 5 millions et demi ; 99,9 % des enfants sont scolarisés. La réputation des techniciens, chercheurs et savants de l'île est telle que de très nombreux pays ont recours à leurs services. Consciente de ses responsabilités à l'égard de la communauté internationale, la République de Chine à Taiwan a mis sur pied un fonds d'aide au Tiers-Monde doté de 1 milliard de dollars à sa création.

L'HÉRITAGE D'UNE CULTURE PLURI-MILLÉNAIRE

Si, dans tous les continents, les experts venant de Taiwan sont aujourd'hui les bienvenus, ce n'est pas seulement à cause de leur savoir-faire, comparable à celui des meilleurs du monde : on voit aussi, en eux, les représentants d'une société dynamique, ouverte et libre, qui garde jalousement les traditions d'une culture vieille de 4 000 ans. Les Chinois de Taiwan sont fort attentifs à ce qui se passe en-dehors de leurs frontières, et assimilent avec rapidité les enseignements utiles. La liberté d'expression de la presse peut être favorablement comparée à celle des démocraties occidentales : le tirage de la centaine de quotidiens paraissant dans l'île atteint 5,7 millions d'exemplaires, soit un journal pour quatre personnes – un des taux les plus élevés du monde. Fiers de leurs réalisations actuelles, dues en bonne partie à l'excellence de la collaboration entre la République de Chine à Taiwan et ses amis étrangers, les Chinois de Taiwan tirent aussi un légitime orgueil du soin avec lequel ils entretiennent et enrichissent le legs culturel de leurs ancêtres. Taiwan a construit, pour garder et exhiber les trésors de l'art chinois, un musée magnifique, inauguré le 12 novembre 1965, centième anniversaire de la naissance du docteur SUN Yat-sen. Ses dimensions, la beauté du bâtiment et la qualité de son organisation font l'admiration générale. L'inventaire complet des pièces que le musée possède – bronzes, porcelaines, jades, laques, émaux, sculptures, peintures, estampages, tapisseries, livres, etc. – énumère près de 700 000 pièces, d'une valeur inestimable, qui forment l'ensemble le plus complet d'art chinois existant au monde. Venus des quatre coins de la planète pour admirer les collections du Musée National du Palais à Taipei, les touristes, étrangers et Chinois d'outre-mer, peuvent aussi visiter le Musée d'Art Moderne, qui est au cœur d'un courant ininterrompu d'échanges avec ses homologues européens, asiatiques et américains. Taipei a également plusieurs grandes salles consacrées aux représentations des opéras chinois, cet art total, datant du XIIe siècle, dont le vaste répertoire est l'expression même des légendes, mythes et histoires qui hantent toujours l'âme du peuple chinois. L'artisanat et les métiers d'art, très vivants aujourd'hui à Taiwan, cultivent les traditions en y apportant une touche nouvelle.

RENFORCER LES LIENS AVEC LA FRANCE

Le peuple chinois de Taiwan, laborieux, et en même temps féru de fêtes et de célébrations, apprécie beaucoup le savoir-vivre et la vigueur de la société française, à laquelle il voue une amitié séculaire. C'est pourquoi la République de Chine à Taiwan tient à renforcer davantage encore les rapports, déjà étroits, qui l'unissent à la France. Elle veut intensifier les échanges de tout ordre, bénéfiques aux deux parties. La prospérité de Taiwan a permis aux habitants de l'île de connaître et d'apprécier les produits de luxe français. Pourtant, afin de faire face aux exigences croissantes de son économie en pleine expansion, la République de Chine à Taiwan a besoin d'équipements de haute technologie, comme les télécommunications, les transports urbains, les systèmes de protection de l'environnement, etc. – autant de domaines où les Français sont passés maîtres. Ainsi, une grande entreprise française a signé un contrat de 1 milliard de francs français pour l'installation de la première ligne de métro léger du futur réseau de transport rapide de Taipei et de ses environs. Plusieurs banques françaises, des groupes industriels des secteurs aéronautique, électronique, pétrochimique et de l'énergie sont implantés à Taiwan. Enfin, les automobiles de marques françaises occupent déjà 15 % du parc taiwanais. D'autres entreprises ne tarderont pas à les rejoindre.

Taiwan, à son tour, cherche des débouchés à l'étranger pour ses capitaux, et pourrait développer ses investissements en France. Elle désire aussi promouvoir plus activement les échanges entre les universités, les étudiants, les chercheurs, les artistes et les écrivains des deux pays.

Grâce à sa nouvelle conception pragmatique de la politique étrangère, et du type de relations qu'il fallait instaurer avec le continent chinois, la République de Chine à Taiwan a élargi de manière considérable sa présence en Asie, auprès du Tiers-Monde et en Europe de l'Est – où elle a commencé à ouvrir des missions commerciales. Le gouvernement et le peuple de la République de Chine à Taiwan sont convaincus que le temps joue en faveur d'un resserrement de leurs liens avec toute l'Europe, et la France en particulier.

DIPLOMATIE

Les ministres des affaires étrangères des Douze réunis en Irlande

Tension entre la France et la Commission de Bruxelles sur le rôle du futur exécutif européen

Dissiper les malentendus, les procès d'intention, telle sera la tâche de MM. Hans-Dietrich Genscher et Roland Dumas lors de la réunion que les ministres des affaires étrangères des Douze consacrent, samedi 19 et dimanche 20 mai, en Irlande, au projet franco-allemand de jeter les bases d'une politique étrangère et de sécurité commune et de convoquer à cette fin une deuxième conférence intergouvernementale dont les travaux se dérouleront en 1991 parallèlement à celle sur l'Union économique et monétaire.

BRUXELLES
(Communautés européennes)

de notre correspondant

L'initiative du président Mitterrand et du chancelier Kohl a immédiatement séduit, mais tout autant inquiété. Déjà, fin avril, au conseil européen de Dublin, M. Jacques Delors n'avait pas caché son manque d'enthousiasme à l'égard d'un projet qui, au nom d'une nouvelle division du travail au sein de la Communauté, risquait d'écarter la Commission européenne de la mise en œuvre d'une politique étrangère commune.

Depuis, le président de la Commission n'a pas manqué une occasion de mettre en garde contre une relance de la Communauté – relance qu'il approuve même s'il trouve la barque quelque peu chargée – qui remettrait en cause l'équilibre institutionnel tel qu'il a été établi par le traité de Rome puis par l'Acte unique européen de 1986. Bruxelles, comme au temps du général de Gaulle, regarde Paris avec méfiance depuis trois semaines, suspectant la France de vouloir renouer avec ses vieux fantasmes, de s'employer à nouveau à privilégier une coopération plus intergouvernementale que communautaire.

Serviette vide

« Voici revenu le temps des différences et des divergences », nous disait il y a une semaine M. Delors. Le coup de froid entre Paris et la Commission prenait un tour d'autant plus spectaculaire et politiquement dangereux que le président du collège européen est français, socialiste et incontesté quant à son action bruxelloise. Il devenait redoutable pour l'entreprise ambitieuse voulue par MM. Kohl et Mitterrand de l'engager dans ce climat de suspicion. Le plus urgent – on l'a apparemment compris à Bonn comme à Paris – était donc de rétablir la confiance. Les Français et les Allemands s'y sont employés, même s'il est évident que les problèmes de fond que soulève le plan de relance franco-allemand demeurent et devront un jour être tranchés.

M. Roland Dumas devait venir ce week-end en Irlande la serviette vide, sans plan français ou franco-allemand bien ficelé, nous dit-on. *« Il n'y a pas de raison de figer les choses à ce stade »*, souligne-t-on à Paris. L'idéal serait que les ministres se mettent d'accord sur quelques grandes orientations. La tâche, explique-t-on, n'est pas hors de portée. Tous ou presque admettent que les circonstances sont favorables pour aller de l'avant, c'est-à-dire pour élargir à la politique étrangère et de sécurité l'action collective, pour entreprendre des réformes ambitieuses avec l'idée qu'après 1993 les choses seront plus difficiles, ne serait-ce qu'à cause des pressions exercées en faveur de l'élargissement.

Personne ne conteste que l'union économique et monétaire (UEM) conduira les Douze à une révision d'ensemble des relations interinstitutionnelles et qu'il y a donc lieu de saisir l'occasion. Enfin, il y a unanimité quant à la nécessité d'assurer un meilleur contrôle démocratique en renforçant les pouvoirs du Parlement européen et en associant davantage les Parlements nationaux à la réflexion commune.

S'il ressortait des débats, d'ici au conseil européen de la fin juin à Dublin, une amorce d'accord politique sur les lignes à atteindre, l'armature institutionnelle, souligne-t-on du côté français, se dégagerait d'elle-même. *« Il nous faudra trouver un schéma qui maintienne l'équilibre entre les institutions, mais en sachant qu'elles auront de nouvelles tâches à accomplir. Nous resterons fidèles à la ligne originale qui est la nôtre, mais en l'adaptant aux ambitions nouvelles. La Commission aura sa place, on ne pense pas à l'élimination de qui que ce soit. Il ne s'agit pas, bien sûr, de lui déléguer la définition de la politique étrangère commune ; au reste, personne ne le demande. C'est le conseil européen qui doit être l'acteur principal en matière de politique étrangère, mais il ne le sera pas seul, il rendra compte »*, explique un haut fonctionnaire français.

Ce discours ne tourne pas le dos à celui que tient le président Delors. Lui aussi souhaite que les réformateurs de demain s'inspirent du schéma communautaire actuel lorsqu'ils définiront les règles de la politique étrangère commune, mais admet qu'il ne sera pas forcément opportun de le recopier. La Commission ne réclame pas, en matière de politique étrangère, le monopole de l'initiative ; elle pourrait même se rallier à l'idée que l'initiative revienne au conseil européen, qui fixerait les grandes orientations.

Mais la Commission entend pouvoir injecter des idées, dire son mot. Elle est convaincue qu'en matière de politique étrangère aussi il faut échapper à la règle de l'unanimité et suggère donc que des décisions puissent être prises contre l'avis de deux ou trois Etats membres. Surtout, elle souligne (comme le proclame l'Acte unique de 1986) que l'activité communautaire forme un tout. Conçoit-on une politique étrangère qui ne serait pas articulée avec la politique économique ? Cette unicité exclut l'idée, caressée peut-être par certains gouvernements, de communautés séparées (le marché unique, l'UEM, la coopération politique rénovée) évoluant parallèlement selon leurs rythmes et leurs règles institutionnelles propres. Nuances, simple problème de dosage ? Aujourd'hui, à Paris ou à Bruxelles, on s'en dit convaincu.

PHILIPPE LEMAITRE

La fin du conseil exécutif de l'UNESCO

M. Mayor est invité à « cesser de faire la cour aux Anglo-Saxons »

Ouvert le 9 mai, à Paris, la cent trente-quatrième session du conseil exécutif de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture, s'est achevée le vendredi 18 mai. La prochaine réunion de l'organe de réflexion et de débats de l'UNESCO aura lieu le 5 octobre.

Pour la première fois depuis l'élection, en 1987, de l'ancien ministre espagnol Federico Mayor à la tête de l'Organisation, le conseil exécutif s'est réuni dans un climat agité. Plusieurs Etats, au premier rang desquels des contributaires importants comme le Japon, la Suisse et le Canada, avaient reproché avec virulence à M. Mayor d'avoir publié, en mars, sans consulter le conseil, un train de mesures assorties de dix-huit nouvelles nominations de haut rang, l'ensemble visant à réformer l'UNESCO (*le Monde* du 12 mai).

Statutairement, le directeur général aurait pu passer outre et mettre en application ses décisions. Cela aurait néanmoins été contraire aux usages de la maison et aurait pu sinon entraîner le départ de nouveaux membres, à l'image de Washington, Londres et Singapour en 1984-1985, du moins provoquer une crise de confiance durable entre M. Mayor et la majorité du conseil exécutif, où sont représentés une cinquantaine de pays, selon le système du tourniquet.

M. Mayor a donc accepté de revoir ses réformes ou au moins de les étaler dans le temps (on parle de dix-huit mois), tout en coopérant plus étroitement avec le conseil. Transversalité, interdisciplinarité et décentralisation régionale, principes sur lesquels le directeur général avait fondé son programme, et qui ne sont d'ailleurs pas en contradiction avec les vœux de la majorité des quelque cent-soixante membres de l'UNESCO. Mais le conseil exécutif a refusé le fait accompli, surtout venant de la part d'un homme qui, malgré des efforts diplomatiques incessants, n'a pu ramener les Anglo-Saxons au bercail et se trouve donc affaibli.

Certains membres du conseil s'en sont donné à cœur joie, telle la Canadienne Marie Bernard-Meunier, qui, avec l'assentiment de nombre de ses pairs, a exigé de M. Mayor qu'il *« cesse de faire la cour aux Américains et aux Britanniques pour les faire revenir au sein de l'Organisation »*. Les nations du Sud, qui tiennent particulièrement à l'UNESCO, seul endroit où la majorité d'entre elles peuvent diffuser leurs idées et leur culture, se sont senties humiliées par les insuccès du directeur général aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Il s'en est ensuivi une sorte de consensus pour que, jusqu'à nouvel ordre, M. Mayor s'occupe en priorité de l'Organisation elle-même et non pas de ce que le langage diplomatique nomme *« le retour à l'universalité »*.

Des fonctionnaires ou des intellectuels?

A travers cet affrontement avec M. Mayor – au cours duquel la France a constamment joué un rôle d'apaisement par la bouche de Mme Marie-Claude Cavana, vice-présidente du conseil exécutif – a finalement resurgi une question qui n'a cessé de planer sur l'UNESCO depuis sa création en 1946 : le conseil exécutif doit-il être l'émanation des Etats (lesquels sont, en outre, représentés par des ambassadeurs) ou bien celle de la communauté intellectuelle et scientifique mondiale ?

A l'origine, la seconde voie avait été choisie jusqu'à ce que les Etats-Unis, en 1954, à la fin du maccarthysme, obtiennent que les membres du conseil exécutif ne soient plus choisis *intuitu personae* mais avec l'accord formel de leurs pays d'origine. L'Union soviétique encore stalinienne, admise la même année à l'UNESCO, ne put que se réjouir de l'adoption du souhait américain. L'Organisation, dès lors progressivement désertée par les penseurs et les savants qui avaient peuplé son conseil dans ses débuts, a, depuis lors, beaucoup pâti de cette situation.

Le conseil exécutif ne comprend pratiquement plus que des fonctionnaires ou assimilés à l'écoute à peu près exclusive de leurs gouvernements respectifs. Or, parmi les mesures préconisées par M. Mayor, figurait la constitution d'*« un échantillon de cinquante personnalités bénévoles »* que l'UNESCO aurait pu consulter pour ses grandes orientations. Le conseil exécutif – donc les Etats – ne pouvait voir d'un bon œil cet éventuel retour en force des intellectuels réputés indépendants. Si M. Mayor avait vu son autorité renforcée par un succès auprès des Anglo-Saxons, il aurait peut-être pu se permettre un tel retour aux sources. Mais ce n'est pas le cas...

J.-P. PÉRONCEL-HUGOZ

□ **M. de Beaucé à Oman.** – Le secrétaire d'Etat aux relations culturelles internationales, M. Thierry de Beaucé devait se rendre le 20 mai dans le sultanat d'Oman pour une visite de deux jours, au cours de laquelle il co-présidera la troisième réunion de la commission mixte franco-omanaise. M. Mitterrand devrait visiter le sultanat en octobre prochain. – *(AFP.)*

La visite à Paris du premier ministre de Singapour

« Un retrait américain d'Europe réveillerait un isolationnisme dangereux pour l'Asie »

nous déclare M. Lee Kuan Yew

M. Lee Kuan Yew sera dimanche 20 mai et pour quatre jours l'hôte de la France, où il n'a pas été reçu en visite officielle depuis 1978. Il poursuivra en Grande-Bretagne et en Allemagne de l'Ouest son dernier voyage en Europe en tant que premier ministre. Au pouvoir depuis 1959, M. Lee, qui est âgé de soixante-six ans, compte confier, en effet, la gestion de Singapour à une nouvelle génération. Mais il suivra de très près l'évolution de la cité-Etat dont il a fait, en trente ans, d'une main ferme, l'un des fleurons du développement en Asie.

SINGAPOUR

de notre envoyé spécial

« Quel message destinez-vous aux Européens ?

– Je ne me rends pas en Europe porteur d'un message. Je veux me faire une idée de la façon dont les dirigeants européens voient l'avenir après le tournant historique de l'an dernier. Cette Europe comprendra non seulement une plus grande Allemagne mais également des structures internes plus fortes. Quel sera le contenu de cette unité politique ? Cela signifiera-t-il des politiques étrangère et de défense communes ? Les Américains vont-ils avoir une place dans une OTAN rénovée ou remodelée, ou bien la sécurité va-t-elle être du ressort des trente-cinq pays de la CSCE ? Comment l'Europe de l'Est sera-t-elle associée à la CEE ? Et, dans le cas d'une issue pacifique à la perestroïka et à la glasnost, quelle sera la place de l'Union soviétique ?

» Mes entretiens me donneront une idée de ce qui attend la zone Asie-Pacifique, parce que l'Europe va déterminer les nouveaux contours de l'équilibre mondial. Si, par exemple, les Américains ne sont pas invités à participer à la défense de la nouvelle Europe, il y aura une plus forte chance que les Etats-Unis reviennent à l'isolationnisme et réduisent leurs engagements en Asie, ce qui serait un développement très négatif.

– Vous attendez-vous à un repli de l'Europe sur elle-même ?

– Je pense pas que ce soit le cas. L'union politique oblige au succès dans la politique à l'égard de l'Europe de l'Est et des pays pauvres de la Méditerranée, l'attention des dirigeants politiques se centrera donc sur les problèmes immédiats car la politique l'exige. Mais, dans des économies de marché, industriels et entrepreneurs doivent investir là où le profit est le plus important. Les gouvernements peuvent, dans une certaine mesure, renforcer le courant des affaires en faveur de l'Europe de l'Est, mais j'ai toutes les raisons de croire que l'intérêt se maintiendra pour les économies à forte croissance de l'Asie.

– Comment voyez-vous l'avenir de la Chine ?

– La Chine est un cas à part. Certes, ce qui se passe en Europe de l'Est et en URSS affecte tout le monde en Chine – organisations de base, dirigeants, population – parce que, depuis 1949, on leur a dit que c'étaient leurs pays frères. Soudainement, les frères se sont éloignés en quête d'une vie meilleure, de libertés, d'économie de marché, d'élections libres et multipartites. Donc, les Chinois doivent s'interroger sur la sagesse d'une ligne que tant d'autres pays ont abandonnée. Sur le plan économique, même sous la direction *« post-Tiananmen »*, on observe un changement. Ces derniers mois, les Chinois ont radicalement repris les politiques que M. Zhao Ziyang appliquait. Car ils allaient vers la récession. Par contre, sur le plan politique, je ne m'attends à aucun changement aussi longtemps que les vétérans de la « Longue Marche » n'auront pas quitté la scène.

– A long terme, vous misez donc sur une intégration de la Chine en Asie ?

– Sans aucun doute. Les Chinois n'ont pas le choix.

– Diriez-vous la même chose du Vietnam ?

– Oui, c'est le même problème. La réflexion des vétérans du Vietnam, qui ont combattu les Français puis les Américains, s'est fossilisée. Ils ne peuvent envisager un changement. Mais les plus jeunes – certains ont déjà la soixantaine – savent où ils vont. Ils veulent reconstruire. Ce qui, certes, n'est pas facile.

– Que dites-vous aux gens de Hongkong ?

– Qu'ils doivent accepter la réalité du pouvoir, ce qui veut dire que le dernier mot – en ce qui concerne Hongkong en 1997, – appartient à la Chine. Même si on donne à Hongkong tous les droits démocratiques, une Assemblée élue, un gouvernement élu, ce n'est pas un pays souverain. En cas d'urgence, son gouvernement peut être suspendu comme, par exemple, pourrait l'être le maire de Marseille. Aussi, la seule approche réaliste revient-elle à négocier avec le Centre. J'ai suggéré que les 250 000 principales familles s'entendent pour pouvoir s'en aller si les choses tournent mal. Mais il leur faut, au préalable, s'organiser pour pouvoir partir le cas échéant. Pékin peut accepter de négocier leur présence. Mais Pékin ne va pas négocier politiquement avec une fraction subordonnée de la Chine. La presse occidentale, en particulier la presse américaine basée à Hongkong, ne comprend pas la psychologie du pouvoir central chinois.

Les Japonais ne sont pas les Allemands

– Et quel est votre point de vue sur le Cambodge ?

– La presse occidentale croit que les Khmers rouges doivent être détruits. Ce n'est pas réaliste. En près de douze ans, de 150 000 à 160 000 Vietnamiens n'ont pas été capables de le faire. Pourquoi croire que si les Nations unies refusent de reconnaître les Khmers rouges, ces derniers vont disparaître ? Même si le prince Sihanouk et M. Son Sann se joignent à M. Hun Sen et que le monde entier reconnaît leur nouveau gouvernement, le problème continuera de se poser. La meilleure solution – et je ne suis pas sûr que les combats s'arrêteront – est de les regrouper tous dans une administration intérimaire, prise en charge par l'ONU, et l'organisation d'élections libres. Si les Khmers rouges n'emportent pas le scrutin, la Chine pourra arrêter de les soutenir sans perdre la face. Les Khmers rouges devront alors décider s'ils continuent ou non à se battre avec les armes qu'ils ont déjà. Le gouvernement élu, légitime, pourra peut-être convaincre la plupart des Khmers rouges de participer pacifiquement à la vie publique. Peut-être que certains Khmers rouges refuseront, et les combats continueront à un niveau plus bas. C'est le meilleur scénario auquel je puisse penser.

– Cela veut-il dire un accord entre Hanoï et Pékin ?

– Bien sûr, et je pense qu'on y aboutira cette année ou l'an prochain. Hanoï veut se consacrer à la reconstruction. De même Pékin. Mais, des deux côtés, les vétérans de « Longues Marches » sont encore en place. Ils ont si longtemps souffert. Qu'est-ce qu'une année ou deux, ou trois, de plus à leurs yeux ? Ils pensent en ces termes-là.

– Vous avez offert des facilités militaires aux Américains ? Pourquoi ?

– Je propose aux Américains des bases parce que les Philippines se plaignent de supporter seules le fardeau politique de la présence de bases américaines, ce qui les empêche de rejoindre le mouvement des non-alignés, ce qui les classe dans le groupe des pays présentés comme des appendices de l'Amérique, réveillant le sentiment nationaliste à l'intérieur. Mais, bien entendu, ce sont leurs intérêts nationaux qui détermineront la négociation sur le renouvellement du bail des bases américaines.

– Vous voulez que les Américains restent en Asie du Sud-Est ?

– Oui. Parce qu'il n'y a pas d'équilibre des forces en Asie. L'ancien équilibre était colonial, entre la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Amérique et la Chine. Pendant la seconde guerre mondiale, les Japonais ont mis tout le monde KO. Puis les Américains ont mis les Japonais KO. Français, Britanniques et Néerlandais ont alors essayé de revenir. Ils ont dû laisser tomber. Où se trouve depuis l'équilibre ? L'équilibre, ce sont les Américains. Les Soviétiques et les Chinois sont venus. Si les Américains s'en vont, les Japonais devront se présenter à leur tour. Où en serons-nous alors ? N'avons-nous rien appris ? Pourquoi ne pas préserver l'équilibre actuel ? Les initiatives économiques et diplomatiques du Japon sont un plus pour l'Asie à la condition que le Japon demeure le partenaire de l'Amérique dans une alliance stratégique et que le parapluie nucléaire américain s'étende à toute la région. Si le Japon sort de ce partenariat, tout sera très différent.

– Qu'est-ce qui vous préoccupe le plus ?

– En Europe, les Allemands assument le poids de leur histoire, la nouvelle génération d'Allemands a grandi avec la conscience du passé. Il n'y a pas d'équivalent en Asie. La plupart des dirigeants japonais actuels ne veulent pas que le Japon joue, à nouveau, ses propres cartes. Ils préfèrent garder le type actuel de relations, qui les met à l'aise, de même que le reste de l'Asie. Mais une nouvelle génération va prendre le relais dans les dix ans qui viennent. Elle n'a pas le même niveau de conscience. »

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE POMONTI

Marchandage soviéto-américain

Suite de la première page

Le maréchal Akhromeev livrait ce pronostic : *« les deux parties pourraient signer un traité START avant la fin de l'année »*.

Changement à vue en fin de soirée, après la dernière conversation des deux ministres : *« Nous n'avons pas conclu*, déclare alors un collaborateur de M. Baker. *Nous ne sommes parvenus à un accord sur aucune des grandes questions que nous sommes venus résoudre »*. A preuve par exemple le dossier des armes chimiques, sur lequel le ministre soviétique avait salué quelques heures plus tôt des *« progrès importants » : « Nous n'en avons pas fini sur les armes chimiques »*, rectifiait ce responsable américain.

Une réduction d'un tiers et non plus de moitié

En fait, les vraies questions portent surtout sur diverses catégories d'armements à longue portée, qui encombrent le dossier START depuis de longs mois :

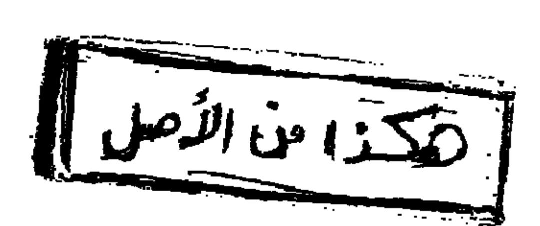
- *Les missiles de croisière embarqués à bord de navires (SLCM).* C'est là un point fort de l'arsenal du Pentagone, qui fait valoir en outre que ces engins sont très difficiles à contrôler et demande que l'on se contente d'un engagement *« moral »* de ne pas dépasser un certain plafond. Lors de la dernière visite de M. Baker à Moscou en février, les Soviétiques, selon Washington, s'étaient ralliés à cette position, mais ils auraient changé d'avis en avril, lors des entretiens de M. Chevardnadze aux Etats-Unis qui avaient marqué le début du durcissement des positions de Moscou dans d'autres domaines.

- *Les missiles de croisière lancés d'avion (ALCM).* Moscou veut inclure dans un accord START tous les engins de ce type portant à plus de 600 kms, mais les Etats-Unis, qui jouissent d'une forte supériorité dans ce domaine aussi, veulent fixer cette limite à 1 000 kms.

- *Les missiles balistiques mobiles à têtes multiples (ICBM mobiles et « mirvés »).* Les Américains veulent limiter en priorité ce type d'engins basés à terre dont ils ne disposent pas et qui fait l'objet, avec le SS-24, du principal effort de modernisation de l'arsenal soviétique.

Des compromis ont été esquissés ou sont envisagés – en particulier sur le dernier point –, parfois en renvoyant les questions les plus litigieuses à un traité ultérieur, START 2. Le résultat de tout cela sera probablement la conclusion d'un accord, mais plus modeste que celui qui était envisagé depuis la première « percée » réalisée par MM. Gorbatchev et Reagan à Reykjavik en 1986 : les deux « grands » promettaient alors de réduire leurs armements stratégiques de 50 %, il faudra sans doute se contenter d'une réduction de 30 à 35 %. Compte tenu de l'énormité des arsenaux concernés (plus de 12 000 charges nucléaires de chaque côté), il en restera encore beaucoup...

MICHEL TATU



هكذا من الأصل

AMÉRIQUES

NICARAGUA

La Contra suspend le processus de désarmement

Dans un communiqué publié vendredi 18 mai à Managua, la Contra a annoncé la suspension du processus de désarmement pour une période indéterminée. Son chef militaire, Israel Galeano, a indiqué que cette décision avait été prise *« en raison du climat d'incertitude et d'instabilité sociale existant actuellement dans le pays »*. Les rebelles rendent responsable le Front sandiniste pour la libération nationale (FSLN) de cette *« instabilité »*.

La Contra, qui a concentré plus de 13 000 hommes dans cinq zones de sécurité au Nicaragua, rompt ainsi l'accord signé le 4 mai dernier à Managua avec la présidente Chamorro. Cet accord prévoyait le désarmement de la Contra *« au plus tard »* le 10 juin.

Moins d'un mois après sa prise de fonctions, il s'agit d'un nouveau coup dur pour la présidente nicaraguayenne. Déjà la semaine dernière une grève du secteur public avait gravement perturbé le pays pendant quelques jours, provoquant des heurts violents entre la police et les forces de l'ordre. L'ancien vice-président, M. Sergio Ramirez, a pour sa part réaffirmé vendredi que le Front sandiniste est prêt à *« lutter dans la rue »* contre *« la poursuite du démantèlement de la révolution »*. M. Ramirez, qui préside le groupe sandiniste au Parlement, a aussi estimé que le nouveau gouvernement nicaraguayen *« est actuellement victime de nombreuses pressions de la part de secteurs extrémistes »*. – *(AFP, Reuter, UPI.)*

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE : les élections générales

Accord entre les partis sur la vérification des résultats

SAINT-DOMINGUE

de notre correspondant

Une grande inquiétude règne en République dominicaine, où le décompte des voix n'était toujours pas terminé plus de deux jours après la fermeture des bureaux de vote. D'après les derniers résultats publiés par le Conseil électoral vendredi soir, le président sortant M. Balaguer, devance très légèrement le candidat du Parti de la libération dominicaine (PLD), M. Bosch. Alors que 90 % des bulletins ont été dépouillés, la marge qui les sépare n'est que de 0,7 % des suffrages exprimés.

Les résultats globaux que devrait annoncer le conseil électoral dans les prochaines heures ne seront cependant pas définitifs. A la suite de la médiation de l'ex-président américain Jimmy Carter, les principaux partis politiques ont accepté que les procès-verbaux des bureaux de vote soient contrôlés en présence d'observateurs internationaux avant que le vainqueur soit officiellement proclamé.

Ce processus de vérification devrait durer *« quelques jours »*, a annoncé le président américain, qui a repris l'avion vendredi pour les Etats-Unis. L'un de ses assistants sera présent avec des observateurs de l'Organisation des Etats américains (OEA) lors du contrôle des documents électoraux.

Alors que les écoles, les bureaux et les magasins sont toujours fermés, la population attend avec inquiétude la proclamation des résultats. Comme l'a souligné Jimmy Carter, le vainqueur ne l'emportera que d'une très courte tête. Et il est à craindre que les vaincus n'acceptent pas leur défaite.

JEAN-MICHEL CAROIT

CANADA : le dixième anniversaire du référendum sur l'indépendance

Les Québécois toujours en mal d'identité

Fédéralisme ? Indépendance ? Dix ans après le référendum historique de la « belle province » c'est toujours l'impasse et la crise constitutionnelle s'éternise. Mais l'heure de vérité approche

MONTREAL

de notre correspondante

« Si je vous ai bien compris, vous êtes en train de dire : à la prochaine fois ! » Au soir du 20 mai 1980, René Lévesque, le tenant des *« indépendantistes »* québécois, la gorge serrée, avait reconnu, sur cette note d'espoir, la défaite de ses troupes au référendum qui s'était tenu ce jour-là : 60 % des Québécois venaient de rejeter l'idée de la *« souveraineté »* de la province, assortie d'une association économique avec le reste du Canada. Dix ans plus tard, l'heure de cette *« prochaine fois »* est-elle sur le point de sonner ?

S'il faut en croire les derniers sondages, une courte majorité de Québécois seraient prêts à appuyer l'option du *« père »* d'une nation rêvée, décédé d'une crise cardiaque en novembre 1987. Des sondages à interpréter, toutefois, avec beaucoup de précaution : le Québec est en effet en proie actuellement au *« syndrome du mal-aimé »*, selon l'expression d'un commentateur local, tandis que la confédération canadienne, toute entière à la recherche d'un nouveau *modus vivendi*, traverse une crise dont on ne peut prédire l'issue.

Rapatriée de Londres en 1982, la Constitution du Canada, complétée par une nouvelle charte des droits et libertés, n'a toujours pas reçu l'aval du Québec. Ottawa et les chefs de gouvernement des dix provinces ont pourtant bien signé en avril 1987 un important accord visant précisément à permettre le retour du Québec dans le giron canadien. Les cinq conditions que la province francophone avait posées avaient été acceptées, y compris la clause prévoyant pour elle un statut de *« société distincte »* aux contours mal définis.

« Francophone et fier de l'être »

Et c'est là que le bât blesse. Trois provinces – le Manitoba, le Nouveau-Brunswick et Terre-Neuve dont les gouvernements ont changé depuis 1987 – redoutent que le Québec, une fois officiellement *« distinct »*, n'en profite pour gagner toujours plus d'autonomie au sein de la confédération. Elles craignent surtout que la province s'arroge le droit d'imposer plus strictement encore le français à sa minorité anglophone et à ses immigrants, au mépris de la charte des droits et libertés du Canada. A titre préventif, en quelque sorte, un mouvement a pris une grande ampleur ces derniers mois au sein du Canada anglais, contestant vivement le bilinguisme officiel (anglais-français) des institutions fédérales et rejetant avec la même vigueur les prétentions *« exorbitantes »* de l'ancienne Nouvelle France.

Francophone et plus que jamais fier de l'être, le Québec se sent tout à fait *« incompris »*, selon les termes de son premier ministre, Robert Bourassa, qui met de plus en plus de bémols à son credo fédéraliste. Les francophones sont *« rejetés et humiliés »*, renchérit Jacques Parizeau, le successeur de René Lévesque à la tête du Parti québécois, qui, lui, claironne de nouveau haut et fort ses couplets indépendantistes. L'heure de vérité approche : l'accord de 1987 sera caduc le 23 juin prochain si les législatures des trois provinces récalcitrantes ne l'ont pas ratifié d'ici là. Pour résoudre l'impasse constitutionnelle, un comité parlementaire de la Chambre des Communes d'Ottawa vient de proposer une *« résolution d'accompagnement à l'accord »* en vingt-trois points. On y suggère notamment que le statut de société distincte du Québec ne soit que l'une des clauses interprétatives de la charte des droits et libertés du Canada.

Au Québec, l'homme de la rue, las de toutes ces palabres, attend la suite. Au dixième anniversaire d'un référendum qui avait déchiré les familles, il se dit qu'il faudrait peut-être, cette fois, couper certains liens avec *« les maudits anglais »*, plus résigné qu'enthousiaste à l'idée de cette rupture. *« Nous, les Québécois, agissons comme des enfants qui sonnons tantôt à la porte de l'indépendance, tantôt à la porte du fédéralisme. Mais quand on risque d'avoir une réponse, on prend peur et on s'enfuit. J'ai peur de ce grand frisson de peur qui pourrait bien nous saisir encore »*, dit Lise Payette, ancien membre du cabinet Lévesque, toujours fidèle à ses convictions. D'autres sont persuadés que le Québec, fort de son nouveau dynamisme économique, peut faire et fera inéluctablement cavalier seul. Mais pour le moment, tout le monde s'interroge sur l'idée d'une *« association fédérative »* comprenant des structures *« supranationales »*, lancée récemment en pâture par M. Bourassa, qui entrevoit peut-être ainsi d'autres solutions de rechange.

MARTINE JACOT

□ **ETATS-UNIS : exécution d'un condamné à mort en Louisiane.** – Dalton Prejean, trente ans, un des vétérans des *« couloirs de la mort »* aux Etats-Unis, qui, attendu l'exécution de sa sentence pendant douze ans, est mort jeudi 17 mai sur la chaise électrique en Louisiane. Prejean avait été condamné à mort pour le meurtre d'un soldat en 1977 et celui d'un chauffeur de taxi quelques années auparavant, et ce en dépit d'un niveau mental reconnu proche de la *« débilité »* par les experts. C'est le troisième condamné à mort exécuté aux Etats-Unis en deux jours. – *(AFP.)*

AFRIQUE

AFRIQUE DU SUD : après le meurtre de deux Blancs

Dangereux face-à-face à Welkom

Après quatre heures de discussions, vendredi 18 mai, les représentants du syndicat des mineurs noirs et celui des mineurs blancs sont parvenus à se mettre d'accord pour ramener le calme dans la cité minière à la suite du meurtre, mercredi 16 mai, de deux Blancs. A l'issue de cette rencontre sans précédent, il a été envisagé de créer un organisme commun chargé de discuter d'autres problèmes pouvant survenir. Le ministre de la loi et de l'ordre, M. Adriaan Vlok, s'est rendu sur place vendredi. Il a condamné la création de groupes de vigiles blancs dont les patrouilles ont attisé la colère de la communauté noire.



JOHANNESBURG

de notre correspondant

Le porte-parole de l'Union nationale des mineurs (NUM), M. Jerry Majatladi, a expliqué que le drame a éclaté lorsque des mineurs noirs, manifestant contre le licenciement de trois d'entre eux, ont refusé d'obéir aux injonctions du service d'ordre et de se disperser. Les services de sécurité ont alors ouvert le feu avec des balles en caoutchouc et des pistolets de calibre 9 mm. Ce qui n'a pas arrêté les manifestants. Douze d'entre eux sont à l'hôpital sous la garde de policiers. Deux Blancs ont été tués et trois autres blessés.

La version donnée par la police est différente. Les officiers de sécurité de la mine ont été attaqués par les mineurs noirs et ont riposté en ouvrant le feu. L'un des gardes, grièvement blessé, est mort peu après son évacuation à l'hôpital. L'autre victime qui traversait en voiture le carreau de la mine a été prise sous des jets de pierres avant de percuter un remblai et d'être égorgée sur son siège.

Reprise du boycottage

Dans la nuit qui a suivi, une centaine de militants blancs d'extrême droite armés de fusils à pompe, de carabines, de pistolets, de couteaux et de fouets se sont rassemblés autour du commissariat de police de la ville, menaçant de passer à l'action tandis que les responsables locaux de l'AWB, du BVW et des White Flamingos (1), des organisations pro-nazies, s'entretenaient avec les officiers de police. Les trois délégations ont, entre autres, demandé l'instauration d'un couvre-feu de 21 heures à 6 heures sur le territoire de la municipalité.

« Le moment est venu pour les Blancs de vivre sous la protection de leurs armes », a déclaré M. Blikkies Blignaut, le chef de l'AWB à Welkom. *« Nous combattons les politiciens sur le terrain politique, nous discutons avec les policiers de sujets qui intéressent la police. Mais si nous n'obtenons aucune satisfaction, nous entrerons en résistance. Et là, ce sera l'enfer sur terre »*, a affirmé M. Blignaut, un proche d'Eugene TerreBlanche, le patron de l'AWB.

Dès jeudi, d'importantes forces ont été dépêchées sur les lieux. Le maintien de l'ordre est un problème crucial à Welkom, où plus de cent cinquante mille Noirs, mineurs pour la plupart, vivent dans la township de Thabong à proximité d'une ville blanche de soixante mille habitants, fief de l'extrême droite sud-africaine. Après le succès d'un premier boycottage des commerces blancs, au mois de mars, en représailles à l'arrestation de dix-sept jeunes soupçonnés de s'opposer à la reprise des cours dans les écoles de Thabong, la communauté noire boycotte à nouveau les magasins blancs depuis dix jours.

Il s'agit cette fois de contraindre les militants du BVW d'interrompre les patrouilles armées qu'ils mènent quotidiennement depuis plusieurs mois, brutalisant les Noirs et leur interdisant la ville dès la tombée du jour. Le boycottage qui devait prendre fin mercredi a été reconduit par les responsables de la communauté noire devant les menaces que faisait peser l'extrême droite mobilisée autour du commissariat de police. De nombreux commerçants ont d'ores et déjà été contraints de baisser leur rideau.

FRÉDÉRIC FRITSCHER

(1) L'Afrikaner Weerstandsbeweging (AWB, Mouvement de résistance afrikaner, étroitement lié au Parti conservateur) est principalement composé de mineurs et d'ouvriers blancs ; le Blanke Veiligsheidsbeweging (BVW, Mouvement pour la sécurité des Blancs) ; les White Flamingos (Flamands blancs), dont les membres sont aussi, pour la plupart, employés dans les services de sécurité des mines.

COTE-D'IVOIRE

« Pas d'intervention française pour l'instant »

affirme M. Jacques Pelletier

Le ministre de la coopération, M. Jacques Pelletier, a déclaré au cours d'une conférence de presse, vendredi 18 mai, à Dakar, *« qu'il n'est pas question d'une intervention des armées françaises à Abidjan pour l'instant »* à la suite des soulèvements des conscrits ivoiriens cette semaine dans plusieurs villes de Côte-d'Ivoire et l'envoi à Abidjan jeudi, à la demande du président Félix Houphouët-Boigny, du lieutenant-colonel Alain Le Caro, commandant le Groupement de sécurité et d'intervention de la gendarmerie nationale française (GSIGN).

« Il y a bien sûr des problèmes en Côte-d'Ivoire, la réduction du train de vie des travailleurs ne fait pas plaisir, mais je ne crois pas qu'il y ait de très, très graves problèmes dans l'immédiat », a-t-il indiqué.

Le gouvernement ivoirien a par ailleurs accepté, vendredi 18 mai, les principales revendications des soldats. M. Houphouët-Boigny a décidé que les quatre contingents actuellement sous les drapeaux *« seront entièrement réengagés »* à l'issue de leur service au lieu d'être démobilisés en juin et décembre 1990 et 1991 et que leur pécule *« sera revalorisé au 30 juin »* *(AFP.)*

NATIONS UNIES

La FAO consacrera 500 millions de francs à l'éradication de la lucilie bouchère

La FAO (And Agriculture Organization, Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) a proposé, le 18 mai, de consacrer 85 millions de dollars (environ 500 millions de francs) en deux ans à la lutte contre la mouche lucilie bouchère *(Cochliomya hominivorax)*, originaire d'Amérique, cette grosse mouche est signalée en Libye depuis la fin de 1988. Elle pond sur toutes les plaies portées par n'importe quel mammifère (homme compris), les larves (ou asticots) éclosent en vingt-quatre heures et se mettent aussitôt à dévorer leur hôte vivant.

La lucilie bouchère représente donc un danger potentiel énorme pour tout l'Ancien Monde. Le programme, mis sur pied par la FAO avec l'aide financière du Fonds international de développement agricole et du Programme des Nations unies pour le développement est fondée sur « l'inondation » de la région infectée par des lucilies bouchères mâles stérilisées par irradiation produites dans une « usine » spéciale installée au Mexique. La méthode a réussi à éradiquer la lucilie bouchère de plusieurs îles des Antilles, du sud des Etats-Unis et d'une partie du Mexique. Elle est complétée par des traitements aux insecticides et le contrôle très stricts des déplacements des troupeaux. – *(AFP.)*

POLITIQUE

Aux états généraux de l'opposition

M. Chirac reprend l'idée d'une confédération RPR-UDF-CNI

La compétition continue entre les dirigeants de l'opposition pour arracher le titre de « père de l'union ». Vendredi 18 mai, c'est M. Jacques Chirac qui, profitant de la première journée des états généraux de l'opposition sur la décentralisation, a *tenté de prendre l'avantage.* Il a, à son tour, réclamé la création d'une confédération et un *accord, avant le mois d'octobre* prochain, sur l'organisation de « primaires » en vue de l'élection présidentielle.

L'occasion était trop belle. Quelque *deux mille élus locaux réunis* à Vincennes, aux portes de Paris, donc au cœur d'une région où le RPR est particulièrement bien implanté, formaient un de ces auditoires dont M. Chirac raffole.

Il ne pouvait qu'en profiter pour continuer l'offensive qu'il a commencée en apparaissant comme l'initiateur de la motion de censure sur l'amnistie, *puis en imposant* à l'ensemble de l'opposition un boycottage de la table ronde de Matignon sur l'immigration, après avoir participé – à la différence de M. Valéry Giscard d'Estaing – à la manifestation provoquée le 14 mai *par la profanation de Carpentras,* enfin en déclarant, d'une même voix, la guerre à M. François Mitterrand et à M. Jean-Marie Le Pen.

L'habileté de ses conseillers lui a permis un de ces coups médiatiques dont ils se sont fait une spécialité. Première étape, jeudi 17 mai, il demande le report de la réunion du comité *de coordination* de l'opposition prévue pour le lendemain matin, afin que chacun dispose d'un délai de réflexion supplémentaire.

Deuxième étape, il profite de son discours, vendredi 18, aux états généraux sur la décentralisation, pour faire sienne l'idée d'une confédération du RPR, *de l'UDF* et du CNI, lancée par M. Edouard Balladur, reprise par M. Alain Juppé, et acceptée par M. Valéry Giscard d'Estaing. Troisième étape, il est invité au journal de 20 heures d'Antenne 2, ce qui lui permet de donner du *retentissement à ses attaques de la veille* contre le Parti socialiste et le Front national et aux propos qu'il venait de tenir à Vincennes.

La *grogne,* l'irritation de l'UDF et des centristes, l'ironie de M. Giscard d'Estaing, contrariés par tant de zèle, n'y changent rien. Le point est marqué. Pour reprendre la tête du combat pour l'« *union* », l'ancien président de la République va devoir monter d'un cran dans le discours qu'il doit prononcer, *dimanche matin,* à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de « ses » clubs Perspectives et Réalités.

« Le succès est à notre portée »

Le parterre était de qualité lorsque M. Chirac a pris la parole, vendredi en fin de journée, après les ateliers des états généraux. Assis au premier rang voisinaient MM. Michel Noir, André Rossinot, Pierre Méhaignerie, Mme Michèle Alliot-Marie, MM. Valéry Giscard d'Estaing, Alain Juppé, Yvon Briant, Michel Aurillac, François Bayrou, c'est-à-dire le ban et l'arrière-ban des dirigeants de tous les partis, clubs et courants de l'opposition. Après avoir parlé de décentralisation, le président du RPR a pu aborder le cœur de son propos, en demandant leur « *aide* » aux élus locaux réunis devant lui.

« L'état de l'opposition, chacun le connaît. Elle comprend plusieurs familles qui, pour l'essentiel, partagent les mêmes convictions, mais qui représentent des traditions historiques et des sensibilités différentes. Il faut prendre les choses comme elles sont et ne pas chercher à fusionner ces familles de manière autoritaire, ce qui serait voué à l'échec », a commencé par expliquer M. Chirac, avant d'ajouter que si l'opposition *« ne sait pas organiser entre ses diverses tendances une coopération active, elle connaîtra à nouveau l'échec, alors que, à l'évidence, le succès est à sa portée. C'est pourquoi nous avons proposé de parvenir à une organisation confédérale de l'opposition, fondée sur l'existence d'un organe commun, appelé par exemple bureau politique, sur la désignation de candidats communs aux élections présidentielle et législatives, sur la définition de solutions d'avenir ».*

Pour le maire de Paris, *« le problème essentiel, c'est de nous mettre en mesure de présenter à la prochaine élection présidentielle un candidat commun au RPR, à l'UDF et au CNI, et un seul »,* et cela à cause des institutions, parce que c'est *« le plus générateur d'arrière-pensées »* et parce que, sinon, il n'y a pas de raisons pour qu'il y ait des candidatures communes aux législatives. D'où son insistance sur les primaires dont l'organisation doit *« surmonter une double méfiance, celle de ceux qui redoutent que le suffrage des élus locaux et d'eux seuls ne les défavorise et, aussi, ceux qui redoutent que le suffrage populaire ne les défavorise ».*

Il souhaite donc des primaires *« associant à la fois les élus locaux et les citoyens dont la participation est indispensable pour des raisons d'éthique démocratique ».* Pour M. Chirac, le temps presse : *« Il y a longtemps que nous en parlons,* a-t-il observé. *Il est maintenant temps de nous décider, et je propose (...) que nous décidions, d'ici le mois d'octobre prochain, par exemple, de la procédure à adopter. »*

La balle était lancée. A la fin du dîner, qui a réuni tous les élus participant aux états généraux, M. Giscard d'Estaing ne put que la reprendre au bond : *« Au moment où les Allemands se réunissent,* a-t-il dit, *je vous demande de faire l'union des Français. En attendant, faisons celle de l'opposition, le plus vite possible, sans rivalité, sans subtilité. Jacques Chirac a donné son accord à la confédération (...). Pour ceux qui pensent, comme moi, qu'il faudrait aller plus loin, cela constituera une étape. Pour d'autres, ce sera une réalisation importante ».*

On peut compter sur le président de l'UDF pour ne pas être en retard d'une proposition nouvelle, afin de ne pas se laisser distancer sur son terrain, celui de l'union.

THIERRY BRÉHIER

LIVRES POLITIQUES

ANDRÉ LAURENS

La révolte des marionnettes

DEPUIS qu'il est en âge de voter, François de Closets éprouve *« le sentiment que le débat public est faussé, qu'il propose des choix biaisés, appuyés sur des arguments fallacieux. »* Il n'est pas le seul dans ce cas : ce sentiment de fausseté, de tromperie, qu'inspire trop souvent la politique est, en France, largement partagé. D'une *certaine manière,* il est l'une des composantes du tempérament national ou, plus précisément, *dans un pays où le verbe gouverne autant que l'action, de* notre culture. A ce titre, il a été régulièrement exploité par toute contestation se situant, pour mieux s'en distinguer, par rapport au système.

François de Closets ne lance pas, sous le coup de la colère, un mouvement politique de plus. En dénonçant *la Grande Manip* il prétend seulement le montrer au grand jour ; il veut parler ouvertement de certains dérèglements chroniques de la démocratie, au moment où ils entrent en phase aiguë ; il espère rompre le silence qui les entoure et qui forme le véritable consensus de la classe politique ; il cherche à alerter ses concitoyens afin qu'ils ne se laissent plus abuser. Il appelle à la révolte des marionnettes pour qu'elles ne fassent plus ce qu'on leur dit de faire.

La *« manip »,* c'est, bien sûr, la manipulation. Nous sommes tous manipulés, mais par qui, mais par quoi, mais comment ? François de Closets va nous le dire, en repérant dans l'actualité quelques exemples de ce mal pernicieux qu'il va soigneusement décortiquer.

S'il se lance aujourd'hui dans cette entreprise, c'est parce que le fléau – les pesanteurs médiatiques aidant – a pris plus d'ampleur, au point de déclencher une crise de confiance des citoyens à l'égard de leurs institutions politiques et du personnel qui les anime. *« Les Français,* écrit-il, *n'osent pas croire ce qu'on leur dit de peur de se faire duper. »* Ils se replient sur eux-mêmes, se réfugient dans l'abstention, *« perdent l'art de vivre ensemble ».*

La Grande Manip n'est pas une organisation déclarée, avec son siège social, son président, ses guichets ; ce n'est même pas un réseau clandestin, une sorte de maffia. Toute la difficulté est là : dans le sentiment qu'elle existe, qu'on en repère les effets, mais qu'elle reste le plus souvent anonyme, insaisissable, éclatée. La manipulation, reconnaît l'auteur, est *« un terme bien vague et qui recouvre un arsenal hétéroclite allant de la plus banale astuce, celle que chacun de nous utilise sans même y prendre garde dans la conversation, jusqu'à la manœuvre délibérée pour tromper le public. »*

Sous ce terme générique et raccourci, François de Closets désigne – ne serait-ce pas une manip ? – l'état ambiant des mœurs politiques où triomphent l'hypocrisie, la tricherie, le double langage, le chantage aux bons sentiments, le terrorisme intellectuel, la caricature, le manichéisme et l'amalgame, l'intoxication et la récupération.

Comme dans ses précédents ouvrages de démystification, l'auteur produit les pièces de son dossier d'instruction. Elles sont nombreuses tant il est vrai que peu d'acteurs ou de secteurs de la vie sociale (partis, corporations, programmes, mouvements populaires) ne versent pas, à un moment ou à un autre, dans les travers cités plus haut. Aussi bien François de Closets se livre sans haine à un jeu de massacre : chacun y trouve son comptant et les meilleurs sentiments, tel l'antiracisme, n'y échappent pas dès lors qu'ils font l'objet d'une exploitation trop intéressée. L'auteur fait notamment la leçon aux représentants de la fameuse *« génération morale ».*

La désillusion de l'époque vient de ce que l'effondrement de valeurs idéologiques qui, elles aussi, ont servi à tromper leurs adeptes, n'a pas naturellement installé la rigueur et l'authenticité dans le débat public. Il y a des pesanteurs, des freins, des intérêts, qui s'y opposent. *« La démocratie ne va pas de soi, elle se construit en permanence »* observe François de Closets.

Loin des utopies universalistes – et trop souvent démagogiques, – sans renier les valeurs de référence, en nuançant ses jugements, l'auteur souhaite qu'on en finisse une bonne fois avec les guerres idéologiques d'un autre âge, les clivages dépassés, l'abus des grands mots, la fuite dans l'abstraction des principes fondateurs et l'émotion des sentiments collectifs, pour s'occuper avec mesure, réalisme, bon sens, des problèmes qui se posent réellement à la société.

Il a raison : on sera tous d'accord avec lui ! La vraie politique, c'est cela et tenons tout le reste en méfiance ! Quand même, méfions-nous, aussi, de cette illusion qui consiste à croire que chaque problème social a la solution spécifique, qui ne doit rien à la gauche ou à la droite, à la morale ou au rêve, mais tout à la compétence...

▶ *La Grande Manip, par François de Closets, Seuil, 478 p., 125 F.*

Avant de quitter la Polynésie

M. Mitterrand se déclare prêt à « ouvrir l'information au maximum » sur les expériences nucléaires françaises

Au cours de la conférence de presse qu'il a donnée jeudi soir 17 mai, avant de quitter Papeete vendredi, M. François Mitterrand a été interrogé sur l'avenir du centre d'expérimentation nucléaire dont les activités continuent de susciter les critiques des organisations écologistes internationales et des indépendantistes polynésiens.

PAPEETE

de notre correspondant

« Les choses sont claires déclare le président de la République, *on a organisé ce que l'on appelle une opération de transparence, et on a bien fait. On a ouvert les portes pour que les spécialistes de l'environnement, en particulier, puissent apprécier véritablement l'effet des essais nucléaires. J'avais souhaité que cette action fût menée lorsque j'étais venu moi-même, il y a quelques années. »* M. Mitterrand a ajouté : *« On m'avait fait entrer dans des salles secrètes où je n'avais vu que des tuyaux et des robinets, mais la porte de cette salle aux secrets si mystérieux avait été interdite aux personnalités représentant le territoire, qui m'accompagnaient. J'ai pensé que les robinets et les tuyaux pouvaient être montrés à quiconque autant qu'à moi. »*

Pour le chef de l'Etat, *« il faut que ceux qui en ont la compétence puissent s'informer ». « Il ne s'agit pas du secret militaire de fabrication de technologie nucléaire,* a-t-il dit. *Là-dessus on peut comprendre qu'il y ait un certain droit à la discrétion, mais pourquoi ne pas visiter les installations et pourquoi ne pas être mis en mesure d'en apprécier tous les effets ? Je crois que cette politique de transparence finit par convaincre. »*

M. Mitterrand a ajouté : *« Que de fois ne m'est-il arrivé de rappeler qu'à Paris, nous nous trouvons plus proches des champs d'expériences soviétiques que ne l'est la Nouvelle-Zélande, par exemple, de Moruroa. Les expériences souterraines n'ont rien de commun avec les expériences à l'air libre qui se déroulaient en Australie au début des essais anglais. Les précautions prises sont multiples. La question de la santé publique et de l'environnement n'est plus posée. Si elle se posait, nous ouvririons l'information au maximum. »*

Le chef de l'Etat a continué : *« Si l'Union soviétique et les Etats-Unis cessaient leurs expériences, ou les gelaient un certain temps, est-ce que nous ferions de même ? Je n'ai pas entendu dire qu'ils avaient l'intention de les arrêter durablement. Alors, cela m'est difficile de raisonner sur des hypothèses (...). Si ce problème doit être abordé, c'est dans le cadre du désarmement. » « Je pense que nous sommes arrivés,* a-t-il expliqué, *à un point où l'on sait bien que la France, qui est un pays pacifique, ne sera pas le dernier à désarmer si un grand sentiment de concorde règne sur le monde. On en est pas tout à fait là. On a fait quand même beaucoup de chemin depuis trois ou quatre ans. Nous sommes prêts à le continuer, mais d'ici là, le CEP continuera son ouvage. »*

Au sujet du statut du territoire appliqué depuis 1984, le chef de l'Etat a déclaré : *« La politique d'autonomie interne est une grande politique française qui rencontre, de la façon la plus générale, l'assentiment et l'espérance des populations. Quand on se trouve à des milliers et des milliers de kilomètres, il est normal que l'on souhaite avoir une capacité de décision dans les domaines que l'on vit chaque jour, là où l'on travaille. Personnellement, j'éprouve tout à fait la nécessité de cette évolution et, s'il le faut, je la précéderai. »*

Après avoir souhaité que *« ce qui a été décidé en 1984 soit vraiment appliqué jusqu'à ses conséquences extrêmes »,* M. Mitterrand a précisé : *« Je veux que, à l'exception des compétences d'Etat qui sont inaliénables, même si l'on peut examiner tel ou tel assouplissement là où c'est nécessaire, pour tout le reste, la responsabilité territoriale soit une responsabilité entière. »*

MICHEL YENG KOW

...NOUS PUBLIERONS ÉGALEMENT LES TÉLÉGRAMMES DE PROTESTATION.

PLANTU

EN BREF

□ **La municipalité d'Aurillac refuse une salle au Front national.** – La municipalité d'Aurillac (Cantal), dont le maire est M. René Souchon, ancien ministre socialiste, est revenue, vendredi 18 mai, sur sa décision d'accorder une salle le 15 juin à M. Bruno Mégret, délégué général et numéro deux du Front national. Le secrétariat général de la mairie a indiqué que *« considérant que les idées défendues par le Front national sont responsables des crimes racistes de ces derniers jours et nuisent à la bonne harmonie de notre société, le maire et la municipalité estiment que la présence de M. Mégret le 15 juin serait inopportune et de nature à porter atteinte à l'ordre public ».*

□ **M. Zuccarelli : « lambada électorale ».** – M. Emile Zuccarelli, président du Mouvement des radicaux de gauche, a qualifié, vendredi 18 mai, de *« lambada électorale »* ce qu'il juge être un *« amalgame »* pratiqué par M. Chirac entre M. Mitterrand et M. Le Pen. *« Attaquer le président lorsqu'on a tenu le discours des valeurs communes entre la droite et le Front national, est-ce raisonnable ?* a-t-il demandé.

□ **M. de Charette propose une motion de censure sur l'immigration.** – Dans un entretien publié samedi 18 mai par *les Dernières nouvelles d'Alsace,* M. Hervé de Charette propose que l'opposition dépose une motion de censure contre le gouvernement à l'issue du débat sur l'immigration, mardi 22 mai, à l'Assemblée nationale. *« Les socialistes,* estime le délégué général des Clubs Perspectives et Réalités, *ont pris dans la dérive de l'immigration des responsabilités écrasantes. Cela ne pousse pas à un esprit de conciliation avec eux. »*

□ **Annulation de l'élection municipale de Castelginest.** – Le tribunal administratif de Toulouse a annulé, vendredi 18 mai, l'élection municipale de Castelginest (Haute-Garonne) du 25 mars 1990. M. Jacques Roger-Machart, député PS, avait été élu dès le premier tour avec 177 voix d'avance sur le maire sortant, M. Jean Laurent (div. d.). Le tribunal estime que des difficultés d'acheminement du courrier, résultant d'une grève des services postaux, ont été de nature *« à altérer la régularité des opérations électorales ».* L'élection municipale de Castelginest avait été annulée une première fois, le 25 février 1989, par le Conseil d'Etat, sur recours de M. Roger-Machart, battu d'une seule voix par M. Laurent. – *(Corresp.)*

L'offrande de Rurutu

RURUTU

(îles Australes)

de nos envoyés spéciaux

Le pasteur a dit une prière. Les enfants des écoles, au signal de Fernand, le choriste en chef, ont entonné, avec beaucoup de conviction et plein de gaieté dans les yeux, une impeccable *Marseillaise.*

Parfaitement cravaté dans son costume couleur de sable, M. Taratiera Tepa, maire de Rurutu, a su exprimer toute l'émotion de son île qui accueillait comme le Messie, jeudi matin 17 mai, le président de la République française. Il a eu tout de suite ce cri du cœur, devant sa population rassemblée : *« Enfin, en ce jour historique, qui restera gravé à jamais dans les mémoires, on saura partout désormais, grâce à votre présence et à celle de la presse, situer les Australes à leur juste place géographique ! Sera ainsi dissipé le malentendu de notre position sphérique : ni du côté de l'Australie ni dans les terres australes et antarctiques mais partie prenante de la Polynésie française et de la République ! »* Tout était dit.

Les voyages présidentiels ont d'éminentes vertus pédagogiques. Qui savait, jusqu'à ce jour mémorable, où situer la petite Rurutu, cette île minuscule de 36 kilomètres carrés et d'à peine deux mille habitants, perdue au milieu de l'océan, à 574 kilomètres au sud-ouest de Tahiti ? Le roi Pomaré V *lui-même* avait oublié de la faire figurer, en 1880, dans l'inventaire du royaume qu'il offrait à la France. Il fallut attendre le traité de protectorat de 1889 pour qu'elle entre dans l'orbite française et 1901 pour que son annexion soit réalisée. M. Mitterrand, en homme de terroir, s'est réjoui de cette leçon de choses : *« Oui, désormais, on connaîtra mieux la géographie ! On saura où vous êtes et d'où vous êtes »,* a-t-il lancé à l'assistance comblée. Les Rurutu n'attendaient pas autre chose de lui. Ils ne revendiquaient rien d'autre que cette reconnaissance.

Depuis un mois et demi, ils se préparaient avec ferveur à cette première d'autant plus historique qu'ils savaient bien qu'on ne reverrait pas de sitôt un président de la République française aux Australes. Pour donner à cet événement le caractère le plus symbolique qui pût être, ils firent don à M. Mitterrand du bien le plus précieux de leur patrimoine : le recueil de leurs quatre-vingt-cinq lois ancestrales, devenues obsolètes.

Cette offrande solennelle a eu lieu dans l'immense et mystérieuse grotte sacrée d'Ana Eo, où pendant des siècles le dieu Taiosia descendit sur un rayon lumineux à travers la voûte calcaire pour rencontrer le dieu Aa en présence des grands prêtres Tahua, qui traduisaient leurs messages au roi Matairua Tea, suzerain des Rurutu. Avec un grand talent de mise en scène, les vahinés, danseurs, musiciens et porteurs de torche de l'île firent de cette cérémonie un spectacle envoûtant.

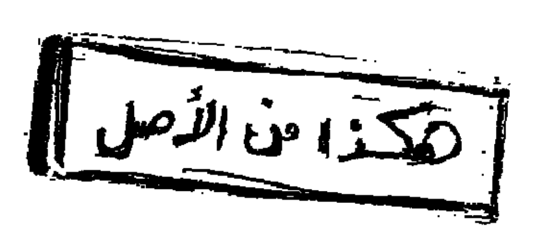
Le dernier descendant de la famille royale de Rurutu, M. Maevarua, appartenant à la dynastie des Teururai, confirme gravement, en s'adressant à M. Mitterrand, l'allégeance de son grand-père à la France : *« Protégez ces lois qui ne nous sont plus utiles puisque nous sommes Français... »*

A. Ch. et A. R.

Au Sénat

L'hébergement des personnes âgées

Le Sénat a adopté, vendredi 18 mai, le projet de loi relatif aux conditions de fixation des prix des prestations fournies par certains établissements d'hébergement des personnes âgées présenté par Mme Véronique Neiertz, secrétaire d'Etat chargé de la consommation. Ce texte a pour objectif d'encadrer les prix des prestations fournies aux pensionnaires pour éviter les hausses excessives au cours de leur séjour. La majorité sénatoriale a opté pour la liberté des prix *« à l'ouverture des établissements d'accueil »,* et *« au moment de la création d'une prestation ».* Les sénateurs ont décidé, conformément *« à l'esprit de la décentralisation »,* de transférer des services du ministère des finances aux préfets la surveillance des éventuelles variations de ces prix. Les groupes communiste et socialiste ont voté contre le texte ainsi modifié.



Après l'agression commise contre une enseignante

Royan entre l'indignation et la prudence

Une manifestation contre le racisme et l'antisémitisme a rassemblé environ mille cinq cents personnes – en majorité des enseignants, mais aussi Harlem Désir, président de SOS-Racisme – vendredi 18 mai, à Royan (Charente Maritime), après l'agression dont a été victime Mme Christiane Guiard, professeur d'histoire-géographie dans un lycée de cette ville (*le Monde* du 17 mai). La jeune femme avait été attaquée à son domicile par deux inconnus, lundi 14 mai, pour avoir semble-t-il abordé la question des profanations de Carpentras lors d'un cours d'éducation civique.

ROYAN

de notre envoyé spécial

Royan est de ces bourgades de bord de mer où les manifestations sont aussi rares que les raz-de-marée. Du début de l'automne à la fin du printemps, la ville de Charente-Maritime se replie sur elle-même, comme les chaises longues des touristes soudain portés déserteurs. L'Hôtel de la Plage entre en hibernation et la cité balnéaire s'assoupit dans une langueur monotone, tournée vers l'Océan comme pour bouder le reste du pays et savourer la quiétude retrouvée. Vendredi 18 mai, une « manif », une vraie, avec des syndicalistes, quelques policiers, des caméras de télévision et même Harlem Désir, a pourtant troublé cette sieste prolongée.

Ils étaient mille cinq cents, soucieux d'affirmer leur solidarité avec Mme Christiane Guiard, le professeur d'histoire-géographie du collège Emile Zola rouée de coups et insultée – *« sale juive, sale arabe »* – chez elle, lundi 14 mai, par deux inconnus qui lui reprochaient, semble-t-il, d'avoir consacré, samedi 12 mai, un cours d'éducation civique au racisme et à l'antisémitisme après l'affaire de Carpentras (*le Monde* du 17 mai). Mme Guiard, quarante ans, assure avoir reçu deux appels téléphoniques anonymes les jours précédant l'agression, de la part d'un homme se présentant comme un parent d'élève indigné de cette intrusion de *« la politique à l'école »*.

Un collège si tranquille

Plusieurs centaines de professeurs et d'instituteurs de la région, de toutes obédiences syndicales, avaient donc rallié la place Charles-de-Gaulle vers 18 h 30 pour partir ensuite vers la stèle des déportés, square du 8 mai 1945. *« Ce sont les enseignants de la République qui ont été agressés »*, a lancé M. Yannick Simbron, le secrétaire général de la Fédération de l'éducation nationale (FEN) juché sur un podium de circonstance. *« On a besoin de gens de la trempe de Christiane Guiard »*, a confié Harlem Désir au sortir de sa rencontre avec la victime.

Aux côtés de ces habitués des défilés, quelques dizaines d'élèves, parmi lesquels ceux de Mme Guiard (une classe de troisième), disséminés en différents endroits du cortège. Dans la matinée, ils avaient eu droit à un cours d'éducation civique de la part de M. Henri Legoherel, recteur de Poitiers venu symboliquement remplacer Mme Guiard et leur certifier : *« Nous sommes tous des métis »*. Ils en étaient sortis plus impressionnés par les caméras de télévision que par l'exposé du recteur, bien trop *« compliqué »* à leur goût...

A la *manif* aussi, ils sont venus. En ordre dispersé. Pour voir autant que pour témoigner. *« Elle n'avait rien fait de choquant : juste un cours sur les droits de l'homme et la loi anti-raciste de 1972 »*, assure une adolescente consciencieuse. *« On sait qu'elle milite activement au Parti communiste, mais cela ne se sent pas trop dans ses cours »* certifie un autre gamin.

Quelques discours devant une foule respectueuse, un trajet bouclé au pas de charge, des consignes de silence à peine respectées, des autographes pour Harlem Désir, et la manif, tour à tour guillerette et recueillie, s'est disloquée aussi vite qu'elle s'est formée, sous un soleil déjà estival. Les cars sont repartis. Le « pote » a filé vers l'aéroport de Bordeaux. Les équipes de télévision ont plié bagage. Et les gamins, loin du tintamarre médiatique, ont envoyé un bouquet de fleurs et une lettre d'encouragement à leur professeur.

Alors, une fois de plus, comme au matin d'un 1er septembre après le départ des touristes, Royan s'est retrouvé seule. Seule avec son « Carpentras » à elle. Seule, aussi, avec ses questions et ses rumeurs. Car la ville le sait mieux que quiconque, en tout cas beaucoup mieux que la plupart des généreux étrangers de passage accourus pour la bonne cause : cette affaire reste énigmatique. La thèse de l'agression raciste n'est ni confirmée, ni infirmée.

Après avoir passé quelques jours à l'hôpital pour diverses contusions, Mme Guiard est toujours sous le choc. Les policiers n'ont pas encore pu tirer tous les renseignements souhaités de son témoignage. Les contradictions et les zones d'ombre seraient multiples. Du coup, tout se passe donc comme si Royan la tranquille, une fois passée la colère réflexe des premières heures, *se laissait aller aux rumeurs*, hésitait maintenant entre l'indignation et la prudence.

La bonne ville se persuade que cette affaire ne cadre pas avec le tempérament local. Elle sait aussi, par ses enfants, que Mme Guiard, toute héroïne qu'elle soit devenue, n'est guère appréciée au collège. Nombre d'élèves jugent ses cours ennuyeux. Ils rappellent volontiers que la jeune femme, bien qu'autoritaire, est *« très fragile »* et, de ce fait, souvent absente pour raisons de santé, autrement dit qu'elle constitue la tête de Turc rêvée, même pour un collège réputé sans histoire.

Et d'ailleurs, est-il vraiment si paisible que cela, l'établissement de la rue Emile Zola ? Comme partout, les croix gammées ont fini par être plus nombreuses que les messages d'amour sur le bois usé des tables. *« Provocation, rien de bien sérieux »* assurent les élèves. Et ces graffitis contre Mme Guiard, apparus sur les murs de l'établissement quelques jours avant l'agression ? *« Les gars qui ont fait ça n'iraient pas jusqu'à tabasser un prof ! »* certifient ces mêmes adolescents.

Jeudi 17 mai, tous les élèves du cours de samedi matin ont été interrogés par la police en compagnie de leurs parents. Cette piste n'a, semble-t-il, rien donné jusque là. Celles des marginaux (peu nombreux), des skinheads (rares) ou des militants d'extrême droite (assez discrets) ne *semblent pas se révéler plus fructueuses pour le moment. Le mystère reste entier.*

Ph. Br.

□ **Manifestations à Paris et en province.** – Tandis qu'à Paris, plusieurs centaines de personnes se rassemblaient, vendredi soir 18 mai, sur le parvis des droits de l'homme au Trocadéro pour exprimer leur solidarité avec Mme Guiard, l'enseignante de Royan victime d'une agression, d'autres manifestations de protestation contre les profanations commises dans le cimetière juif de Carpentras ont réuni, vendredi toujours, à Besançon (Doubs) près de deux mille personnes et à Beauvais (Oise) un millier de lycéens et d'étudiants.

L'internationale des « crânes rasés »

Suite de la première page

A partir de 1984, il se radicalise. De nombreux skinheads, qui entretenaient jusque-là une certaine ambiguïté quant à leurs convictions politiques, affichent désormais leurs opinions néo-nazies. S'il perd des adeptes, le mouvement se politise considérablement, récupéré un peu partout en Europe par des groupuscules extrémistes. En France, où ils sont donc apparus au début des années 80, les skinheads peuvent en fait être répartis en trois grandes familles qui se détestent et s'affrontent parfois physiquement.

La première est composée de jeunes gens – quelques dizaines en région parisienne – qui se veulent apolitiques. Ils revendiquent simplement le droit d'écouter un type de musique (reggae, ska, certains groupes skinheads anglais...), de porter le cheveu très court et d'adopter une tenue vestimentaire qu'ils trouvent à leur goût. Ils ne militent dans un aucun mouvement et, s'ils sont parfois patriotes, rappellent que la France est le *« pays des droits de l'homme »*, donc de la tolérance.

Parmi eux, une majorité de Français mais aussi quelques fils d'immigrés ou des métis. Ils détestent les tondus néo-nazis auxquels ils nient d'ailleurs le droit d'utiliser le terme « skinhead », expliquant qu'à l'origine ce mouvement, même s'il avait une connotation violente, n'avait rien à voir avec le nazisme.

La deuxième catégorie est *en voie de disparition : les « red skins » ou « skins rouges »*, militants d'extrême gauche. Partie d'Angleterre en réaction à l'extension des théories fascistes, cette tendance a fait quelques adeptes en France. De nombreuses bagarres les ont opposés aux skinheads se réclamant de l'extrême droite.

Ces derniers constituent la troisième famille, assurément la plus spectaculaire et la plus dangereuse. Les jeunes entendus dans le cadre de l'affaire de Carpentras en font partie; ceux qui sévissent lors des différentes manifestations ou des meetings nationalistes également. En ce qui les concerne, le terme de « skinhead » est presque dépassé, puisque, pour les différencier des autres crânes rasés dans le Paris des bandes et de la castagne, il est désormais d'usage de les appeler les *« boneheads »*, autrement dit les « têtes d'os ».

Ils sont quelques centaines en France, disséminés à Lyon, Lille, Le Havre, Mulhouse, Nice, Perpignan... Ceux du sud de la France ont la réputation d'être très politisés. Mais c'est à Paris qu'ils se sont fait surtout connaître. Jusqu'en 1986, *ils opéraient aux stations de métro Tolbiac et Jacques-Bonsergent, place Gambetta, au Forum des Halles...*

Désormais, avec l'émergence *d'une nouvelle génération, le phénomène s'est déplacé vers les banlieues : des bandes se sont formées à Juvisy et à Morsang-sur-Orge* (Essonne), à Saint-Maur et à Gentilly (Val-de-Marne), à Asnières (Hauts-de-Seine) et jusque dans certains petits villages de l'Oise. Tous, ou presque, ont été impliqués dans des actions racistes ou antisémites.

Manier une batte de base-ball

La plupart d'entre eux considèrent le Front national comme un parti de *« petits-bourgeois beaucoup trop à gauche »* (en théorie, le FN n'accepte d'ailleurs plus de skinheads parmi ses militants) et se revendiquent de différents groupuscules. Le Parti nationaliste *français et européen* (PNFE) en accueille un grand nombre en région parisienne, par exemple ceux de Juvisy. Mais il recrute également en province, où il a tissé un réseau de militants très actifs. Le PNFE étend aussi son champ d'action à d'autres mouvements marginaux : il recrute chez les rockers (les *« rebels »*), chez les amateurs de hard rock ou les *motards* (les *« bykers »*)...

Un autre mouvement connaît un certain succès : les Jeunesses nationalistes révolutionnaires (JNR). Lancées à l'initiative de Serge Ayoub, un Parisien âgé de vingt-six ans, connu dans toute la France sous le surnom de « Batskin » parce que réputé pour son habileté à manier une batte de base-ball, les JNR disposent d'un local dans la capitale, rue Saint-Placide, au siège d'une mystérieuse association bretonne, Ker Vreizh.

Ces *« jeunes révolutionnaires »* ont en moyenne vingt-cinq ans (le plus âgé, d'origine britannique, a une quarantaine d'années), mais des mineurs, âgés parfois de treize ou quatorze ans, et quelques filles les accompagnent souvent. De nombreux membres des JNR ont appartenu à Troisième Voie, le groupuscule de Jean-Gilles Malliarakis, mais ils en ont été plus ou moins écartés, sans doute parce qu'ils étaient trop indisciplinés et trop peu intéressés par la démarche intellectuelle des jeunes B C B G de Troisième Voie.

Le fameux « Batskin », souvent interrogé et filmé lors de divers reportages sur les skinheads en France, est incontestablement le leader des JNR. En 1989, lors d'un face-à-face avec Harlem Désir dans l'émission de TF 1 « Ciel mon mardi », il était apparu plutôt calme et modéré. Il l'est beaucoup moins pendant les matches de football au Parc des Princes. Entouré de ses militants – au total un noyau d'une cinquantaine de « durs » – il tend le bras plus souvent qu'à son tour dans la tribune Boulogne, traditionnel lieu de regroupement des jeunes supporters du Paris Saint-Germain.

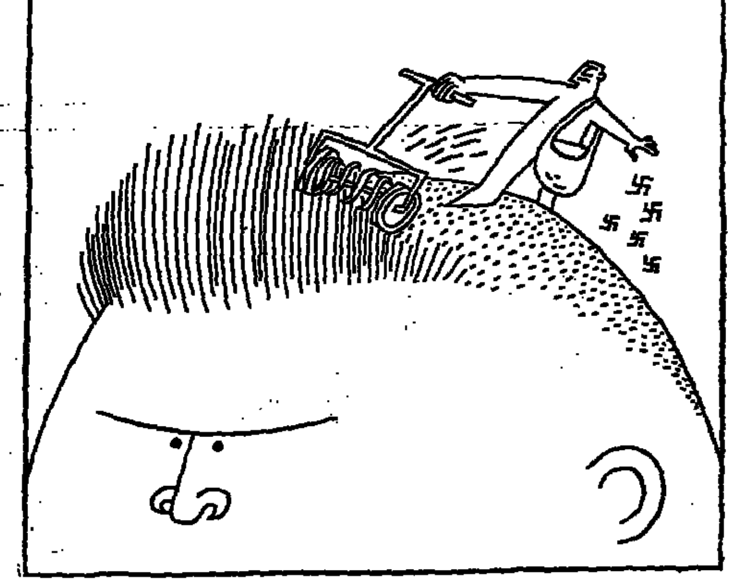
Plus ou moins assagis depuis 1985 (1), les skinheads reviennent en masse sur les gradins du stade parisien. A l'initiative des JNR, ils étaient plus d'une centaine (certains venus de province) contre Marseille, samedi 21 avril, au lendemain du cent-unième anniversaire de la naissance d'Adolf Hitler, chantant « Bleu Blanc Rouge, la France aux Français... » dès qu'un joueur africain ou antillais touchait la balle.

« Gloire à toi, fasciste »

Même si quelques skinheads militent encore dans des organisations plus classiques comme le GUD (Groupe Union défense) ou, plus rarement, l'Œuvre française de Pierre Sidos, tous deux très actifs dans les milieux universitaires, l'immense majorité rallient en priorité les *JNR* et surtout le PNFE, *moins soucieux de respectabilité. Ces différentes factions et leurs chefs respectifs se livrent une lutte sans merci pour « occuper le terrain », en particulier à Paris, où* les bagarres sont fréquentes entre adeptes des uns et des autres.

Ces « gros bras » de l'extrême droite française, qui sont en majorité chômeurs ou cantonnés dans des « petits boulots » (coursiers, manutentionaires...), ne sont pas tous issus de milieux populaires. Quelques-uns, dont Serge Ayoub, ont fréquenté les écoles des beaux quartiers de Paris ou les universités avant de se raser le crâne. Certains, une minorité, sont même d'origine... juive, arabe ou portugaise ! Mais les uns comme les autres évoluent dans un monde de *violence et de fantasmes* qui autorise toutes les contradictions.

Ils ont l'impression de mener une guerre tribale sur le macadam français et jouent à grimer leurs « modèles » anglais autant que les Waffen SS, arrosant parfois leurs délires d'alcool et de substances prohibées (amphétamines, cocaïne...). *Ils vivent au rythme des séjours au poste de police, des ratonnades – surtout pratiquées en province et en grande banlieue – ou des « descentes » dans les concerts. Hormis quelques meneurs, généralement étudiants, leur « conscience politique » se limite au sens du coup de poing et à la haine de l'autre, qu'il soit juif, noir ou arabe.*



Une sous-culture néo-nazie

La musique joue également un très grand rôle dans la diffusion de leurs idées. Des groupes, à l'existence parfois éphémère, se forment partout en France. Les paroles, vociférées sur des rythmes très lourds, sont généralement sans équivoque. Banker, un groupe de Méru (Oise), « chante » ainsi : *« Gloire à toi, fasciste ; gloire à toi, PNFE ; gloire à toi, Waffen SS... »*. Légion 88, un autre groupe aujourd'hui disparu, assurait, quant à lui : *« Nous imposerons notre drapeau, nous imposerons l'ordre nouveau »*, ou encore : *« Terroristes à mort, immigrés dehors »*.

D'autres formations aux noms évocateurs – Racial Kombat, Nouvelle Croisade, Ultime Assaut, Chauves pourris... – naissent et meurent chaque semaine dans la semi-clandestinité de caves de banlieue, à Paris ou en province. Il en va de même pour les fanzines, petits journaux de fabrication artisanale vendus sous le blouson ou par correspondance.

Une sorte de sous-culture néo-nazie à la mode française s'est en fait mise en place depuis cinq ans, avec ses filières, ses combines et ses mystères. Les concerts, organisés dans des salles privées ou, encore mieux, en Belgique flamande, n'accueillent que des spectateurs « dignes de confiance », ayant acheté leurs billets à *l'avance. Quant aux insignes en tout genre et aux disques officiellement interdits, il est facile de se les procurer dans l'arrière-salle d'un magasin de disques situé près de* l'Hôtel de Ville de Paris ou dans une librairie de bandes dessinées tenue dans la capitale par un Belge...

Mais le fleuron des skinheads néo-nazis français reste sans nul doute un label de disques installé à Brest, Rebels Européens. Dirigé par l'ancien manager du groupe Brutal Combat, Gaël Bodilis (2), il s'est imposé en quelques années comme le leader mondial en la matière et reçoit des commandes en provenance des Etats-Unis, de Belgique, d'Angleterre...

Car une sorte d'Internationale skinhead s'est bel et bien formée ces dernières années : le mouvement compte des adeptes dans toute l'Europe de l'Ouest – y compris dans les pays méditerranéens comme l'Espagne (Barcelone), l'Italie (Vérone, Milan), la Grèce (Salonique, Athènes), – *mais aussi à l'Est (Pologne et surtout RDA), où ils se distinguent comme hooligans sur les stades. Tous sont des lecteurs assidus d'une publication anglaise Blood and honour* (« Sang et honneur ») rédigée par Ian Stewart, chanteur du groupe londonien Skrewdriver et porte-drapeau de la confrérie des « rasés » européens.

Malgré cette intense activité « culturelle » internationale, les skinheads nazis, au moins sous leur forme classique (crâne rasé, tenue de combat), sont en très nette perte de vitesse à Paris. En revanche, les jeunes ne portant pas forcément le cheveu court mais se ralliant aux mêmes idées prolifèrent à une vitesse vertigineuse. *« Ils sont de moins en moins skins et de plus en plus nombreux »*, résume un observateur « neutre ». Des proches du milieu assurent également que les relations entre les bandes des différentes villes de l'Hexagone sont fréquentes. Il en est de même avec l'étranger : les Lillois vont en Belgique, tandis que les Alsaciens se tournent vers l'Allemagne.

Les Parisiens se déplacent aussi fréquemment. A cela une autre raison : le Paris des bandes les a rejetés de la capitale, où ils ne disposent plus de points de ralliement attitrés, en dehors du Parc des Princes et de rares cafés. Il faut dire que certains « gangs » de jeunes se sont fait une spécialité de la « chasse aux skins », un « sport » très prisé par les Red Warriors (les « Guerriers rouges ») implantés à Fontenay-sous-Bois, les Félins de Juvisy ou Leader Force du quartier de Montparnasse, sans parler de toutes les bandes des banlieues, notamment les Zoulous, qui règnent sur le secteur de la gare du Nord chaque fin de semaine. Mais, depuis l'affaire de Carpentras, les plus acharnés des « chasseurs » sont sans nul doute les jeunes extrémistes juifs...

PHILIPPE BROUSSARD

(1) En 1985, dans la foulée du drame du Heysel, divers actes de vandalisme avaient été commis dans plusieurs stades de France (Metz, Nice, Laval, Auxerre...) au nom des « Hooligans du Paris SG ». La culpabilité des skinheads n'a jamais pu être établie.

(2) Ce label de disques est à l'origine de l'organisation d'un festival « rock contre le communisme », le 28 mai 1988. Plusieurs centaines de skinheads venus de toute la France avaient alors rallié la région de Brest, se livrant à quelques ratonnades. Le festival avait finalement été interdit.

EN BREF

□ **Quatre membres de l'Eglise de scientologie inculpés et écroués à Marseille.** – Quatre membres de l'Eglise de scientologie, Xavier Dalamare, trente-trois ans, « ministre » de l'Eglise à Nice, Sylvie Lucet, vingt-sept ans, Isabelle Acher, vingt-six ans, et Marie-Ange Molina, trente-trois ans, ont été inculpés d'escroquerie, d'exercice illégal de la médecine et de violences avec préméditation et ont été écroués, vendredi 18 mai, à Marseille. Ces inculpations font suite à une enquête menée depuis plusieurs mois par la police judiciaire, à Nice et à Marseille, après l'ouverture d'une information sur plainte d'un particulier.

□ **Football : Strasbourg, vainqueur en match de barrages.** – En match retour de barrages pour l'accession en première division l'équipe de Strasbourg a battu, vendredi soir 18 mai, sur son terrain, son homologue de Valenciennes (3-2). Le club alsacien se trouve ainsi qualifié pour affronter, en rencontre aller et retour, l'équipe classée dix-huitième en division 1, au terme du championnat de France, qui devait s'achever samedi 19 mai. Cette double rencontre sera décisive pour le retour éventuel du RC Strasbourg parmi l'élite.

□ **RECTIFICATIF.** – Contrairement à ce qui nous avons écrit dans notre article sur la mission parlementaire d'information *sur l'intégration* (*le Monde* du 17 mai), le rapport Marchand n'est pas favorable à un ministère de l'intégration. Concernant les conditions nécessaires à une intégration réussie des immigrés, il fallait lire : *« Cela ne passe pas par un ministère spécifique »* et non pas *« cela passe par... »*.

Les lectures de la « rébellion blanche »

De multiples « bulletins de liaison » circulent dans les rangs néonazis français. Ce sont souvent des publications de fabrication artisanale, en noir et blanc, de format miniature et de qualité d'impression médiocre, diffusées par correspondance ou dans des librairies spécialisées. Elles traduisent parfaitement l'état d'esprit des militants des divers groupuscules d'extrême droite.

Les rédacteurs s'efforcent de donner des « nouvelles du front », tant en France qu'à l'étranger, et d'aborder certains aspects historiques ou des questions d'actualité. L'ennemi est désigné : la *« démocratie enjuivée et corrompue »* selon les termes employés dans *le Glaive*, un mensuel parisien affilié au Parti nationaliste français et européen (PNFE).

732 Poitiers

Dans ce même bulletin, les citations d'Adolf Hitler sont érigées en préceptes et les *« métèques »* dénoncés de façon obsessionnelle. On y lit aussi : *« Il n'y a rien qui épouvante plus les juifs que l'unité parfaite, l'unité morale d'un mouvement ou d'un peuple. S'ils ont toujours été partisans de la démocratie, c'est qu'elle ne présente d'avantages que pour les ennemis d'une nation. »*

Quant au *Rebelle blanc*, une feuille tourangelle qui se proclame *« organe de la rebellion blanche »*, il rend volontiers hommage à Rudolf Hess, *« homme de paix et martyr »*, avant d'imprimer les paroles sans équivoque d'un groupe skinhead belge : *« Je me souviens du bon vieux temps, Hitler avait raison, tous les juifs et tous les immigrés dans les fours et les camps de concentration. »*

Un autre bulletin, *732 Poitiers*, lié à la section lilloise du PNFE, assure que *« l'holocauste, c'est du bidon »* et certifie que les chambres à gaz n'ont jamais exterminé les juifs. Un article consacré à la télévision résume l'état d'esprit de ces jeunes gens : *« Plus de redevance à payer, plus d'intoxication de l'esprit. Passez votre soirée dans votre lit – là vous ne verrez ni cocos, ni socialistes, ni judéo-démocrates, ni métèques – à lire des ouvrages sur la vraie vie telle que la vivaient nos ancêtres, ou sortez dans la rue, passez des tracts dénonçant cette société décadente. »*

Toujours dans *732 Poitiers*, cet avertissement solennel : *« Notre force commence à inquiéter la juiverie internationale. (...) Jamais nous ne céderons devant les forces marxistes. Bientôt leur défaite sera totale et ce jour-là l'addition à payer sera pour eux très lourde. »*

Ph. Br.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE A REÇU M. JEAN-DENIS BREDIN

Coupables d'être innocents

« Je n'étais plus coupable que d'être innocent... ». Cet aveu de Joseph Caillaux devant la Haute Cour, M. Pierre Moinot l'inscrit au compte de M. Jean-Denis Bredin, ou plus exactement au passif de tous les êtres, réels ou imaginaires, dont le nouvel académicien a pris le parti.

Avec l'équation antonymique innocent égale coupable, M. Moinot a su dégager la formule essentielle commune à l'action et à l'oeuvre de l'avocat, du juriste, de l'historien, du romancier qu'il accueille sous la coupole et qui en scelle l'unité profonde en dépit d'évidentes disparités. A première vue on trouve en effet peu de ressemblances entre les destinées et leurs motivations de Sieyès, du Dreyfus de *L'Affaire* et de Joseph Caillaux – Caillaux dont l'adversaire féroce, Georges Clemenceau, occupa fictivement à l'Académie ce troisième fauteuil dévolu à M. Bredin. Ironie du sort, trois «coupables» à défendre voire, pour au moins deux d'entre eux et dans une certaine mesure, à «réhabiliter».

Même souci justifié dans les romans. Il s'attache même à cet *Enfant sage* qui vient de paraître, à cet enfant trop sage entre des parents désunis et qui bascule dans le drame. A plus forte raison au malheureux Ali, dans *Le Coupable* précisément, qui retrouve ces jours-ci une terrible actualité, dont le seul crime est son nom, sa couleur de peau. Peu de pardon pour ceux qui ont le tort d'être victimes et à qui l'auteur prodigue une pitié vengeresse.

Par une coïncidence qui n'est sans doute pas fortuite, Jean-Denis Bredin fêtait jeudi 17 mai, jour de sa réception à l'Académie française son soixante-et-unième anniversaire (il est né le 17 mai 1929). M. Moinot l'a célébré et chanté et ses confrères ont été pleinement satisfaits aussi. N'ont-ils pas tout d'abord élu en sa personne l'écrivain, un écrivain qui vient de donner un éclatant spécimen de son talent avec l'éloge de Marguerite Yourcenar, un des plus beaux textes qu'elle aura inspirés ?

J.-M. D.

Le discours du récipiendaire

MESSIEURS, MADAME,

Ce roulement de tambour, rythmant une marche héroïque ou une exécution capitale, ces uniformes de généraux très civils, ces épées lourdes de précieux symboles, pareilles à des musées, cette illustre coupole qui mêla le talent au génie au point de les confondre, tant de mérites et de rites assemblés... comment le nouveau venu ne se demanderait-il pas quel rêve étrange il traverse, et quel est celui d'entre vous qui voudra bien le bousculer ?

Celui-ci redoutait les uniformes et le voici empêtré dans le costume qu'arrêta Bonaparte. Il s'est obstiné à fuir les cérémonies, et le voici acteur de la plus cérémonieuse d'entre elles. Il s'est dit que le plus beau de la vie d'un homme était ce qu'il avait manqué, et le voici reçu dans une compagnie dont l'échec ne trace pas l'itinéraire.

Mais j'imagine que chacun, à votre heure, vous levant ici pour discourir sur un mort, vous vous êtes demandé si vous endormiez votre jeunesse, ou si vous assumiez votre sagesse, et si tant d'honneurs ne pesaient pas trop lourd. Votre exemple me rassure. Il me dit que vous vous tenez à bonne distance de votre image, et que venir chez vous ce peut être une douce manière de céder à la chance, sans céder à la vanité.

Deux artifices

JE prendrai donc, messieurs, sans réticence, le plaisir de vous remercier. Pour tenter de le bien faire, j'ai consulté les précédents et observé que l'usage proposait au nouvel élu deux ruses pour envelopper son remerciement. La première lui suggère d'exposer sa parfaite indignité. Ainsi fit en 1640 l'avocat Olivier Patru, qui substitua aux quelques paroles de reconnaissance jusque-là prononcées un long discours, opposant le génie de ceux qui l'accueillaient à sa désolante médiocrité. « *Où chercher*, se demandait Patru, *cette noblesse de génie qu'on ne tire que du ciel et qui luit si heureusement et dans tous vos ouvrages ?... Sans ce feu divin, « on ne peut vous suivre, on ne peut monter avec vous au faîte de la montagne.* » Le compliment parut si beau, en tout cas si agréable à entendre, que l'Académie l'érigea en tradition. Mais qui serait capable d'égaler Patru ?

Un second artifice, plus moderne, incite à laisser croire que l'on a été choisi non pour soi mais pour ce que l'on représente, et que l'on vient avec la mine modeste d'un intermédiaire. Cette manière risquait de m'attirer. Comment un avocat oublierait-il la bienveillance que votre tradition n'a cessé d'accorder aux représentants du barreau ? Il est vrai que certains de mes confrères ont emprunté, pour vous séduire, des chemins détournés. Ce n'est pas, semble-t-il, en sa qualité d'avocat que Pierre Corneille réussit, *non sans mal*, à cueillir vos suffrages, ni Jean de La Fontaine, qui le fut si peu, ni Boileau, qui ne plaida qu'une fois. A notre siècle, Raymond Poincaré, Louis Barthou, Edgar Faure, crurent sage de monter l'escalier des fonctions publiques pour arriver jusqu'à vous. Mais vos choix ont régulièrement distingué des avocats qui n'abandonnèrent jamais leur robe. Eussé-je pu m'insinuer dans cette lignée flatteuse ? Prétendre incarner la défense ?... Le pourrait-il celui qui plaida, toute sa vie des causes où se heurtaient des intérêts privés, invoquant davantage les raisons du droit que les impatiences de la justice ? Je me permettrai pourtant de me croire avocat, parmi vous, un moment, le temps de penser à Georges Izard, votre confrère, le mien tout autrement.

Hommage à Georges Izard

JE le vois, ouvrant la porte de son bureau du boulevard Saint-Germain, long, sec, il a l'allure d'un grand d'Espagne, il tient sa pipe à la main, il regarde son hôte fixement. Je le vois à la barre : sitôt qu'il y paraît, il en devient le point fixe, il amarre l'audience, autour de lui tous les gens de justice ont l'air agités et brouillons. Il plaide. J'entends sa voix qui roule comme un torrent, et comme un torrent elle emporte. Tel est son art, Georges Izard démontre et fascine à la fois. Je l'écoute me parler, philosophe ascétique, cardinal en robe noire, ces derniers jours de sa vie, les mots cachent à peine le désenchantement lucide des enfants trop doués, trop tôt comblés, son sourire un peu mélancolique dit ce parfait respect des autres, forme exquise de sa bonté, et aussi son courage, qui masquait tant d'inquiétude. Il a été de ceux dont j'ai tenu l'honneur d'être avocat. Je n'aurais pu, messieurs, madame, prendre place parmi vous sans regarder vers lui, parce qu'il a éclairé ma jeunesse, aussi parce que la mort brutale de l'un des vôtres a empêché, il y a seize ans déjà, que l'on parlât ici de lui.

Mais je retourne à mon propos. Aucun des artifices évoqués ne peut vraiment vous satisfaire. Décrire son insuffisance, se dire indigner de siéger parmi vous, c'est postuler que vous avez eu très mauvais goût. Se transformer en symbole, c'est dénaturer votre compagnie, la prendre pour une assemblée d'arts et de métiers. Peut-on vous bien remercier en protestant que l'on ne devrait pas être là, élu par erreur, ou choisi par procuration ?

Fier et heureux

MESSIEURS, je vous ai présenté requête, vous avez bien voulu m'accueillir, l'honneur n'est pas reçu par résignation ni par politesse, il fut souhaité. Ce pourquoi j'aurai joie à vous dire ma gratitude. Je vous remercie pour l'enfant que je fus dont avez bien voulu accepter de distraire les jeudis. Je vous remercie pour cet amateur d'objets que vous avez convié à regarder de près une épée, à la toucher même, une épée imaginée pour de mystérieux emplois, faire reculer la sottise, ou découper les livres, ou simplement aider à se tenir. Je vous remercie, pour le rotarier que je suis, de cette particule qui vient réhausser le nom de vos élus. Me voici donc « de l'Académie française », fier et heureux d'être votre parent. Je vous remercie enfin pour le vieil homme que je vois se profiler, auquel vous promettez une immortalité qui l'aidera à mieux prendre les temps qui viennent. Le meilleur, qui est d'être parmi vous, debout ce jour, assis peut-être beaucoup d'autres jours, le meilleur qui fut de vous rencontrer, qui sera de vous retrouver, il ne peut guère se dire à voix forte, ni sur le ton d'un discours. Le chuchoter ce n'est pas l'oublier. Et Marguerite pourrait bien me rappeler à l'ordre, me signifier, d'un geste souverain de la main, que je m'attarde trop longtemps à des futilités.

Rien qu'une ombre

LA rencontre de votre compagnie et de Marguerite Yourcenar ne fut pas, dit-on, une aventure ordinaire : rien que deux rendez-vous, le temps de deux après-midi. Vous l'avez invitée à vous rejoindre, vous lui avez tendu la main, elle a cédé, elle est venue, elle a mis sa longue robe, et ce grand châle imaginé pour vous plaire, elle vous a parlé, elle vous a doucement dit qu'elle n'avait rien sollicité, qu'elle succombait à vos séductions, elle vous a finalement suggéré d'écouter les pierres aussi bien que vous l'écoutiez, et elle a disparu.

« Je ne vous cacherai pas, madame, que ce n'est pas parce que vous êtes une femme que vous êtes ici aujourd'hui : c'est parce que vous êtes un grand écrivain. » Ainsi disait votre confrère Jean d'Ormesson l'accueillant en votre nom, et l'éloge ne dut pas lui déplaire. Evoquant son *« moi incertain et flottant »*, Marguerite Yourcenar se décrivait accompagnée sous votre coupole de la troupe invisible des femmes qui eussent dû recevoir avant elle cet honneur, au point, disait-elle, qu'elle était tentée de s'effacer *« pour laisser passer leurs ombres »*. Pourquoi fut-elle la première à laquelle, selon ses propres mots, vous avançâtes un fauteuil ? Serait-ce parce que lui fut souvent prêté un talent masculin, dans un classement arbitraire des sensibilités ? Serait-ce que la force et le poids de sa culture gréco-latine lui conférait chez vous une sorte de légitimité ?

Ces raisons pourraient se mêler, et chacun de vos choix est, heureusement, un mystère. Sans doute aucune des ombres évoquées par Mme Yourcenar ne pouvait-elle convenir à vos prédécesseurs. L'une était suisse, mariée à un Suédois. Une autre avait fait scandale par les turbulences de sa vie. Une autre avait dansé nue. Surtout, le moment n'était pas venu de transformer, comme l'a dit ici Marguerite Yourcenar, *« la souveraineté féminine »* dans la société française. Que les femmes ne soient plus tantôt supérieures, tantôt inférieures, mais seulement égales ? Qu'elles désignent désormais les académiciens non par leur influence, mais par leur vote ? Il ne suffisait pas qu'elles fussent écrivains, grands ou petits. Il fallait qu'elles devinssent électeurs, députés, ministres, ambassadeurs, gendarmes, pilotes de ligne. Il fallait une lente évolution, quelques révolutions, dont la vôtre, celle que votre dictionnaire pourrait attester. La femme est la *« femelle de l'homme »* dans la première édition, et encore tout au long du dix-huitième siècle. Devenue *« la femelle, la compagne de l'homme »* en 1835, elle ne fut promue par votre dictionnaire qu'au vingtième siècle, dans l'édition de 1935, à la dignité *d'« être humain de sexe féminin »*. Restaient encore la force des coutumes, les contraintes de l'uniforme, l'exigence de l'épée... Il ne fallait plus qu'un demi-siècle pour que vous offriez à Marguerite Yourcenar le fauteuil que son talent sollicitait. Et voici qu'elle ne s'y est pas assise. Infidèle, capricieuse, presque désinvolte, ainsi vous est apparue la première femme reçue par vous. Une ombre... rien qu'une ombre sous cette coupole. Et cette ombre devrait revivre aujourd'hui, par la voix du seul peut-être qui ne l'ait jamais rencontrée.

Une enfance privilégiée

JE suis parti à sa recherche. Je suis allé sur son île d'Amérique, à Mount-Desert. Là-bas tout parle d'elle, la mer immobile, les lacs gelés, le soleil illuminant la glace... Un lieu qui semble au bout du monde.

Je l'ai suivie dans ses livres. *« La réalité d'un écrivain*, a-t-elle écrit, *est à chercher dans ses livres.* » L'œuvre devient vie. Et la vie devient œuvre. Nul, mieux que Mme Yourcenar, n'a témoigné de cette force terrible de l'écrivain. Chez elle, la culture, la pensée, la mémoire, sont les serviteurs de l'écriture. Il n'est jusqu'à la parole qui ne se soumette. Ecoutons la parler, écoutons ces phrases, savamment construites, qui ne supportent ni le désordre, ni l'hésitation. Les mots dits sont encore des mots écrits.

Cette petite fille qui vient de naître, par hasard, à Bruxelles le 8 juin 1903, la vieille dame de Mount-Desert, assise à son bureau, la contemple. Elle observe le nouveau-né, les doigts de ses poings fermés, ses yeux qui réfléchissent les choses sans les reconnaître. Cette enfant, constate-t-elle, est une privilégiée, et elle le restera. Elle ne fera pas l'expérience du froid et de la faim. Elle ne subira pas la torture. Elle n'aura pas, si ce n'est quelques années, à gagner sa vie. Dans les temps les pires de l'Histoire elle ne connaîtra aucune servitude. Mais cette enfant, pour le moment, dort sur les genoux de sa gouvernante, sous un tilleul... Feuilletons ensemble les pages de l'album, comme elle le fit elle-même quand elle voulut rendre la vie à son père ; suivons-la, du berceau à la tombe, tâchons de l'accompagner.

12 000 petits déjeuners

PRENONS cette première photo. Marguerite Cleenewerck de Crayencour a six ans. Ses longs cheveux noirs tombent sur ses reins. Appuyée à une table de dentelle, elle regarde le photographe, d'un regard résolu, un peu triste. Elle est potelée, elle semble cajoleuse, on dirait que Renoir l'a peinte. Marguerite n'a pas de mère. Cette mère est morte des suites de l'accouchement. Fernande de Cartier – ainsi tombée *« au champ d'honneur des femmes »*, constatera l'écrivain – n'a jamais compté pour sa fille. La mourante a eu le temps d'une dernière recommandation : *« Si la petite a envie de se faire religieuse, qu'on ne l'en empêche pas.* » Mais le père taira ce vœu, et l'envie ne viendra jamais à la petite.

Marguerite vit avec son père, tantôt à Lille, tantôt au Mont Noir dans la propriété près de Bailleul, où les Crayencour règnent sur le château, sur les terres, sur les gens. La vraie souveraine, c'est Noémi, la grand-mère, bourgeoise très satisfaite, Noémi qui mourra d'un arrêt du cœur, quoique ce cœur, observera Marguerite, eût fort peu servi. Le grand-père et la grand-mère sont riches. Ils forment un couple respecté. Ils gèrent bien le patrimoine et leurs deux beaux enfants. Ils n'ont rien à se dire. Et ils prirent ainsi, écrira-t-elle, *« dans un silence poli, ou avec des répliques qui le sont à peine, près de douze mille petits déjeuners »*.

Un père bohème

TOUT différent est Michel, leur fils cadet, ce père auquel Marguerite devra tant. Dès ses quinze ans il a fait fugue. Toujours vagabond il placera au-dessus des ses lits ces mots qui conduiront sa vie : *« On n'est bien qu'ailleurs. »* Michel aime les uniformes, les poètes, les femmes, le jeu surtout, qui sera sa passion. Militaire, il a déserté. A Londres, il s'est fait colleur d'étiquettes, professeur d'équitation, amant surtout de la belle Maud, il s'est cru bafoué, il est rentré en France, il a vécu la cérémonie de l'arrachement des galons. Ses galons, il les a reconquis, à nouveau il a déserté pour rejoindre Maud, elle l'a accusé de ne pas être capable de se couper le bout du doigt pour elle, il s'est aussitôt amputé de deux phalanges, il l'aime mais tout n'a qu'un temps, et le temps est venu de penser au mariage. Michel Michel, comme il s'appelait à Londres, redevient en Belgique Michel de Crayencour, il épouse Berthe, dont lui naît un fils, il a plutôt deux femmes, Berthe et sa sœur Gabrielle, il mène la vie qui lui plaît, il se fait tatouer sur le bras ces six lettres qui ressemblent au numéro d'ordre d'un forçat et contredisent sa vie, la Fatalité, la fatalité est qu'elles meurent, toutes deux, Berthe et Gabrielle, en octobre 1899, à quatre jours de distance. Michel enterre sa femme au caveau familial, et c'est la fin de sa seconde vie. Il commence aussitôt la troisième. Fernande de Cartier est belge, de bonne famille, ce jeune veuf est riche et séduisant, ils se marient, cela ne fait pas même un an que Berthe a disparu Michel et Fernande auront trois années pour se serrer l'un contre l'autre, trois années, dira Marguerite, d'une valse lente à travers l'Europe, dans les musées, les parcs royaux, les sentiers de montagne. Fernande fut enceinte, elle accoucha, elle mourut. Marguerite de Crayencour était née.

Un étonnant précepteur

MONT Noir, Mount-Desert, cette vie a commencé, elle se finira sur des *« monts »* qui n'en sont pas. Dans cette Flandre française, le Mont-Noir n'est qu'une colline, qui doit son nom aux sapins qui la couvrent. Veuf à nouveau, Michel est seul. Avec ses deux enfants. Seul, à vrai dire, il l'a toujours été. Le temps est partagé entre les marches dans le parc, les promenades à cheval, les joies et les soucis de la première automobile, et surtout la lecture, car tous les livres sont ici rassemblés. Un père ? Pas un père, dira Marguerite Yourcenar à Mathieu Galey. *« Un monsieur plus âgé que moi »*, un ami, un étonnant précepteur aussi, qui lui apprendra tout, n'importe comment. Au Mont Noir elle apprend à caresser les chèvres et les moutons, à ne pas déranger le sommeil des lapins, elle apprend à traiter les gens tous de même manière, maîtres ou domestiques, chatelains ou paysans. Elle apprend à être seule aussi.

Le Mont-Noir vendu à la mort de la grand-mère, Michel emmène la petite à Paris, avenue d'Antin. Elle a neuf ans. Le père continue d'enseigner joyeusement sa fille, il lui enseigne l'anglais, le grec, le latin. Le soir, quand Michel ne sort pas, ils lisent ensemble Racine, Saint-Simon, Chateaubriand, Flaubert. Ensemble ils vont au théâtre, ou ils sont le théâtre, ils jouent livres en main Shakespeare et Hugo. Mais elle apprend bien mieux encore. Elle apprend à voir vivre son père, un homme libre que rien ne retient, si ce n'est l'amour. Elle apprend à partir *« On s'en fout*, disait-il dès que quelque chose allait mal, *on n'est pas d'ici, on s'en va demain.* » Elle apprendra à aimer l'une des femmes qu'aimera son père, Jeanne, *« belle et toute bonne »*, de qui elle tiendra, dira-t-elle, la passion de la vérité et le souci de se rendre meilleure. Elle apprendra à tout regarder, à tenter de tout comprendre. Quand Marguerite était gamine, Barbe, la jolie femme de chambre qui fréquentait les maisons de passe pour ajouter à son salaire, l'emmenait au bordel. On asseyait la petite dans un fauteuil. Un jour, les messieurs la firent monter sur une table pour qu'elle récitât ses poèmes... Le père mit Barbe à la porte. Il ne désapprouvait pas pour autant la débauche.

Initiations

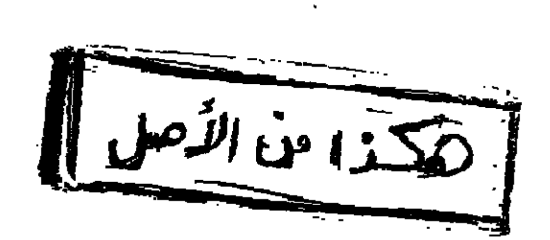
TOURNONS les pages. La voici à seize ans, les cheveux toujours très longs, ramassés sur l'épaule droite, grave, si séduisante par l'élégance des attitudes et la profondeur du regard. Les années de la grande guerre, Michel et Marguerite les ont vécues dans la banlieue de Londres, puis à Paris, puis au bord de la Méditerranée. Elle n'a cessé de lire, d'apprendre, de regarder, de partir. Un nuit de hasard, à Londres, partageant le lit d'une jeune femme, elle a *« trouvé*, dira-t-elle, *d'emblée, les mouvements nécessaires à deux femmes qui s'aiment »*. Un autre soir, un homme l'a initiée, la caressant de la bouche et des mains, l'assurant qu'elle était belle. En 1919, Mademoiselle de Crayencour a passé son baccalauréat à Nice, sans avoir mis les pieds à l'école. Ecoutons cette bachelière parler d'elle. Elle a, se regardant dans la glace, l'impression d'être quelqu'un d'important, impression qui ne lui passera guère. Elle a aussi, dira-t-elle, une *« vague idée de la gloire »*. Que faire, sinon tenter de devenir écrivain ? Son père, qui traverse des difficultés d'argent, trouve les 3 000 francs qu'il faut pour publier, à compte d'auteur, un premier recueil de poèmes, *le Jardin des chimères*, que Marguerite dira plus tard long et ennuyeux, puis un second, *Les dieux ne sont pas morts*, plus mauvais encore, affirmera-t-elle. Il lui faudrait un pseudonyme. Avec son père, elle s'amuse un soir à faire des anagrammes du nom de Crayencour, déplaçant les mots et les lettres sur une feuille de papier. L'y grec s'installe naturellement en tête. Marguerite Yourcenar entrait en littérature...

La vagabonde

LE 12 janvier 1929, Michel de Crayencour meurt dans une clinique de Lausanne. Regardons cette jeune femme qui le pleure, qui l'oubliera, qui le retrouvera quand elle en fera le personnage essentiel du *Labyrinthe du monde*. Elle est élégamment vêtue. Déjà, elle affectionne les châles. Les cheveux sont maintenant coupés court, le regard a gagné en mystère, un fin sourire est venu, énigmatique, elle est belle. Pendant dix ans, elle a voyagé et elle a écrit, car l'écriture a maintenant conquis sa vie. Elle a parcouru l'Italie, rêvé sur les ruines, aperçu le fascisme naissant. Elle a regardé vers l'Inde, traduit des contes orientaux, publié des poèmes. Elle a entrepris un immense roman qui devait traverser les siècles, en quelques années elle a rédigé des centaines de pages qu'elle jettera pour la plupart.

Tandis qu'elle soignait son père en Suisse, elle a écrit *Alexis ou le traité du vain combat*, étrange récit où se reconnaît l'influence de Gide, longue lettre écrite à sa femme par un homme qui aime les hommes et qui annonce son départ. *« Je vous demande pardon le plus humblement possible, non pas de vous quitter, mais d'être resté si longtemps.* » Ce petit livre – l'un des seuls que Marguerite Yourcenar ne réécrira jamais – prépare les autres, et déjà il parle d'elle. Il affirme la liberté sensuelle, seulement habilité de la pudeur des mots. Il décrit ces familles où l'on ne se parle qu'à voix basse, où l'on peut être heureux pourvu que l'on ne cesse pas d'être triste. Il dit l'importance des silences dans la vie. Il dit surtout qu'il faut savoir vivre ce que l'on est, faire ce que l'on veut, savoir partir, et laisser partir. *« Mon amie*, écrit Alexis, achevant sa lettre d'adieu à sa femme, *je vous ai toujours crue capable de tout comprendre, ce qui est bien plus rare que de tout pardonner.* »

Lire la suite page 10



هكذا من الأصل

LA RÉCEPTION DE M. JEAN-DENIS BREDIN

Le discours du récipiendaire

Suite de la page 9

Feuilletons l'album et les dix années qui vont à la seconde guerre mondiale. Voici Marguerite Yourcenar, désormais seule, sans cesse vagabonde, écrivant, écrivant toujours. En 1931, elle publie *la Nouvelle Eurydice*, un roman lourdement *« littéraire »*, dira-t-elle, et elle le qualifiera de *« véritable gâchis »*. En 1934, dans le *Denier du rêve*, récit d'un attentat manqué contre Mussolini, elle explore son talent à mêler l'Histoire et les mythes, ici l'anarchisme italien et la légende grecque. Déjà cet ouvrage exprime quelques-uns des thèmes qui deviendront ses obsessions : son refus de toute servitude, son dédain du couple conjugal pris dans *« le tissu des banales misères »*, et sa curiosité de la mort.

Crise passionnelle

COMMENCÉ à Constantinople, achevé à Athènes en 1936, son livre *Feux* marque sans doute une rupture dans sa vie. Elle, d'ordinaire si discrète sur sa vie privée, l'écrira trente ans plus tard, ce fut *« le produit d'une crise passionnelle »*, d'un grand amour pour un homme qui ne l'aima pas. L'ouvrage rassemble, à travers les mythes de la Grèce antique – auxquels est étrangement jointe Marie Madeleine – différents symboles de l'amour total, de l'amour fou. Entre les poèmes en prose, vrais exercices de style, la jeune femme blessée laisse éclater sa révolte, avec une brutalité qui la révèle. *« Quand je te quitte, j'ai au fond de moi ma douleur, comme une espèce d'horrible enfant. »* Et encore : *« J'ai touché le fond. Je ne puis tomber plus bas que ton cœur. »* S'est-elle alors retenue de la mort ? *« Je ne me tuerai pas. On oublie si vite les morts. »* A-t-elle perdu jusqu'au goût du bonheur, appris, pour toujours, la solitude comme sa Marie-Madeleine l'avait apprise du Christ, du Christ qui l'avait *« sauvée du bonheur »* ? L'amour insensé, l'amour à la française comme elle dira, Marguerite Yourcenar ne cessera pas, désormais, de s'en méfier.

Peut-être les *Nouvelles orientales*, parues en 1938, disent-elles un certain apaisement. Les récits pris à la Grèce, aux Balkans, à l'Asie, continuent de mêler les mythes à la vie. Dès ses vingt ans, Marguerite Yourcenar a découvert la littérature orientale. Elle y cherchera, dira-t-elle, mieux que dans nos livres, une intelligence subtile des rapports entre les *hommes et les femmes*, un sens aigu du flottement des choses, du passage du temps. Le vieux peintre Wang-Fô *« avait atteint l'âge où la nuit sert à dormir »*. *« Il aimait l'image des choses plus que les choses elles-mêmes. »* A cinquante ans, Genghi, le plus grand séducteur qui eût étonné l'Asie, s'aperçut qu'il fallait commencer à mourir ; pourquoi se serait-il plaint d'un sort qu'il partageait avec les fleurs, avec les arbres ? Le désir avait appris à Kali, la déesse lasse, l'inanité du désir, le regret lui enseignait l'inutilité de regretter. Tous ensemble, ils suggéraient, en souriant, et sans élever la voix, que l'homme et son œuvre étaient irremplaçables, qu'ils s'en allaient bien sûr, comme le vieux peintre Wang-Fô sur la mer de jade bleu que son pinceau venait de créer, qu'ainsi sont les choses et qu'il ne convient pas d'en faire un drame.

« Le Coup de grâce »

ECRIT en quelques semaines, entre Capri et Sorrente, *le Coup de grâce* éclaire l'autre face de Marguerite Yourcenar : sa part de violence. De nouveau, comme dans *Denier du rêve*, l'histoire lui fournit prétexte : ce sont cette fois-ci les guerres baltes et la lutte antibolchévique. Eric von Lhomond semble un lointain parent d'Alexis. Comme Alexis, il aime les hommes. Comme Alexis, il est seul au fond de lui : *« Son vice, explique-t-il, c'est bien moins l'amour des garçons que la solitude. Les femmes n'y peuvent vivre et toutes la saccagent »*. Né de père prussien, Eric voit s'écrouler le monde de ses ancêtres, il se bat pour le défendre. Il aime l'amitié, qui est respect, acceptation des autres, le contraire de l'amour, il aime la fraternité tragique des guerriers, celle qu'il partage avec Conrad son camarade. Il ne peut pas, il ne veut pas aimer Sophie la sœur de Conrad, il la hait parce qu'il est aimé d'elle, et quand il la retrouvera, quand condamnée à mourir elle demandera qu'il lui porte, de sa main, le coup de grâce, il le fera sans fléchir. *« J'ai compris qu'elle n'avait voulu que se venger, et me léguer des remords. »* Féroce roman ! La femme amoureuse est-elle sublimée ou maudite ? Cet aventurier, tendre et cynique, est-il un héros ou un monstre ? Ce jeune Prussien qui déteste les femmes, accuse les juifs, exalte la guerre, la mort et les vertus viriles, qu'en pense vraiment Marguerite Yourcenar ? Ce coup de grâce est un étrange regard sur ce qui vient.

Long et dernier refuge

CE qui vient, c'est le bruit des bottes du nazisme, c'est la guerre, qui surprendra Marguerite Yourcenar en Suisse, au hasard de ses voyages. Ce qui vient, pour elle, c'est une longue aventure, la seule continuité de sa vie, une aventure qui commence par le mot *« pollué »* d'amour, comme elle dira, qui se continuera dans le partage quotidien des misères et des joies, qui s'achèvera au même cimetière. Grace Frick, une Américaine de son âge, elle l'a connue en février 1937. Ensemble elles ont parcouru l'Europe, passé un hiver aux Etats-Unis, où Marguerite Yourcenar a découvert les negro-spirituals, *« un grand moment de l'émotion humaine »*, dira-t-elle. Marguerite a promis à Grace de la rejoindre en Amérique, et ce n'est pas la guerre qui la ferait renoncer. Elle s'embarque à Bordeaux en octobre 1939. Pour un hiver ? Pour une vie.

Pendant dix ans, dira Marguerite Yourcenar, j'ai abandonné l'idée d'écrire. Elle devra, pour la première fois, travailler pour vivre, et elle sera professeur de français dans la banlieue de New-York. Elle ne publiera, pendant ces années, que quelques traductions, elle écrira trois pièces de théâtre, et des poèmes, mais il est vrai qu'elle semblera s'éloigner de la littérature. Se repose-t-elle, comme le lui a conseillé Edmond Jaloux, qui lui a promis que *Le coup de grâce* durerait autant que la langue française ? Souffre-t-elle du malheur du monde ? Ou serait-elle presque heureuse ? Elle a peu parlé de Grace Frick, qu'elle appellera, jusqu'à la fin, *« la personne avec qui je partage ma maison »*. En 1942, elles ont passé leur premier été à l'île de Mount-Desert, dans l'Etat du Maine. Cet *« univers en miniature »* leur parut si beau qu'elles décidèrent de s'y fixer. Marguerite Yourcenar a alors quarante ans. Elle sait ce qu'elle aime. Elle aime le silence et le cri des oiseaux dans la nuit, elle aime la sirène d'un bateau qui déchire le brouillard, elle aime ces maisons de bois, ces maisons-là qui meurent, dira-t-elle, comme nous mourons, elle aime, au printemps, les promenades à cheval, elle aime les bouleaux qui se balancent, devant sa fenêtre, comme les mâts des navires, elle aime les gens d'ici, qui semblent ne se connaître ni classe ni race, elle aime ce pays de nulle part et de partout, elle pourrait le quitter bien sûr, mais elle s'y fixera, elle y mourra.

Pourquoi Hadrien ?

MARGUERITE YOURCENAR croit au hasard. C'est le hasard qui va donner vie aux *Mémoires d'Hadrien*. En janvier 1949, elle reçoit de Lausanne deux ou trois malles qui contiennent de vieux vêtements, de vieux papiers. Elle commence à tout brûler et s'arrête sur un fragment d'*Hadrien*, début d'une version vieille de dix ans, la troisième qu'elle eût rédigée. Mais, à ce moment de sa vie, cette nouvelle rencontre est décisive. Et pendant trois années, lisant une foule de livres, s'enfermant dans les bibliothèques, renonçant à tout autre travail, elle écrit les *Mémoires d'Hadrien*. Publié en décembre 1951, le livre connaît un grand succès. La voici, en quelques mois, transformée en écrivain célèbre.

Pourquoi Hadrien ? Elle s'en est expliquée. Cet empereur romain qui intervient à un moment exceptionnel de l'histoire de Rome est intelligent en tout. Il sert les arts, il améliore la condition de l'esclave et, porté par Marguerite Yourcenar, il anticipe de plusieurs siècles ; il rêve d'une juste répartition des biens, il protège les arbres menacés, il fait réduire le nombre des attelages qui encombrent les rues. Ainsi l'empereur romain sort-il de son temps pour incarner le souverain très éclairé que madame Yourcenar voudrait au monde. Mais en même temps il est proche d'elle, et des personnages auxquels elle a donné vie. Pour Hadrien, comme pour Marguerite, tout ce qui est humain vient d'Athènes. *« C'est en Grec que j'aurai pensé et vécu »*, dit-il. Par sa dureté, par sa lucidité, Hadrien rappelle Eric, c'est un Eric qui a fait carrière. *« Tout bonheur est une innocence »* avait dit Alexis. Hadrien répond, en écho : *« Tout bonheur est un chef-d'œuvre. »* Aucun des deux n'y croit, pas plus que Marguerite. L'empereur romain ne s'intéresse ni à sa femme ni à ses maîtresses, il redoute, dit-il, *« le cercle étroit des femmes, leur dur sens pratique, et leur ciel gris dès que l'amour n'y joue plus »*. Mais, s'il rencontre le regard d'un jeune Grec assis au bord d'une vasque et qui semble rêver, le monde soudain bascule. *« Ce beau lévrier, avide de caresses et d'ordres, se coucha sur ma vie. »* Et quand Antinoüs prend sa barque pour s'en aller de la vie d'Hadrien, l'empereur retrouve les mots vengeurs d'Eric. *« Il me jetait à la face, écrit-il, cette preuve de dévouement ; un enfant inquiet de tout perdre avait trouvé ce moyen de m'attacher à jamais à lui. »*

Et Marguerite Yourcenar a d'autres raisons encore d'aimer cet Hadrien. Il partage cette sagesse qu'elle voudrait se donner. A soixante ans, il commence à *« apercevoir le profil de sa mort »*. Regardant derrière lui, il juge qu'il a utilisé de son mieux ses vertus, qu'il a tiré parti de ses vices. Il est heureux d'avoir aimé la beauté, la volupté, et même les vérités toutes simples de la débauche. Il n'a pas d'enfant mais qu'importe ! Ce n'est pas par le sang que s'établit la vraie continuité humaine. Il sait qu'il va bientôt mourir, que sa *« petite âme tendre et flottante »* va devoir renoncer aux jeux d'autrefois, il tâchera d'*« entrer dans la mort les yeux ouverts »*. Ce message, il est désormais celui qu'Hadrien et Marguerite transmettront ensemble.

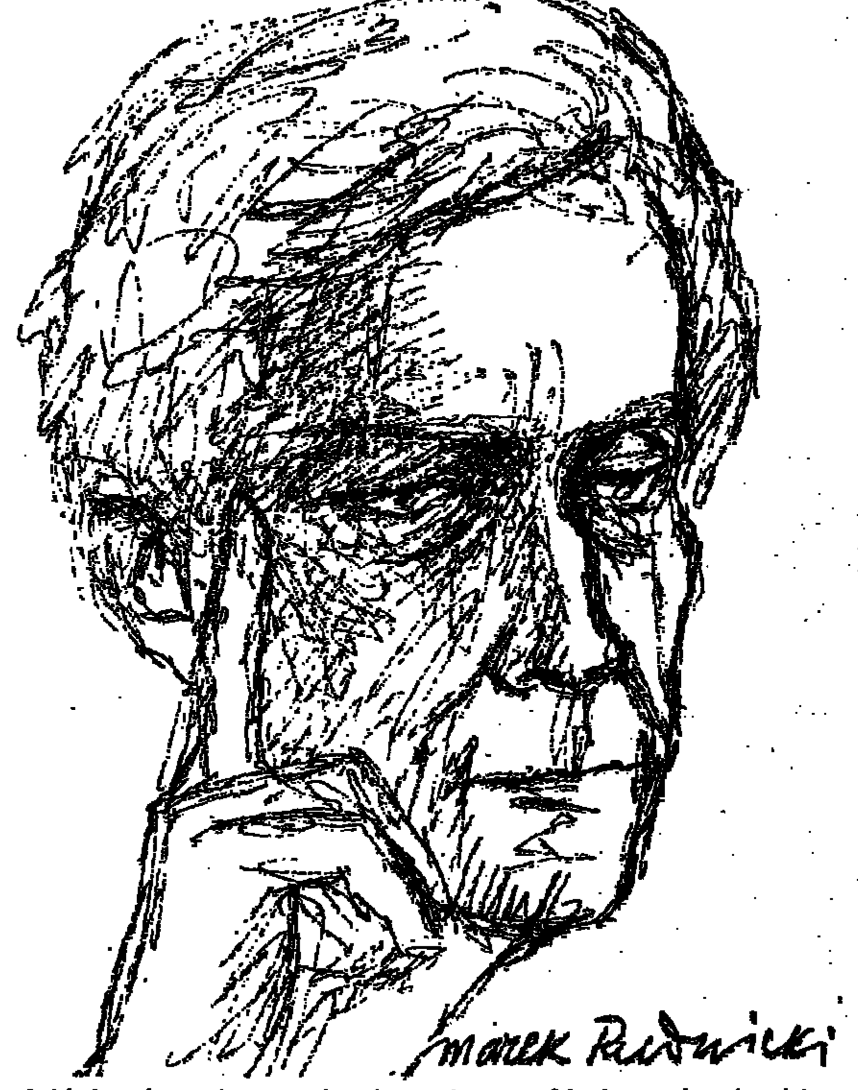
Entrée de Zénon

REVENONS à notre album. A Mount Desert, Madame Yourcenar est assise à son petit bureau, devant sa machine à écrire. Elle a passé ses cinquante ans. Son visage ridé, son corps épaissi, enveloppé dans une grande robe de chambre, expriment une souveraineté qui tient à distance. Cet écrivain a vendu son livre à des centaines de milliers de lecteurs, ce livre qu'elle avait cru écrire, dira-t-elle, pour dix personnes. Elle a reçu des prix, et l'une de vos couronnes. Comme Madame Yourcenar est très courtoise, elle répond à toutes les lettres qu'elle reçoit. Et elle ne cesse de travailler. Elle corrige plusieurs de ses romans, elle compose des pièces de théâtre, elle publie des essais, elle donne des conférences, elle est partout, inlassablement présente.

Ce qui la ramène à Mount Desert, et parfois l'y retient, c'est la maladie de la personne qui partage sa maison, sa « Petite Plaisance », car la maladie s'est installée là-bas... Dans le petit bureau où elles travaillent toutes les deux, face à face, l'un des fauteuils sera de plus en plus souvent vide. Mais voici que Zénon est rentré dans la vie de madame Yourcenar. Il ne la quittera plus.

L'Œuvre au noir fut un long enfantement. La lointaine origine en fut une lecture dans la bibliothèque paternelle. Zénon, dans le grand projet de sa jeunesse, n'eût été qu'un épisode d'immenses archives du Nord. Mais, en 1962, la vie de Zénon commence à devenir une œuvre autonome dont Marguerite Yourcenar poursuit la rédaction à travers tous ses voyages. Bientôt, elle s'y consacre totalement. *L'Œuvre au noir* fut publié à Paris, en mai 1968, et le moment ne lui déplut pas.

« Je tiens Zénon par la main, dira-t-elle, *et quoi qu'il arrive, je suis sûre qu'à ma mort il sera près de moi. »* De sa naissance illégitime à Bruges jusqu'à la mort qu'il choisit de se donner dans une prison de sa ville natale, Zénon, médecin, alchimiste, philosophe, est la savante invention d'un homme nouveau, enfant de la Réforme et de la Renaissance, seulement conduit par l'intelligence et la raison, un homme libre dont Marguerite Yourcenar a voulu nous léguer le modèle. Devenir homme, voilà tout l'effort de Zénon. Zénon a aimé les jeunes femmes et les jeunes hommes, et s'est maintenant sans eux qu'il se sent vraiment libre. Zénon ne cesse de penser, mais l'acte de penser l'intéresse maintenant plus que les douteux produits de la pensée elle-même. Zénon n'a plus besoin de sa mémoire pour connaître le monde, car le souvenir, écrit-elle, n'est plus pour lui qu'*« un regard posé de temps en temps sur des êtres devenus intérieurs, et qui ne dépendent plus de la mémoire pour continuer d'exister »*. Et quand vient son procès, pour lui l'égal d'une partie de cartes, Zénon le joue les yeux grands ouverts, sans mentir car il a perdu toute aptitude au mensonge, sans illusion car il entend déjà « l'immense rumeur de la vie en fuite ». Reste à vivre la mort qu'il a choisie... rien qu'un étrange quart d'heure. *« Il était libre »*.



Pour ce livre, le plus important de son œuvre, dira-t-elle, Marguerite Yourcenar fut comblée d'éloges, couvertes d'honneurs. Elle est partout, en Europe, aux Etats-Unis, partout célébrée. Mais voici qu'à partir de 1971, elle semble apaiser la plus grande part de son temps dans son île. C'est qu'elle a repris le projet de son adolescence, ce *Labyrinthe du monde*, mémoires d'un genre nouveau où l'auteur explore la somme des vies dont il est le résultat car « ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu », venu un certain lundi de l'année 1903, il n'est que l'aboutissement d'une longue histoire, celle de ses aïeux, celle est terres où ils ont vécu, des civilisations qui les ont formés. L'histoire, a-t-elle écrit, devient comparable à une immense circulation sanguine. Elle va vers Marguerite de Crayencour, l'héritière des siècles, des lieux, des gens. Mais elle remonte aussi de cet écrivain qui lui restitue la vie, et lui donne un sens.

Marguerite Yourcenar n'achève pas le troisième livre *Quoi ? L'éternité*, celui qui commençait à faire parler d'elle. Mais ce n'était pas l'essentiel. *« Les incidents de cette vie*, a-t-elle dit, *m'intéressent en tant que voie d'accès... »* Tous ces gens avaient été son chemin. Elle était devenue le leur.

Marguerite vieillit bien

SI Madame Yourcenar ne quitte plus son île, ces années là, sauf pour de rares voyages, c'est aussi qu'elle y soutient, dans un long combat contre la mort, celle qui fut sa compagne de quarante années. Grace Frick meurt à Petite Plaisance le 18 novembre 1979. Que reste-t-il à Marguerite Yourcenar sinon à vieillir, les yeux ouverts, et, bien sûr, écrire ?

Tournons les dernières pages, regardons les dernières photos. Ses cheveux chassés derrière les oreilles ont blanchi, le visage plissé a réduit la place des yeux et accru celle du nez devenu presque provocant. Le corps enflé est enfoui dans les châles, dans les voiles, c'est une vieille dame. Mais quel regard ! Quelle majesté des gestes ! Et toujours la même voix précieuse, la même langue élégante, presque savante, qui semble venue du dix-huitième siècle. A lire lentement les trois livres qui nous promènent dans le labyrinthe du monde, nous observons qu'avec le temps, l'écriture de Marguerite Yourcenar s'est dépouillée, durcie. Est-ce l'âge qui la pousse à l'économie des mots ? Serait-ce qu'elle prend un brutal plaisir à décrire cette société que dominaient un dieu borné, la famille, l'argent, l'ordre et les bonnes manières ? Sa langue se fait plus concise, plus violente même, tandis que le temps la presse. L'écriture de Madame Yourcenar vieillit bien, comme elle.

Sauver la vie...

VOUS l'avez reçue, Messieurs, le 22 janvier 1981, et elle s'en est allée, elle est partie pour le sud du Maroc, elle a fait en quelques semaines plus de voyages que la plupart en une vie. Et partout, elle écrit. Elle écrit sous les arbres, elle écrit dans les bateaux, elle écrit dans les aéroports, les feuilles posées sur les genoux, elle achève *Un homme obscur*, portrait d'un homme inculte qui se méfie des livres et pense sans l'intermédiaire des mots, le contraire de Marguerite Yourcenar, mais ce Nathanaël la rejoint, pour vivre comme elle, sans bagages et pour lever sur le monde le même regard clair. Elle écrit *Une belle matinée*, rêve d'un enfant qui fait le pitre et qui, déguisé en acteur, vit d'avance toutes les vies.

Et comme elle partage, à certains moments, le pessimisme de Mishima qui ne voulait plus d'un monde d'où l'argent avait chassé l'esprit, elle rédige *Mishima ou la vision du vide*, elle contemple, comme fascinée, le théâtre du suicide rituel, elle regarde le jeune et beau Morita qui s'essaie à décapiter Mishima, elle suit des yeux les deux têtes qui roulent sur le tapis. « Deux épaves roulées par la rivière de l'action... » Conduire sa vie, choisir sa mort, voici au moins les privilèges de l'homme libre.

Madame Yourcenar n'arrête plus de voyager, de parler d'elle, de laisser parler d'elle, d'empêcher que l'on parle d'elle. Que veut-elle désormais cette « star » de l'intelligence et de la sagesse, dont les livres sont lus partout dans le monde et les mots religieusement écoutés ? Elle veut sauver la vie, lutter contre le surpeuplement de la planète, elle veut que l'homme retrouve le sens de sa continuité, elle veut se battre contre la sottise et l'idée folle que chacun peut, après soi, laisser la place au chaos, elle voudrait que l'intelligence et la compassion parcourent le monde, et la sagesse aussi. Elle voudrait mourir lentement, que la mort s'insère peu à peu en elle, elle voudrait avoir le temps de revoir les jacinthes du Mont Noir, les dunes de Flandres, les longues coulées de glaciers sur les rochers de Mont Desert, et Olympe à midi, et le cap Sounion au couchant. Et encore avoir le temps d'entendre la messe de résurrection dans un village, au visage de la mer Egée.

« Ne me demandez plus rien »

ET le temps lui manqua. Elle est morte le 17 décembre 1987 à 21 h 30 à l'hôpital de Bar-Harbour. Elle put voir encore, de la fenêtre de sa chambre, la neige qui tombait et recouvrait Mont Desert. Hadrien et Zénon lui tinrent-ils la main ? A l'église proche, un mois plus tard, un office fut célébré, dont elle avait réglé chaque moment. Le pasteur lut des textes catholiques et des textes bouddhiques dont un poème religieux *Ne me demandez plus rien. Mais prêtez l'oreille aux voix des pins et des cèdres quand le vent se tait »*. La lecture d'une phrase de Michel de Crayencour acheva le service. C'était le 16 janvier. Le soleil faisait briller la neige.

Elle fut mise en terre, au petit cimetière de Somesville, tout près de là, entre les pins, près de la mer. Ses cendres avaient été placées dans un châle blanc, puis dans un panier indien recouvert d'un autre châle et enveloppé de l'étoile blanche qu'elle portait ici, ce jour où vous l'avez reçue. L'hiver il faut écarter la neige pour découvrir, presque sous un chêne, deux petites dalles noires. L'une est celle de Grace Frick. Sur l'autre on lit « Marguerite Yourcenar 1903-1987 », et cette inscription, prise dans *l'Œuvre au noir*, « Plaise à celui qui est peut-être de dilater le cœur de l'homme à la mesure de toute la vie ». On ne peut aller plus loin.

Fusion du rêve et du réel

A la suivre ainsi, de sa naissance à sa mort, comme une continuité, je crains de l'avoir simplifiée. Il faudrait, pour parler d'elle, avouer ses violents désirs, ses colères, ne pas chercher à tout prix, dans ses attitudes, dans ses livres, les leçons d'une sagesse sans remous. Il faudrait dire ses appétits, ses désespoirs, ses folies mêmes, enveloppés dans le drapé des mots.

Qui fut-elle ? Le rêve a envahi son œuvre, elle a été hantée par les mythes, mais elle a cultivé la sèche réalité des choses et des gens, elle ordonnait sa cuisine en bonne ménagère comme elle voyageait parmi les étoiles. Elle ne cessait de se promener dans l'Histoire et dans l'éternité, mais le miracle d'une fleur dans son jardin, d'un oiseau qui se posait près d'elle l'émerveillait, elle était éprise du plus infime destin. Elle exalte chaque vie, elle lui voue un infini respect, mais elle voit partout des gens insensés ou médiocres, réduits à la dimension de ce « sous-produit » de la vie qu'est pour elle le bonheur. Au fond, elle aime les hommes, comme elle aime les plantes et les animaux, parce qu'elle est fascinée par la vie, par l'unique, et parce qu'elle déteste tout ce qui détruit.

Les aime-t-elle vraiment ? Elle affectionne l'humanité tout entière, mais elle ne s'intéresse à aucune communauté. Et comme elle n'a ni famille, ni patrie, ni frontière, comme elle est de partout, elle dédaigne vite ceux qui sont de quelque part, les enracinés du sol, ou des mœurs, les ligotés de la tête et du cœur. Elle ne voit nulle différence entre les races, entre les classes, elle voudrait tous les hommes libres, redressés, mais elle se détourne des luttes qui tentent d'y conduire, le combat politique lui paraît subalterne, elle aime les marginaux, les irréguliers, non les révolutionnaires, elle entretient au fond la nostalgie d'une société rurale, sans bourgeois arrogants, sans signes de distance, où les aristocrates et le bon peuple vivraient ensemble familiers et heureux. Elle voudrait que les femmes eussent la liberté des hommes, qu'aucun préjugé jamais ne les retînt, mais le féminisme lui semble un combat réducteur, presque raciste, et les mots les plus sévères fustigent tout au long de son œuvre la femme qui consent à la condition féminine, au mariage, à l'enfant, à la maison, au ciel épais de l'amour de l'homme. Elle s'est construit, avec le temps, une sorte de sagesse bouddhique qu'elle voudrait enseigner, et ce qui se lit aussi dans ses livres, presque jusqu'à la mort, c'est une avidité que ni l'âge ni les épreuves n'ont pu tarir, la fascination de la volupté, parfois même de la débauche.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le discours du récipiendaire

Suite de la page 10

Elle a tôt cessé d'être catholique, elle ne veut pas connaître le péché, ni l'imbrication de l'amour et du mariage, ni la proscription du plaisir, elle s'est tournée vers l'Orient, elle se reconnaît toutes les religions, mais elle ne croit pas que l'être éternel soit mort, elle a souhaité que le prieur des Cordeliers fût près d'elle au moment du grand passage, et la voici qui dort à Mont Desert sous l'invocation de celui qui est peut-être...

Regardons-la, avec tendresse et vérité, dans les dernières années, quand elle vit sa vieillesse les yeux si grands ouverts. Elle croit à la solitude, et ne peut pas rester seule. Elle est indifférente à l'opinion, mais elle ne cesse de s'expliquer sur ses livres, d'y ajouter des notes pour aider à les comprendre et pour les justifier. Elle méprise les honneurs et elle les accueille avec satisfaction, contente à la fois d'en profiter et d'en sourire. Elle redoute toute vanité, elle montre l'insignifiance de la vie sociale, mais la vieille dame qui parcourt le monde assume très bien son importance, elle semble accompagnée d'une cour, elle dit « Nous » en parlant d'elle, on l'appelle Madame, c'est une reine.

Ces balancements ne sont pas des faiblesses. Ils sont les mouvements contraires du cœur et de l'esprit, du corps aussi, qui font la vie. Et le meilleur de Marguerite Yourcenar est peut-être cette passion d'exister qui secoue son œuvre. Même la mort, elle en fait encore un merveilleux incident de la vie. Pour Hadrien, le moment du plus grand regard. Pour Zénon, une porte qui s'ouvre. Pour Nathanaël, l'homme obscur, couché sur l'herbe, un doux lit d'où il pourra regarder les dunes, écouter les vagues. Pour Mishima, le seul trajet qui le mène hors d'un temps qu'il méprise. *« La mort,* écrit-elle, *suprême forme de la vie »*...

Ecrivain à coup sûr

GRAND écrivain ? Que disent ces mots, et quel temps permettrait d'en juger ? Mais écrivain... à coup sûr ! Elle a écrit comme elle faisait son pain, car elle faisait son pain. *« Il y a un moment,* disait-elle, *où on sent qu'il ne faut plus pétrir. Un moment d'émerveillement. »* Elle a écrit pour être émerveillée, pour inventer et retrouver les vrais compagnons de sa vie, pour entendre battre son cœur. Elle aimait écrire, elle aimait son œuvre et elle aimait que son œuvre fût aimée. Mais elle ne se faisait guère d'illusions sur *« le monde des mots couchés dans les livres »*, sur le sort de ce nom, Marguerite Yourcenar, dans les annuaires de la postérité. Elle savait, comme Hadrien, que *« la mémoire des hommes est un cimetière abandonné »*, que les siècles ne rendent pas plus justice aux écrivains qu'à quiconque, qu'ils dressent des statues à des usurpateurs, et qu'ils enfouissent des génies que les hasards ont recouverts. L'histoire de la littérature n'est pas différente de l'histoire des hommes. On peut lire, sur les tombes, des noms justement célébrés. On peut aussi y visiter la fosse commune de nos erreurs.

Pour une totale liberté

COMMENÇANT ici son discours sur Roger Caillois, Marguerite Yourcenar assurait que parmi les privilèges qui lui échurent – et elle n'en a pas manqué – elle n'en connaissait pas *« de plus haut que celui d'avoir à faire l'éloge d'un grand esprit »*. M'accordant de lui succéder, vous n'avez pas fait, Messieurs, que m'attribuer un tel privilège, vous m'avez donné le bonheur de vivre quelques mois avec elle, de le croire au moins, de déjeuner avec elle dans sa cuisine de Mont Desert, parmi les bocaux alignés, les coquillages épars, et tous les animaux du monde assemblés en miniature sur un plateau, de grimper, derrière elle, l'étroit escalier aux marches devenues trop hautes les dernières années, pour la conduire à sa chambre, sa chambre d'où elle voyait les arbres, d'où elle devinait la mer, d'où elle allait au bout du monde et plus loin.

Et j'ai appris à comprendre pourquoi vous l'aviez reçue parmi vous, et pourquoi, même partie, même absente, elle fut, elle reste des vôtres. Dans son œuvre, dans sa vie, elle a infatigablement défendu ce qui donne à l'aventure humaine, comme elle disait, son plus grand espace, sa plus haute dignité. Elle a voulu que chaque vie fût une conquête de la liberté, libre le corps, libres les mœurs, libre l'intelligence, libres les curiosités, les passions et les indifférences. Elle a lucidement observé l'éphémère, le tragique de chaque destin, elle a mesuré nos infirmités, elle a tenté de faire le tour de nos prisons, de la sienne en tout cas, elle a vu l'homme détruire l'homme par sa férocité et aussi par son progrès, et pourtant elle a merveilleusement dit, répété, jusqu'au dernier jour, qu'il nous fallait toujours regarder, toujours repartir, tout faire et dire pour laisser le monde plus beau et plus intelligent, et encore qu'il ne faut jamais rien clore, ni sa pensée ni sa porte, et que notre aventure est de nous rendre chaque jour plus libre de chacun et plus respectueux de chacun. Elle a plus fait que le dire. Elle a porté témoignage. Et il me semble que ce témoignage, il est celui que vous tentez de porter vous-même, à travers vos différences et vos contradictions.

« Soyez pour vous-même une lampe. » Soyez-la pour vous, et s'il se peut pour ceux que vous rencontrerez. Elle a tant aimé la liberté et la lumière, toute liberté, toute lumière, même reçues de la souffrance ! Souvenez-vous ce cri de sa jeunesse : *« Solitude... Je ne crois pas comme ils croient. Je ne vis pas comme ils vivent. Je n'aime pas comme ils aiment... Je mourrai comme ils meurent. »* Ainsi fit-elle.

La réponse de M. Pierre Moinot

MONSIEUR,

Une des plaidoiries les plus célèbres de notre littérature est sans doute celle par laquelle maître Bafouillet fit acquitter le sapeur Camember. L'infortuné sapeur, projeté bien malgré lui la botte en avant par un concierge irascible, avait atteint de dos le major Guy Mauve et Camember avait été traduit en conseil de guerre. Maître Bafouillet plaidait la méprise, un coup du sort. Après avoir cité Bossuet – *« Il n'est si petit ruisseau qui ne finisse par porter ombrage »* – il en venait à sa péroraison : *« La vie, hélas ! n'est qu'un tissu de coups de poignards qu'il faut savoir boire goutte à goutte : et je le dis hautement, pour moi le coupable est innocent ! »*

Cette figure de style, où vous avez reconnu une antonymie, peut sans doute prêter à sourire : vous savez pourtant mieux que d'autres qu'on la lit parfois gravement. Elle pourrait presque servir d'exergue à vos travaux d'historien, à votre œuvre romanesque, et peut-être même a-t-elle marqué certains traits de votre nature ou certains choix de votre existence. Dans les lieux que vous fréquentez d'ordinaire, vous avez coutume de rencontrer la balance et le glaive. Vous êtes en robe noire, rabat blanc. Vous vous appelez « la défense » et vous n'aurez pas à parler de vous mais de l'autre, du coupable. Ou plutôt de l'accusé, mais c'est le même rôle. Il est là, dans le box : c'est Julien, c'est un petit garçon de douze ans. *L'enfant sage* de votre dernier livre. Julien est passionnément occupé à satisfaire la rigueur silencieuse de son père, à rêver à la beauté tendre de sa mère qu'il ne voit que le jeudi, et en août. Pour lui aimer c'est attendre, ne dire que ce que l'autre souhaite entendre, se tourmenter. Cette façon qu'ont son père et sa mère lorsqu'il est là de penser sans cesse à un autrefois dont il ne sait rien, c'est sa faute. Le triste silence de son père au long des jours, le brusque chagrin de sa mère lorsqu'il la quitte le jeudi soir, c'est sa faute. Lui, Julien, a la tâche écrasante d'être un enfant modèle, de faire plaisir, de se sentir à une place qui n'est jamais tout à fait la sienne, de « vivre travesti ». A chaque moment de sa vie il doit affronter une difficulté insurmontable : se faire pardonner d'exister.

Un optimisme désespéré

C'EST pour lui que vous allez plaider, et pour d'autres qui comme lui sont coupables d'être innocents. Vous allez appuyer de toutes vos forces sur un des plateaux de la balance, celui de la vérité, mais l'autre pèse d'un poids énorme. Y sont entassés pêle-mêle le destin, la société, l'intolérance, la haine, la cruauté, la soif de bataille, les vieux dieux, le veau d'or, les amours mortes ou tout simplement, comme pour le sapeur Camember, la bêtise. Et si l'injustice, comme le glaive du barbare Brennus, faisait pencher l'autre plateau vous jetteriez votre plume et votre discours dans le vôtre avec une force que le manège de Sisyphe n'a pas usée. Cela s'appelle aussi être un moraliste.

Et voilà que je ne sais plus tout d'un coup si je parle de votre œuvre ou si je parle de vous. Vous écoutant célébrer un grand écrivain qui avait choisi la hauteur de laquelle son regard aigu pouvait traverser d'énormes épaisseurs de durée, je me disais que la vie de Marguerite Yourcenar avait été l'un des matériaux les plus visibles de son œuvre. Elle était là, au premier rang, rappelant l'origine et les avatars successifs de ses écrits. Sa terre, sa famille, ses personnages, mais aussi son personnage propre étaient l'aboutissement provisoire d'une poussée très lente et très obscure de l'image mobile de l'histoire vers la réalité immobile, ce que Platon appelait *« le meilleur »*, ce qu'elle décrivait comme *« l'extrême bord de l'éternel »*. Mais pour éclairer son cousinage avec des temps très lointains, des êtres de chair ou de songe, avec des feuilles, des eaux, des pierres, elle traçait son autoportrait, la tête légèrement rejetée en arrière et le regard à peine baissé vers le miroir comme font souvent les peintres, comme elle aurait fait d'Hadrien, ou d'Alexis, ou de Zénon avec lequel je vous trouve d'ailleurs quelque ressemblance : Zénon magicien de la séduction, obsédé par la nécessité de porter secours, sombre contemplateur de temps révolus et pressentant que se dessine un nouveau jour ou peut-être une nuit différente, mais confiant pourtant dans l'aventure des hommes ; un optimiste désespéré.

Larvatus prodeo

MARGUERITE YOURCENAR se peignait, comme on disait autrefois, « au vif du corps ». Vous vous tenez au contraire dans le coin obscur du tableau. Vous avez soin de brouiller le reflet, de vous entourer de brumes opaques. Vous avancez voilé dans votre œuvre et je ne suis pas si sûr qu'il n'en soit pas ainsi dans la vie. Votre exquise et chaleureuse courtoisie habille peut-être une extrême retenue dans l'expression de vos sentiments ; votre aisance, votre justesse, votre autorité, on croit parfois deviner que soudain vous êtes le seul à en douter ; votre ironie, on y entrevoit fugitivement quelque secrète blessure ; à votre place, qui est toujours et partout la première, on dirait que vous vous sentez déplacé ; alors que vos stratégies, dans tous les domaines, sont irrésistibles vous semblez peu attaché au projet qu'elles vont servir. Et vous qui réussissez tout, qui gagnez tout, qui franchissez tous les obstacles, je donnerais ma main à couper qu'au fond de vous-même vous n'avez aucune ambition. En ce moment-même, je parierais que vous n'avez qu'un seul désir : qu'on ne parle pas de vous. Au Palais, l'avocat ne parle que des autres et l'éloquence brouille les pistes ; à la faculté, l'enseignement n'a de personnel que le ton ; et la littérature permet de pousser devant soi des personnages réels ou imaginaires qui malmènent secrètement la pudeur de leur auteur ou le déguisent à son gré. Vous avez bien choisi vos masques, et qui s'y frotte s'y trompe.

Vous voyez que j'aborde déjà votre vie mais prenez patience, monsieur, parce que ça n'est pas fini ; je vais même dire du bien de vous ! Vous verrez, on s'y fait, ça n'est qu'un mauvais moment à passer. Il vous restera la vie entière pour être immortel. Et s'il vous plaît absolument de rester modeste, vous méditerez pendant la louange que je vais vous infliger les vers de *Cyrano* :

L'Académie est là ?
Mais j'en vois plus d'un membre
Voici Boudu, Boissat et Cureau de la Chambre,
« Porchères, Colomby, Bourzeys, Bourdon, Arbaud.
» Tous ces noms dont pas un ne mourra, que c'est beau ! »

Et si vous venez pourtant à vous souvenir du distique qu'un rimailleur railleur adressait à Victor Hugo après son troisième échec :

Quand donc au pic
qu'académique on nomme
Monteras-tu de roc en roc,
rare homme ? »

dites-vous que, du premier coup, vous avez réussi l'escalade.

Une peur studieuse

D'AILLEURS, n'avez-vous pas tout réussi du premier coup ? C'est qu'on ne riait pas avec les études dans le cours d'enseignement parisien de votre petite enfance : parents et élèves s'y retrouvaient chaque semaine pour une sorte de compétition où chaque famille évaluait les performances de son champion dans l'arène. Le cadeau qui couronnait votre place de premier, vous en étiez redevable dès qu'un rhume vous ramenait au second rang. A Charlemagne, en même temps que vous rencontriez l'éblouissement de lire et d'apprendre, vous avez découvert l'horreur ; plusieurs de vos camarades portaient l'étoile jaune et le soir, de votre fenêtre de la rue Vieille-du-Temple, vous entendiez des sirènes, des cris, des hurlements d'enfants qu'on séparait de leurs parents. Une peur studieuse régnait sur ces années-là. Dans ces triomphes essentiels d'écoliers refusant la précarité des jours naissaient déjà Ali-François, le jeune métis arabe d'*Un coupable* qui portera sa moisson de prix sur une tombe, et Julien qui veillera sur son travail comme un guetteur usé par l'ombre jusqu'au prix d'excellence, et Claude, le héros de l'*Absence* dont le devoir d'enfant était *« d'être le premier en classe, toujours le premier »*. Les cancres ne sont pas votre fort et dans l'enfant sage que vous étiez la vie intérieure flamboyait : trente vers à écrire chaque soir, c'est la mesure que vous vous fixiez à quatorze ans pour votre tragédie en ajoutant aux trois unités des classiques la règle plus difficile de l'unité de personnage. Ah ! Monsieur, pourquoi avez-vous déchiré cette tragédie ? Il m'eût suffi de la lire ici pour tout dire de vous et nous aurions pleuré tous ensemble, délicieusement.

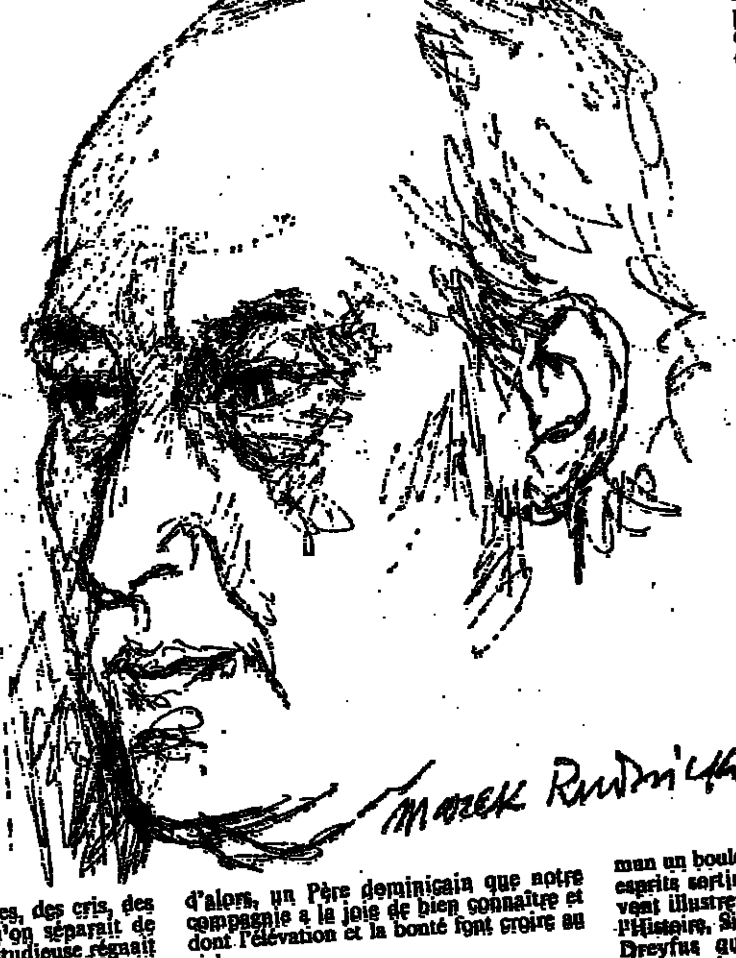
Le meilleur

ET voilà qu'au moment de préparer l'Ecole normale supérieure vous apprenez que si vous êtes reçu vous y serez pensionnaire. A ce seul mot vous faites le premier pas d'une démarche qui va vous devenir familière ; un petit saut de côté pour vous dégager de la route tracée, et voilà le destin floué ! Vous n'étudierez pas les lettres au-delà de la licence, mais le droit, pour devenir avocat. Peut-être cette préférence est-elle fondée sur des motifs profonds, une faim insatiable de justice, un élan qui vous pousse à venir en aide, votre besoin d'un ordre plus fort encore que votre envie de le dynamiter. Peut-être aussi comme Julien, vous êtes-vous dit que pour ne pas se livrer, éviter d'être interrogé, il faut toute sa vie parler beaucoup. *« Julien savait que pour être muet sans déplaire il devait être bavard »*.

Vous choisissez donc de parler et comme ces cavaliers du Cadre noir dont les gestes imperceptibles poussent leur cheval jusqu'à la perfection, vous mettez dans toutes les figures imposées une grâce suprême à être le meilleur. Vous êtes évidemment premier secrétaire de la conférence, vous glanez les prix d'éloquence, le destin bon enfant ménage déjà devant vous le Conseil de l'ordre et après lui la charge suprême du bâtonnat. Rien n'y fait, vous ne voyez que les haies qui bordent la route et vous sautez par dessus : Vous allez enseigner le droit.

« Tous les biens sont meubles ou immeubles », c'est votre leçon de premier à l'agrégation qui est toujours citée comme un modèle. Et comme vous ajoutez le charme à la science, en même temps peut-être qu'un souci très attentif du regard des autres, à la faculté vos étudiants vous adorent comme au palais vos confrères vous respectent. Là encore il eût été surprenant que vous ne fussiez pas un jour à la tête du conseil de faculté. Vous n'y fûtes pas. Ce n'est pas le destin qui veille, c'est vous qui veillez à le dérouter.

Lawrence d'Arabie parle de ses caravanes qui se perdent dans le désert, *« sans la ternissure de l'accomplissement »*. Vous n'aimez pas ce dernier mot, vous n'aimez pas ce qui finit. On dirait presque que vous vous punissez d'être excellent, ou qu'une secrète autodérision vous fait tenir pour rien ce que vous pourriez acquérir. Ou peut-être mesurez-vous les puériles convoitises des hommes au regard d'une plus haute aspiration d'éternité. Vous avez fortement retrouvé la foi de votre petite enfance mêlée à un vif sentiment de résistance patriotique lorsque, en 1944, votre patrouille de jeunes scouts saluait dans les forêts d'Ile-de-France le drapeau d'un pays ravagé. Vous avez surtout trouvé Dieu chez les pauvres en travaillant avec leurs petits frères, grâce à leur aumônier d'alors, un Père dominicain que notre compagnie a la joie de bien connaître et dont l'élévation et la bonté font croire au ciel.



Le rêve et la politique

POURTANT, ce qui vous emporte aussi, c'est un rêve où la société saurait ménager à tous les conditions du bonheur, où le droit des hommes et la loi régneraient sans contrainte, le vieux *sub lege libertas*. Ce rêve ne connaît qu'un seul outil, la politique, et ce chemin-là ne vous est pas tout à fait inconnu. Déjà quand vous étiez enfant, Léon Blum vous avait soulevé dans ses bras en vous disant : *« Tu seras président du conseil »*, mais vous ne l'aviez cru qu'à moitié en l'entendant prédire indifféremment le même avenir à chacun des garçons qui étaient là. Votre deuxième rencontre avait eu plus de poids : en 1968, au cabinet du ministre de l'éducation nationale où vous étiez de l'équipe qui inventait la réforme de l'enseignement de ce temps-là, Edgar Faure faisait votre apprentissage et vous confiait l'une de ses règles : *« Quand un problème est difficile, il faut surtout le compliquer »*. Tout ce que vous aviez vu là vous poussait à quelque méfiance vis-à-vis du pouvoir, mais est-ce qu'il n'était pas possible d'en changer les effets ? Ce grand dessein vous pousse à entrer dans un parti dont vous dites qu'il comptait autant de présidents que de militants et vous devenez l'un et l'autre. Si votre trace demeure dans plusieurs travaux de cette époque, elle est aussi marquée par un premier livre, *la République de Monsieur Pompidou*, et un second dont le titre est à la fois une question, un défi et un espoir.

Lointain âge d'or

LES Français au pouvoir ? – avec un point d'interrogation – est une analyse impitoyable de notre temps et de notre classe politique. Vous soulevez le bandeau posé sur nos yeux par nos préoccupations majeures, les dieux du stade ou de la chanson, la voiture, les vacances ou le feuilleton de la télévision qui nous cachent l'évidence de nos libertés, mais aussi leur fragilité. Vous accusez notre *« passion égalitaire »*, pour reprendre l'expression d'un de nos confrères, *« l'égalité seule idole »*, dont parlait Chateaubriand, qui hait les différences apparentes et adore les privilèges invisibles. Et la fraternité n'est peut-être plus qu'un mot, le songe de la société des Lumières, pour nous dont le bonheur *« ne se conçoit plus qu'à l'écart des autres, protégé des autres »*. Au regard du déclin de cette devise superbe dont le vrai sens n'a plus cours que sur nos pièces de monnaie, vous rêvez d'un avenir rose où nous serions tous – et là, je résume fortement mais sans vous défigurer – bons, généreux et miséricordieux. Votre espoir politique n'est pas seulement l'élévation du minimum vieillesse ou le mi-temps formation, c'est avant tout une morale, la mort de l'arbitraire, la honte au commerce et au bruit des armes, la ruine des privilèges et des impunités organisées et, surtout, la familiarité des choses belles, l'agonie de la vulgarité, les conquêtes de l'âme, *« main tendue,* dites-vous, *sourire, tendresse, mur ouvert, haie coupée, table mise, feu partagé »*. D'autres appellent tout cela l'âge d'or.

Votre modèle était un moraliste lui aussi, mais qui savait prendre le réel à bras le corps sans perdre sa rigueur, Pierre Mendès France. Peut-être pouviez-vous moins bien que lui, qui en souffrait pourtant, supporter les attaques personnelles, la nécessité de s'exposer aux regards et aux coups. Ou peut-être votre fortune vous servait-elle une nouvelle fois de trop près pour que vous ne vous amusiez pas à la déjouer en bifurquant avant l'arrivée. Et souplement, alors que vous étiez le vice-président d'un parti important, vous quittez la vie politique. Au reste, de même que vous aviez de dignes antécédents – deux oncles ministres – vous avez, dans cette même politique, un proche successeur. Vous me permettrez, Madame le député, de songer qu'à travers vous, votre père imagine parfois l'horizon qu'aurait pu lui découvrir cette route.

Trois hommes

SANS doute avez-vous mesuré que l'âge d'or était loin, que toute politique comporte une part chimérique et rêveuse inéluctablement rabaissé par l'action, mais qu'il existe aussi une autre manière de voir la pièce : c'est de rallumer le théâtre éteint. Vos livres ont ranimé des âges et presque des mondes différents qui ont en commun un bouleversement, une crise d'où les esprits sortiront changés. Trois hommes vont illustrer ces moments-charnières de l'Histoire, Sieyès qui façonne son époque, Dreyfus qui la divise, Caillaux qui l'épouse, la subit et se venge. Fernand Braudel écrivait que *« toute société se retourne obligatoirement vers son passé pour s'expliquer elle-même, pour trouver, hors du temps présent, des alibis, des refuges ou des excuses »*. Aussi bien, au-delà de la rencontre de vos personnages avec l'événement, vous intéressez-vous aux profondes origines spirituelles, sociales ou économiques qui marquent le cours des choses, à ces poussées obscures qu'une construction politique secrète à un moment donné de son évolution et qui ont fait éclore notre propre temps.

Sieyès

A la fin d'*Une ténébreuse affaire*, Balzac met en scène, par une nuit de juin 1800, quatre anciens conventionnels attendant l'issue des batailles d'Italie pour décider de l'avenir – De quoi s'agit-il ? dit Carnot. – De la France, dit Talleyrand. – De la République, dit Fouché. – Du pouvoir, dit Sieyès. Onze ans auparavant, Sieyès luttait contre un régime et une hiérarchie ecclésiastique tirant leur force du passé, mais ignorait que l'arbitraire, le fanatisme, l'absolu prêteraient plus tard leurs armes à ceux qui allaient les combattre. Le « Tout, rien, quelque chose » de son libelle *Qu'est-ce que le tiers état* sonnent en janvier 1789 comme les coups d'un bélier sur la porte d'une forteresse qui tombe le 17 juin. Sieyès invente les « représentants de la Nation » et l'« Assemblée nationale : la société française a basculé. Au moment du dîner de Balzac, avec des mœurs, des hommes, des habits nouveaux – mais toujours avec Sieyès, – elle avait, déjà perdu sa république. *« Je cherche une épée,* disait-il, *la moins longue qu'il se peut. »* Il poussait devant lui un général à l'épée longue en qui dormait un empereur, celui dont vous dites dans une plaidoirie imaginaire : *« Ce que nous célébrons en lui, c'est*

Lire la suite page 12

LA RÉCEPTION DE M. JEAN-DENIS BREDIN A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La réponse de M. Pierre Moinot

Suite de la page 11

ce qu'il y a de pire en nous. » Quelques années plus tard, ce n'était plus de la Révolution que l'Europe avait peur, mais de la France qui donnait le terrible exemple d'une nation désignée par l'Histoire pour imposer sa loi. Le siècle de l'Allemagne allait bientôt commencer.

Dreyfus

EN 1894, lorsque l'affaire Dreyfus éclate, la fragile république sait à peine qu'elle a deux adversaires puissants, l'armée, que sa mission de revanche place au-dessus de la justice et des lois, et l'Eglise, farouchement intolérante, sourde à son pape et refuge des antiques valeurs. Dans le même temps, se lève la paysannerie des villes dont le souci est seulement de vivre, la foule obscure des mines et des manufactures qui vient d'obtenir une victoire : la journée de travail réduite à onze heures pour les femmes et les enfants. La bombe de l'Affaire, allumée par le hasard et la bêtise, va ravager cette société incertaine. Dépassant un très petit nombre d'hommes pour qui l'Affaire est une erreur judiciaire qu'il faut seulement redresser, un affrontement dont nous comprenons mal la violence coupe la France en deux systèmes de valeurs, en deux mystiques. Après douze ans de haine, un âge a versé dans un autre, l'ordre ancien, de dominateur, est devenu nostalgique, et Lavisse peut écrire qu'il a fallu un siècle pour que la société de la Révolution prenne la place de la société d'Ancien Régime. Le pouvoir démocratique comme l'autre, a déjà appris qu'on gouverne l'œil fixé sur les journaux comme sur les circonscriptions, qu'on peut soumettre les moyens aux fins en empêchant l'institution judiciaire de contrarier la puissance politique, et qu'il est possible de vider la démocratie de sa réalité pour en respecter l'apparence.

Caillaux

UNE étape grandiose vers une ère de progrès », prédisait Dreyfus. Sans doute le jeune ministre Joseph Caillaux pensait-il de même en 1899 lorsque le gouvernement tentait d'extirper l'Affaire de ses sombres marécages pour affirmer *« l'incident est clos ».* Mais l'étape grandiose tourne court, dans la guerre. Lorsque la haine de Clemenceau et de Poincaré a jeté Caillaux dans un quartier de surveillance de la Santé, que la France et ses deux maîtres ont derrière eux un million trois cent dix mille morts et plus d'un million d'invalides. Pourtant le balancier s'accélère : le bleu horizon dont la Chambre s'était habillée pour gracier l'assassin de Jaurès et condamner Caillaux à la dégradation politique ne revêt que les anciens drames d'un peuple qui veut désespérément oublier. Quelques années plus tard, les idées de Caillaux sans Caillaux reprennent force et pouvoir, des hommes nouveaux arrivent et, encore une fois, déchirée par son vieux débat, la France avance en titubant dans l'après-guerre.

Ce qui vous fascine dans ces déchirures violentes, c'est l'affrontement jamais désarmé des deux natures d'un peuple tantôt dramatiquement attaché à l'immobilité de son héritage, tantôt passionnément porté par des élans de liberté novatrice. Les deux visages de ce Janus, vous dites qu'il sont *« ceux qui regardent vers l'antique cimetière et ceux qui rêvent de franchir les murs, ceux que retient la mémoire et ceux qu'emporte la sympathie ».* Mais ce que vous rappelez sans cesse, c'est qu'on ne peut ranger les hommes de la vérité et de la liberté d'un côté, les hommes de la raison d'Etat, de la patrie ou du parti de l'autre. C'est que ces deux tempéraments ou comportements se rencontrent souvent en chacun de nous, un cheval, une alouette, et qui changent parfois de place ou de proportion. Aussi bien les ruptures que vous nous avez restituées sont-elles ambiguës parce que nous sommes ce peuple, et chacun de nous avec lui, que vous décrivez *« capable un jour de fusiller l'innocent, un autre de se faire fusiller pour l'innocent ».*

Les intellectuels

Ces époques ont aussi d'autres enseignements pour vous séduire, et d'abord que les forces de l'esprit y ont leur part. Le grand courant spirituel qui fondera l'action politique de Sieyès a commencé avec *l'Esprit des lois*, et notre prudente Académie, elle-même, a ouvert sa porte aux philosophes, neuf sur quatorze élections de 1760 à 1770, notre habit devient l'habit des Lumières :la société française sacre l'écrivain. De même, le pouvoir de l'esprit pèse lourd dans les combats de l'affaire Dreyfus. La presse y devient une redoutable puissance d'opinion exaspérant les passions. Mais plus tard, au lendemain du formidable engagement de Zola, grandit la force des « *intellectuels* » – le mot date de Maupassant et reste à ce moment péjoratif –fort éloigné jusque-là des luttes politiques. Qu'ils soient du camp de Barrès ou de celui de Péguy, l'Académie, les Hautes Etudes, le Collège de France, l'Ecole normale, les savants, les universitaires, les écrivains prennent parti, chacun avec sa propre tendance à l'injure ou à la mesure. Et quand viendra Caillaux, les intellectuels seront devenus des politiques.

Antisémitisme et sauvagerie

L'AUTRE leçon est celle de la sauvagerie. Sous la terreur rouge, on tue pour crime de naissance, de religion, d'idée différente, pour rien, pour avoir cultivé des lys dans son jardin. Sous la terreur blanche, on tue au nom de la modération, avec cette étrange mystique des conventionnels insensibles à la mort ou fascinés par elle, comme les antiques. Une sauvagerie moins sanglante mais aussi féroce dans ses mentalités marque le temps de Dreyfus et Caillaux la politique, la vraie, celle des grands fauves, devient une terre de vertiges profonds, de passions sauvages, une arène où des gladiateurs qui se sont bien connus dans la salle d'armes se battent à mort. Sur les gradins, ce n'est pas seulement la foule qui crie au meurtre, ce sont aussi des hommes qui ruinent par leur fureur tout le respect que leur œuvre appelait. L'antisémitisme est partout, dans l'armée, dans l'Eglise, chez les ouvriers ou les petits commerçants qui veulent des responsables aux malheurs des temps, et *« Judas est né pour ce rôle ».* On ne peut lire froidement les expressions que vous en rapportez :elles ne font pas seulement peur, elles font honte, elles font mal, elles sont, dites-vous, *« la justification latente du futur génocide, sinon son attente ».* J'ai décidé que je n'en citerai pas une ici parce que je ne les ai jamais relues, en travaillant la réponse que je vous fais, sans que ma gorge se noue, sans que je revoie ce jour d'avril 1945 à Spire, où j'ai vu les premières photographies des camps. Je ne les citerai pas parce qu'elles offensent la dignité humaine, parce qu'elles me donnent le désir morbide et haïssable de tuer à mon tour tous ceux qui furent des bourreaux.

Quant aux trois héros qui servent de fil à votre œuvre d'historien, vous m'accorderez que vous les faites jouer à contre-emploi : on a du mal à les trouver sympathiques. Le grand vicaire Sieyès est un misanthrope méprisant, abstrait, dogmatique, une nature froide et dissimulée – *« la taupe »*, dira Robespierre, – capable de longs silences et d'imprévisibles reculs, implacable dans l'action, l'élimination, la déportation. Le brillant polytechnicien Caillaux, d'une intelligence fulgurante, est éperdu d'orgueil, vaniteux, changeant, insolent, passé maître dans l'art de se faire des ennemis. Dreyfus est plus étrange et plus effacé, il aurait pu n'avoir qu'un sort anonyme, et si, au contraire des deux rôles-titres de votre théâtre, vous n'avez pas ajouté son nom à « l'affaire », c'est qu'il en fut presque absent, sauf par son courage et ses souffrances. La volonté qu'il appliquait à cacher toute émotion le faisait prendre pour *« un cœur vide »*, il déroutait parce qu'il paraissait parfois ressembler davantage à ses ennemis qu'à ses défenseurs.

Trois victimes expiatoires

MAIS voilà trois coupables à défendre et cela seul suffirait pour que vous les preniez dans vos bras. Sieyès est coupable devant le tribunal de l'Histoire d'avoir voulu un roi constitutionnel et d'avoir voté sa mort, par réalisme parce que le roi était déjà mort comme il le disait à Malesherbes ; il est coupable d'avoir voté la Terreur plutôt que d'y disparaître et d'avoir remis la République entre les mains de son violeur ; il est coupable d'avoir été supérieur à son temps et peut-être surtout de lui avoir survécu.

Avec Dreyfus, le verdict des hommes est plus net encore. Dreyfus est seulement innocent comme on dirait «naïf» ou «ingénu». Il ne sait pas que s'il tremble lorsqu'on lui fait écrire la lettre-preuve il avoue son crime, s'il ne tremble pas il révèle sa force de dissimulation. Or il est trois fois coupable :*« D'abord*, dites-vous, *parce que désigné pour cet emploi ; coupable ensuite parce qu'il l'avait été, l'intérêt de la France et l'honneur de l'armée commandant qu'il restât condamné ; coupable enfin d'avoir, disait Barrès, servi pendant cinq ans à ébranler l'armée et la nation totale ».*

Caillaux, lui, est le vaincu d'un combat qu'il a choisi de mener, et vous résumez sa défaite : *« Les deux vieillards qui gouvernent la France ont fait alliance pour le supprimer : Poincaré assouvit une longue vengeance, Clemenceau a besoin de victimes. Le bon moral des troupes exige que Caillaux Joseph soit enfermé, jugé, déshonoré et s'il se peut supprimé ».* Et lorsqu'il comparait devant la Haute Cour, il formule lui-même sa faute : *« Je n'étais plus coupable que d'être innocent. »*

Nul n'est prophète...

CES trois victimes ambiguës, expiatoires, ont besoin de vous pour *« déjouer les sombres ruses de l'Histoire ».* Sieyès voudrait qu'on reconnût sa prescience – et pas seulement parce qu'il a inventé le mot «culture». Il a besoin qu'on rappelle sa vision des principaux concepts qui fondent notre démocratie actuelle, qu'on lui restitue son titre de père du droit public français – ce qui vous touche de près, – de créateur des départements et cantons, de la décentralisation administrative, de l'enseignement primaire, du système fiscal où – je n'ose le dire – l'impôt progressif sur la fortune était prévu. Votre défense continue par son rêve d'*« une communauté de nations libres et fières conduites par des rois éclairés »* – nous y sommes presque. Et j'y mettrais volontiers son délirant projet des fêtes : quarante fêtes annuelles,parmi lesquelles je suggère à notre compagnie d'en retenir trois : la fête de l'invention de l'écriture, sans laquelle nous ne serions pas là, celle du perfectionnement du langage, qui reste notre raison d'être, et celle de l'imprimerie, qui ferait la joie de nos éditeurs.

Quant à Caillaux, que le général de Gaulle appelait *« le premier des hommes d'Etat modernes »*, vous l'avez délivré de son fait divers – l'assassinat par sa femme du directeur du *Figaro* – et de la seule paternité de l'impôt sur le revenu. Vous avez montré à ses juges qu'il a aperçu le monde à venir, le règne de l'économie et de la planification, la menace de la domination américaine sur le monde occidental, la nécessité pour la France et l'Allemagne de surmonter leurs vieilles querelles pour tenter de faire l'Europe et le Marché commun. Caillaux, Sieyès, tous deux prophètes hier, pris parfois pour des radoteurs aujourd'hui. Mais vous étiez là !

La fiction dépassée

QUELLE plaidoirie, Monsieur ! Exactement 1 535 pages ! Mais vous avez été écouté jusqu'au bout parce que vous vous êtes souvenu de votre connivence enfantine avec les effets de la tragédie, les surprises, les méprises, les conflits ; parce que vous construisez de puissantes oppositions de personnages ou de terribles portraits ; parce que vous avez le don de tirer d'un énorme matériau de recherche des lignes simples et de grands paysages de société. Vous savez organiser des coups de théâtre et bâtir de fortes constructions, vous allez de l'abbé au comte et pair de France, de la dégradation à la décoration, de la présidence du conseil à la prison de la Santé. Vous attachez votre fil à la thèse et à l'antithèse et vous glissez sur lui avec une aisance de funambule, – mais quand même plutôt toujours du même côté. Il faut bien aussi que je vous soupçonne d'aimer dans l'Histoire sa ressemblance avec les romans policiers. Une femme de ménage fouillant dans la corbeille de l'attaché militaire allemand, des faussaires, des espions désargentés, des experts fous, des maquillages de papier qui ne s'aperçoivent qu'à une certaine lumière, avec en plus une paysanne normande voyant en transe un dossier secret qu'on montre à des juges, vous avouerez qu'Hercule Poirot aurait aimé cela. Mais on peut corser le tableau : ailleurs, un charmant patricien de Venise qui espionne au Brésil, une fausse marquise romaine et un grand maître italien de la franc-maçonnerie, un dentiste bigame fait pacha par le khédive d'Egypte, un anarchiste toxicomane et maître-chanteur. On peut même aller jusqu'aux cadavres :le commandant faussaire suicidé avec un rasoir fermé dans la main, le pacha fusillé, l'anarchiste étranglé dans sa cellule par son lacet, avec, pour faire bonne mesure, un député qui soufflette le ministre de la guerre et qu'on trouve mort le robinet du gaz ouvert. *« Vous voulez des romans,* disait Guizot, *lisez de l'histoire. »*

Le poids de l'enfance

AUSSI bien avez-vous glissé de l'histoire au roman, vers les grands espaces libérés de l'imaginaire, ceux que Julien découvrait en obligeant les étoiles à se soumettre aux dessins qu'il inventait. Le plus ancien de nos confrères définissait le romancier comme *« pilleur d'épaves et marchand de masques »*, et voilà que le long des rivages d'enfance où se sont échouées vos barques naufragées des avocats voilés se lèvent, qui vont rétablir la vérité tronquée d'innocents encore une fois coupables d'une faute qu'ils ignorent : une vérité de victimes.

Trois livres tragiques vont ainsi marier l'enfance et la mort. Un adolescent, un homme mûr, un jeune garçon s'y trouvent liés par le fardeau d'un amour filial cherchant en vain son douloureux et fragile équilibre entre des parents désaccordés ou s'épuisant ; quand ces derniers sont séparés, à remplacer l'autre auprès de chacun d'eux. Ali-François surtout, dont le seul prénom raconte le premier drame, et Julien qui semble son jeune frère ont d'abord pour souci, puisque c'est le seul moyen qu'ils connaissent de rendre quelque bonheur à leurs parents, d'être des enfants modèles, des élèves modèles chargés de brassées de bonnes notes et de collections de places de premier, comme l'avait fait Claude. Tous trois, avec les moyens propres à leur âge, sont dans la nécessité de plaire comme pour gêner le moins possible, faisant semblant d'aimer le dessert qui écœure, d'être attentifs aux confidences indifférentes, de ne pas contrarier les juges, de *« prier pour ne pas décevoir le prêtre ».* Ils sont les gardiens d'un amour enfoui dont ils entretiennent le temple comme si cet amour devait revenir, de sorte qu'ils se sentent les protecteurs de leurs parents, ils les élèvent, ils veillent sur eux, ils comblent les insupportables silences. Ils ont soin d'effacer toute hostilité, de ramener leur univers dans un temps sans passé parce que si leurs parents souffrent en pensant à autrefois, c'est leur faute. Et quand tout paraît ressembler à ce que tout devrait être, alors ils se reposent.

Chacun de ces êtres qui s'épuisent à essayer d'être l'unique lieu où se reconstitue l'ordre affectif a un impérieux besoin que tout soit en place, que rien ne change : l'un demande à Dieu de *« replacer chacun dans son rôle et que tout continue paisiblement »*, l'autre range ses crayons par taille et par couleur, le troisième est un inquiet perpétuel, anxieux de l'heure, de la foule, des files d'attente des départs, il ordonne sa vie *« comme un meuble familier*, dit-il, *des placards, des chemises, des femmes, des amis ».* Tous ont en charge de maintenir solitairement et jusqu'en eux-mêmes un ordre dont le dérèglement les a meurtris. Exceller, plaire, préserver et surtout se taire, telles sont, avec pour lot une extrême solitude, les lois de ces enfants qui tous trois écrivent ce qu'ils ne peuvent dire et déchirent ce qu'ils ont écrit. Mais cette fois, Monsieur, par bonheur pour nous, vous n'avez pas déchiré vos tragédies.

Les vaincus et les grotesques

COURBÉS sous le poids de l'enfance vos héros ne sont pas pour autant délivrés des cruautés de la société. Celui qui l'affronte est Ali-François, venu par amitié dans une manifestation d'étudiants, arrêté par hasard, accusé par nécessité. Comme Dreyfus parce qu'il était juif, ce ne peut être que lui parce qu'il a un physique d'Arabe, *« un coupable parce qu'il en fallait un,* dit son avocat, *et qu'Ali était là, disponible, candidat coupable ».* Ali a un cœur ingénu, une âme fraîche, une sensibilité entièrement intériorisée comme celle de Dreyfus et comme Dreyfus à Rennes, Caillaux à la Santé, il écrit dans sa cellule une interminable défense illusoire, puisqu'il est inconnu, faible, arabe, condamné par la vie même. Chacun autour de lui fait son métier honnêtement,sans passion, avec ses habitudes et ses préjugés : le gardien surveille, le procureur accuse, les juges écoutent, la machine marche bien. Mais c'est encore Ali qui se juge le mieux : *« Il était coupable, l'innocence c'est un don, une grâce, elle n'était pas faite pour lui... Il était né vaincu... Son avocat avait bien fait d'interdire l'espoir. »*

Avec Ali et Julien, dans un registre qui risquait si fort le mélodrame, vous réussissez à l'éviter et à garder l'émotion du cœur. Avec vos nouvelles, vous jouez à retrouver le ton qu'avait *les Français au pouvoir ?* pour écorcher votre siècle : la dérision. Ceux que vous appelez vos « pitres », Casimir Pioche, Emile Poulet, Simone Bouchon et les autres, sont les avatars outrés de notre époque, traités avec la nuance d'excès et l'enthousiasme satirique qui soulignent la ressemblance de la caricature. Le gauchiste borné, le pseudophilosophe, le gagneur, le raciste patriotard obsédé de sécurité qui finit par se retrancher dans sa garde-robe armée comme une forteresse en se répétant qu'il déteste les étudiants, les métèques et les jeunes mal habillés, la shampouineuse amoureuse de son propre corps à force de regarder la pub à la télé, l'avocat aux petites causes meurtrier pour en avoir une grande et jouir enfin de la gloire que donnent les médias, autant de grotesques grinçants qui semblent peints par un Kafka comique, un La Bruyère désespéré. Et c'est vous peut-être qui vous cachez derrière les sœurs Pokardelle qui *« toujours cherchaient à provoquer, à dérouter, à sembler cyniques pour mieux cacher leur générosité ».*

La seule vérité : la mort

AU bout du tragique, aux confins de la dérision vous ne ménagez qu'une issue, et c'est sans doute *l'Absence* qui la désigne le plus clairement parce qu'elle la décrit dans sa déchéance. Le père de Claude a travaillé en silence, est mort en silence, *« voûté, fragile, mais son cœur et son intelligence transpiraient de partout, il distribuait la lumière ».* Sa mère *« l'avait martyrisé dès le premier jour avec ses caprices, ses liaisons... elle avait l'art du mot qui faisait mal, le moindre morceau de bonheur elle y plantait son dard ».* Elle adore son fils mais n'a aucune curiosité de lui, le seul amour quasi maternel qu'il reçoive est celui d'une sœur dont la tendresse le protège, la grande sœur qu'aurait voulue Julien. Cet homme dont l'enfance a été gâchée et qui s'est appliqué à connaître sa mère le moins possible n'a jamais pu, peut-être à cause de cela, s'attacher sereinement à d'autres femmes, vous dites de lui qu'*« il se savait incapable d'aimer vraiment, d'aimer longtemps ».* Voilà sa mère mourante, il abandonne tout, l'emmène à Venise, la garde pour lui seul, contraint le temps à s'arrêter. Haletant de découvrir enfin en lui un amour sans bornes qu'augmente encore l'urgence de l'agonie, ce fils œdipien qui sublime sans doute tout ce que son père a dû ensevelir, ravagé d'une passion insoupçonnée, organise dans la sanie de la mort de somptueuses noces funèbres, enterre sa mère comme on enterre l'enfant d'un roi et disparaît sans que jamais sa trace soit retrouvée.

« Tout est pareil, tout est pareil, mon pauvre vieux, disait le médecin de la prison à Ali, *le bonheur, le malheur, la chance, la malchance, c'est pareil, ce ne sont que des semblants. La seule vérité c'est la mort. »* Cette vérité-là marque toute votre œuvre romanesque, sans aucune exception. Julien et Ali se suicident, Claude disparaît, les personnages de vos nouvelles se suicident ou deviennent fous. Tous sont des victimes si enfermées dans leur encerclement familial, affectif ou social qu'elles n'ont plus d'autre issue, puisqu'elles sont coupables d'exister, que d'expier la faute en quittant l'existence.

La machine judiciaire

CETTE secrète déchirure que vous avez cherchée dans l'Histoire et qui féconde vos romans, cette fatalité camusienne du bonheur impossible que reflètent si bien vos titres – *Un coupable, l'Absence, la Tache,* – c'est elle qui fait de vous un écrivain moraliste. Les situations que vous avez choisies illustrent fortement, outre les dénouements du cœur, les rapports de la Justice, de l'Etat et des individus. *« Ils veulent être libres,* disait Sieyès, *et ils ne savent pas être justes. »* Vous démontez en horloger les mécanismes judiciaires, les engrenages de la justice et du pouvoir dont les rapports changent avec la hauteur et l'indépendance des juges, ceux qui croient à la vérité, ceux qui croient à la puissance, ceux qui ne croient plus en rien ni en personne. Vous admirez l'obstination des petits juges à se battre pour que la loi gagne, vous les plaignez aussi parce qu'ils sont eux-mêmes prisonniers d'une implacable machine qui les oblige à écarter le doute et ne leur épargne pas le remords. Mais vous étonnerai-je en disant que vous chérissez surtout les avocats ? De tous ceux dont la parole emporte, de Mirabeau à Waldeck-Rousseau le modèle, Demange l'honnêteté, Jaurès le cœur aux lèvres ou Clemenceau qui vous précéda au même fauteuil je n'en retiendrai qu'un, celui d'Ali. *« Il parlera de toi,* dit son compagnon de cellule, *ça te fera plaisir, il ramassera tes larmes. »* Celui-là connaît les juges, les prisons, et l'accusé mieux que personne. Il vous ressemble, et vous plaidez avec lui pour cet innocent comme vous eussiez fait pour la vertu d'innocence.

Aussi bien aperçoit-on dans votre œuvre quelque chose de plus fort que vos personnages ou que leur époque : une vision angoissante et saisissante du mal, de l'invincible cruauté des hommes, de leur acharnement à détruire ce qui diffère d'eux. Derrière ce qui reste une terrible ou tragique anecdote, une simple vie, de grandes ombres maléfiques sont à l'affût. La seule malédiction, dans le grand flot d'Histoire qui nous emporte, c'est de manquer d'amour, d'oublier le partage, de s'aimer soi-même plus que la Justice. *« La vision de la Justice est le plaisir de Dieu seul »*, disait Rimbaud, dont vous avez voulu graver le nom sur votre épée. Parce que vous savez bien, Monsieur, que tous nos grands rêves, ceux des « compagnons de planète » dont parlait Camus, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Mais il faut y croire, sinon comment pourrions-nous vivre le cœur sec ?

Cumuls

VOYONS n'ai-je rien oublié ? Bien sûr que si ! J'aurais besoin de retourner dans l'église de Sainte-Menehould où vous savez que le couvercle d'un sarcophage est percé d'un grand trou qui s'appelle la « débredinoire », il suffit d'y plonger la tête pour en sortir l'esprit régénéré. Je devrais me débrediner de cent choses que je n'ai pas dites : votre passion et vos travaux sur le cinéma ; les réflexions que nous avons partagées sur l'avenir de l'audiovisuel que nous n'appelions pas encore du charmant acronyme de PAF ; vos études sur les télévisions privées, votre présence dans la conservation du livre. Je vous soupçonne dans tout cela de cumuler plus que de choisir. Ah ! je dois vous mettre en garde contre un talent particulier qui vous est unanimement reconnu depuis que vous avez célébré Georges Izard et le bâtonnier de la Résistance Charpentier, celui des oraisons funèbres. Ici, nous n'apprécions cette éloquence que loin de nous. Je sais bien que Claudel disait *« c'est très amusant les élections, on devrait en faire plus souvent »*, mais nous ne sommes pas pressés de vous entendre dans ce registre.

Pour le reste, vous voilà pris, nous vous avons rattrapé. Vous qui avez si grand soin de vous évader hors des chemins qui vous sont destinés, je vois mal par quelle volte-face vous fausseriez compagnie à une troupe qui ne connaît pas de dissidents. Vous vous souvenez du rêve de Julien ? *« Réussir comme aucun, accumuler les triomphes,et vêtu comme un empereur s'enfuir un soir sans prévenir quiconque, aller s'asseoir au pied d'une poubelle, un rien parmi les riens. »* Pour l'habit d'empereur, paré comme vous voilà de broderies solennelles, cela pourrait faire ; mais pour la fuite et la poubelle, pour le moment c'est raté. Mais je me méfie !

Bon anniversaire !

VOUS voilà tout près d'être délivré de mon réquisitoire et je crois bien qu'acquitté d'avance vous serez un académicien innocent. Au demeurant, dans ma partie, le procureur général s'adresse davantage aux comptes qu'aux comptables et d'ailleurs, alors qu'on se lève pour requérir, vous avez remarqué que je suis resté assis. Il me reste juste quelques conclusions à déposer, dans lesquelles vous verrez la magnanimité d'une compagnie qui sait votre horreur des fêtes de famille. Pour vous épargner, nous en avons groupé deux en une et choisi pour votre réception le jour de votre anniversaire. Il manque bien sûr le vacherin qui réconciliait Julien avec les anniversaires mais nous pouvons l'imaginer et d'ordinaire, quand arrive le gâteau, il est rituel qu'on chante.

J'avoue m'être longuement interrogé sur mon rôle en cet instant, avec la peur panique de violer quelque chose de sacré dans ce lieu voué à la parole et à la tradition. Mais s'il y a quelque chose de plus sacré que la parole n'est-ce pas le chant ? Et la tradition ne doit-elle pas triompher ici-même ? Aussi me suis-je résolu à braver le ridicule et à chanter pour vous :

(chanté) Bon anniversaire
Nos vœux les plus sincères
Que ce jour vainqueur
Vous apporte le bonheur !
Que l'année entière
Vous soit douce et légère, Monsieur. Bon anniversaire, mon cher Jean Denis, soyez le bienvenu parmi vos pairs et vos amis.

SOCIÉTÉ

MÉDECINE

En identifiant le rôle pathogène de certaines bactéries

Des travaux français et américains ouvrent de nouvelles perspectives dans le traitement du sida

Plusieurs récents travaux scientifiques soulignant le rôle que pourrait jouer une catégorie particulière de micro-organismes (des mycoplasmes) dans le développement du sida ouvrent aujourd'hui de nouvelles perspectives dans le traitement de cette affection. Différentes études fondamentales et cliniques sont en cours, dont les conclusions devraient être connues dans les prochains mois. La dernière et la plus importante publication dans ce domaine est signée par un groupe réunissant des chercheurs du département de biologie de Rhône-Poulenc Santé et de l'unité d'oncologie virale que dirige, à l'Institut Pasteur de Paris, le professeur Luc Montagnier (1). Nous avons demandé au professeur Montagnier de faire le point sur ces travaux.

« Le travail que nous avons publié dans les Annales de l'Institut Pasteur *s'inscrit dans une collaboration établie entre mon unité et Rhône-Poulenc Santé. Il s'agissait au départ de réaliser un screening – un criblage – de molécules aux propriétés antivirales. Nous avions pour cela mis au point une technique qui permet d'analyser de manière presque automatique les produits antiviraux, et plusieurs milliers de composés ont ainsi été étudiés*, nous a expliqué le professeur Montagnier. *Parmi ces composés, un peu par hasard, nous avons travaillé sur des substances provenant d'un laboratoire espagnol et proches des cyclines, une catégorie particulière d'antibiotiques. Comme ces composés semblaient avoir un petit effet, Marc Lemaître, un chercheur de chez Rhône-Poulenc, a aussi étudié l'effet d'antibiotiques de la famille des tétracyclines. »* Les chercheurs français ont ainsi observé que ces tétracyclines n'empêchaient pas la multiplication du virus du sida tout en bloquant la destruction (ou effet cytopathogène) des cellules cultivées *in vitro* et infectées par les virus VIH1 et VIH2.

« Cette observation suggère que l'effet cytopathogène des VIH est dû, dans certains cas, à la présence concomitante de micro-organismes sensibles aux tétracyclines », écrivent les chercheurs. Sachant que les tétracyclines sont actives sur certains types de bactéries et que certaines catégories de cellules sanguines des malades atteints du sida sont contaminées par des mycoplasmes (2), il était logique de soulever l'hypothèse d'un rôle important joué par ces micro-organismes dans le développement de la maladie. L'équipe française étudie ainsi *in vitro* la nature des mécanismes physio-pathologiques et les véritables raisons de la présence – souvent retrouvée – de mycoplasmes dans les cellules des malades contaminés par le virus du sida.

« Pour l'instant, nous en sommes là de nos recherches, explique le professeur Montagnier. *Je crois, à ce stade, qu'il est essentiel aujourd'hui de souligner que ni les cliniciens ni les malades ne doivent déduire de ces résultats que l'on peut traiter et guérir du sida à partir d'un simple traitement antibiotique. Il ne faudrait surtout pas que se mettent en place des traitements antibiotiques sauvages chez les malades ou les personnes contaminées par le virus du sida. »* Pour le spécialiste de l'Institut Pasteur, qui précise que son laboratoire réalise *« un très gros effort dans ce domaine »* – une quinzaine de personnes travaillant sur ce sujet, – l'évaluation fondamentale et clinique associée à une expérimentation animale – sur le singe – demandera plusieurs mois. La principale question soulevée porte sur le fait de savoir si les mycoplasmes jouent effectivement, comme on peut le penser, un rôle actif dans la maladie ou au contraire s'il ne s'agit là que d'une présence sans signification, l'équivalent microscopique des *« infections opportunités »* presque toujours retrouvées, à un moment ou à un autre de l'évolution de la maladie chez les personnes atteintes du sida.

Un mycoplasme inconnu

Les résultats français coïncident avec une série d'observations faites aux Etats-Unis par M. Shyn Chin lo, un spécialiste de virologie de l'Institut de pathologie des Forces armées, qui, après avoir pensé dès 1986 avoir découvert un nouveau virus, concluait l'an dernier à l'existence d'un mycoplasme dans des cellules provenant de sarcomes de Kaposi des malades du sida. *« Il y a toutefois des différences entre les conclusions de Lo et nos résultats*, explique le professeur Montagnier. *Nous pensons notamment qu'il ne s'agit pas d'un mycoplasme inconnu jusqu'à présent. »*

Ces résultats et l'hypothèse qu'ils permettent de développer (la synergie pathogène des virus et des mycoplasmes à l'origine de la destruction des cellules sanguines) sont souvent critiqués par les spécialistes de virologie (comme en témoigne le dernier numéro de l'hebdomadaire *Science* daté du 12 mai), certains, comme le professeur Jay Levi (Université de Californie à San-Francisco), estimant que les mycoplasme identifiés peuvent en fait être des contaminants des lignées cellulaires cultivées par l'équipe de l'Institut Pasteur de Paris. *« Beaucoup de grands laboratoires pharmaceutiques sont en revanche très intéressés par ce type de travail »*, précise le professeur Montagnier.

JEAN-YVES NAU

(1) La publication française est signée : M. Lemaître, A. Zerial (Rhône-Poulenc Santé, centre de recherche de Vitry-sur-Seine), D. Guétard, Y. Hénin et Luc Montagnier (Institut Pasteur de Paris, CNRS).

(2) Les mycoplasmes sont une catégorie particulière de bactéries situés le plus souvent à la surface des cellules qu'ils infectent. Dépourvues de membranes, mais dotées du matériel génétique nécessaire à leur production d'énergie, elles peuvent être définies comme la plus petite unité vivante autonome.

En Afrique noire

Le sida contre le rituel

Afin de lutter contre l'extension du sida, des chefs tribaux du sud de la Zambie ont décidé de renoncer à un rituel de purification sexuelle. Jusqu'à présent, dans les districts de Chikankata et de Monze, une veuve devait se « purifier » en ayant des relations sexuelles avec un frère de son mari. Les veufs, de leur côté, devaient se ménager une relation avec une parente de l'épouse disparue.

Cette décision, dans l'un des pays du monde au plus fort taux de contamination (20 % des sept millions et demi d'habitants), ouvre plus généralement une brèche dans les pratiques ancestrales, importantes sur le continent africain, du lévirat (qui oblige la veuve à épouser le frère de son mari défunt) et du sororat (qui oblige un veuf à épouser les sœurs cadettes de sa femme.)

PARIS

Avec la réquisition de logements vacants

Plusieurs familles expulsées pourraient être relogées dans la capitale

La mairie de Paris fera, lundi 21 mai, des propositions de relogement à un grand nombre des quarante-huit familles expulsées depuis le 2 mai de deux ensembles parisiens et réfugiées place de la Réunion dans le 20ᵉ arrondissement. M. Jean Tibéri, premier adjoint au maire de Paris, souligne que les logements proposés aux squatters sont situés en banlieue proche de la capitale. M. Michel Charzat, député de Paris, et M. Bertrand Bret, conseiller de Paris, tous deux élus socialistes du 20ᵉ arrondissement, avaient rencontré le premier adjoint, jeudi, pour obtenir de la part de la mairie l'assurance de ce relogement.

Les expulsions déclenchées au début du mois par la préfecture de police en exécution de décisions de justice embarrassent le Parti socialiste. Il y a quelques jours, ses élus du 20ᵉ arrondissement ont mis en cause le Comité des mal-logés qui soutient activement les expulsés, en déclarant que ce comité *« a deux visages, celui d'une association humanitaire (...) et celui, officieux, d'une structure politique efficace au service de la frange la plus activistes de l'ultra gauche »*. Les socialistes reprochent à certains membres du Comité des mal-logés d'adopter une attitude *« jusqu'auboutiste »* dans le conflit et d'avoir empêché des familles d'accepter les propositions de relogement formulées par la préfecture.

Le Comité des mal-logés réfute ces accusations en rappelant qu'il est composé, à quelques exceptions près, *« des expulsés eux-mêmes »*. Et non de militants extérieurs. Il se défend d'avoir exigé le relogement des expulsés *« dans le seul 20ᵉ arrondissement »*, mais souligne que plusieurs d'entre eux ayant un travail à Paris qui commence tôt le matin – les éboueurs, par exemple – ne peuvent accepter une proposition d'appartement en lointaine banlieue. Le Comité des mal-logés considère que les déclarations des élus socialistes s'expliquent par *« l'extraordinaire solidarité qui s'est exprimée »* avec les familles expulsées.

Les propos des élus du PS ne font d'ailleurs pas l'unanimité au sein de leur propre parti. Ainsi, M. Jean-Cristophe Cambadélis, député de Paris (19ᵉ arrondissement), dénonce-t-il *« une véritable tendance à l'expulsion sauvage et plus ou moins douteuse »*.

L'embarras des élus du PS tient au fait que, si la mairie de Paris est impliquée dans ces expulsions en raison de la cherté de l'immobilier et de la rareté des logements sociaux dans la capitale, elle n'est pas le seul partenaire mis en cause : la responsabilité du préfet de police et du préfet censé disposer de moyens de relogement est aussi engagée. Et à travers eux celle de l'Etat et du gouvernement.

Aussi les socialistes, qui ne peuvent laisser aux élus du PC, à M. Alain Krivine, ni même à MM. Harlem Désir, Roland Castro, à l'abbé Pierre ou à ATD-Quart-monde le soin de défendre les expulsés, multiplient-ils les démarches pour trouver une solution au conflit. Dans le communiqué qu'ils ont publié après leur rencontre avec M. Tibéri, ils déclarent avoir fait part de leur *« souhait »* de voir directement associer à la recherche d'une solution les organisations caritatives. Ce qui est une manière de dire que ces dernières au moins sont des interlocuteurs crédibles. Et l'idée lancée par les Verts-Paris-Ecologie de réactiver la procédure des réquisitions ensevelie dans des textes de l'immédiate après-guerre signés du général de Gaulle gagne du terrain. Il faut, déclare M. Jean-Félix Bernard, porte-parole des écologistes, *« faire comprendre aux investisseurs que l'on ne spécule pas sans risque sur le logement des gens de la même et frileuse façon que l'on achète de l'or »*. Le ministre de l'intérieur, M. Pierre Joxe, lui-même conseiller de Paris, s'apprêterait à autoriser le préfet à réquisitionner des logements vacants pour les mettre à la disposition des demandeurs prioritaires.

CHARLES VIAL

MOTS CROISÉS

PROBLÈME Nº 5263

HORIZONTALEMENT

I. Attacher ses bottes. Peut s'ajouter à la perte. – II. Une femme bien assombrie. Il faut monter pour l'atteindre. – III. Donne de belles grappes. On en trouve un au palais. – IV. S'exprime comme une bête. Un homme un peu rosse. – V. Au saut du lit. S'en va parfois de la poitrine. Particule. – VI. Pas atteint. Recherchée par les stoïciens. – VII. Fait des déductions. Peut être marqué au fer. Mot invitant à faire le grand saut. A l'étranger. – VIII. On en fait quand on ne fait rien. Un certain passé. Certains sont longs. – IX. Digne d'un roi. Dans un alphabet étranger. Murmure en courant. – X. Comme les bons jours d'autrefois. Endroits où l'on envoie paître. – XI. Redevient neuf quand on arrive au bout. Dans une main où il n'y a pas de poil. La sonnerie du réveil. – XII. Des gens qui allaient au charbon. Il y en a plein les miches. – XIII. Devenue de mauvais goût. Une façon de tuer le ver. – XIV. Une maladie qui peut atteindre des ouvrières. Titre pour un grand. – XV. Ce n'est même pas la moindre des choses. Peut être appelé éminence. Est maintenant accessible aux piétons.

VERTICALEMENT

1. On y trouve des individus de « bas » étage. Frapper par derrière. – 2. Fait preuve d'attachement. Le récit d'une passion romantique. Dans l'alternative. – 3. Sacs où l'on peut mettre des bouquins. Récipient pour les cendres. – 4. Une grosse tranche. Elément d'un lustre. Enrichit un parti. – 5. Comme certaines terres. Airs d'enterrement. – 6. Prise. Ville qui évoque de bons bourgeois. Conjonction. – 7. Une œuvre de maître. Peut être renversée au dessert. – 8. Certain fournit une teinture jaune. Un animal très constructif. – 9. Parfois produite par le désespoir. Service ancien. – 10. Dans une série de sept. Un val autonome. Prendre un ton plus grave. – 11. Des gens qui se mesurent. Qui s'est donc fait attendre. – 12. Rongeur. Canaux de dérivation. – 13. Une vraie peau de vache ! – En France. Eut une réaction brutale. Peut arriver en courant. – 14. Circule en Albanie. Ancienne capitale. Bon quand il est plein. – 15. Romancier. Un sacré bœuf. Qui a donc été dépassée.

Solution du problème nº 5262

Horizontalement

I. Pharmacie. – II. Rapiat. Nu. – III. Olim. Lise. – IV. Té. Miaou. – V. Hivers. Li. – VI. En. Lé. Etc. – VII. Ses. Nérée. – VIII. Credo. – IX. Soie. Isée. – X. Trenet. Or. – XI. Esse. Sang.

Verticalement

1. Prothésiste. – 2. Haleine. Ors. – 3. Api. Scies. – 4. Rimmel. Rêne. – 5. Ma. Irène. – 6. Atlas. Edits. – 7. Io. Eros. – 8. Insulte. Eon. – 9. Eue. Iceberg.

GUY BROUTY

COMMUNICATION

Le débat sur le financement d'A2 et de FR3

M. Laurent Fabius, président de l'Assemblée nationale et partisan de la suppression de la publicité sur les chaînes publiques, a convié lundi 21 mai une cinquantaine de personnalités du monde de la communication à une journée de réflexion sur ce sujet.

POINT DE VUE

Contre une télévision publique sans public

par Nathalie Coste-Cerdan, Pascal Josephe, Albert Mathieu et Michel Souchon.

PARIS, le 15 mai 1995 : Hier soir, la deuxième chaîne publique a diffusé ses dernières émissions ; le sourire de son directeur général et la larme furtive de la speakerine se sont figés en une image arrêtée, cédant la place à la mire. Mais personne ne nous a dit *« A demain »*. Nous étions sans doute peu nombreux à assister à cette mort en direct... Comment en est-on arrivé-là ? Que s'est-il passé ?

Rappelez-vous, nos arguments en mai 1990, étaient imparables. Depuis vingt ans, disions-nous, *« la télévision publique est entrée dans une spirale suicidaire qui n'a cessé de s'accélérer »*. Cette baisse continue de la qualité à une cause : la course à l'audience. Le financement publicitaire des deux chaînes publiques entraîne inéluctablement la dictature de l'Audimat. Le ver est dans le fruit. *« Supprimons la publicité et les chaînes publiques cesseront de raccoler le public et la qualité, longtemps bridée, s'épanouira. Et s'il faut compenser ces ressources malsaines, augmentons la redevance, taxons au profit du service public l'ensemble des supports publicitaires et mettons l'Etat face à ses responsabilités et qu'il paie »*.

Nous étions sincères et généreux : nous voulions vraiment sauver le service public. Mais tout ne s'est pas passé exactement comme nous l'avions prévu.

Certes, au début, il y eut un réel afflux de projets : de nouveaux créateurs et producteurs vinrent rejoindre notre combat pour une télévision libérée de l'argent, libérée des sanctions, libérée de toute obligation de concurrencer les chaînes commerciales. Nous avions mis un terme à la notion de grille de programmes, car nous pensions qu'elle enfermait les idées dans le carcan des rendez-vous obligatoires. Nous croyions au contraire qu'il fallait surprendre, susciter l'enthousiasme et permettre au maximum de créateurs de talent d'accéder au petit écran. Les cents fleurs s'épanouissaient sur trois SEPT : les téléspectateurs, friands des genres télévisuels les plus subtils, les plus informatifs, les plus culturels ne savaient plus où donner de la tête.

Mais ils n'étaient pas très nombreux : quelques mois plus tard, en mars 1991, les trois chaînes de service public ne concernaient déjà plus qu'un quart des téléspectateurs. Le climat se dégrade : certains commencèrent à nous trahir, tel ce présentateur du journal télévisé qui ne supportait plus, disait-il, de *« prêcher dans le désert »*. Il se plaignait souvent de voir les hommes politiques préférer les chaînes commerciales et leur quantité d'audience aux chaînes publiques et leur qualité d'audience. Il fut bientôt suivi par nombre de professionnels et créateurs qui, bien qu'attachés au service public, préféraient se consacrer au service du public.

Bien sûr, cette atmosphère ne facilita pas la collecte des ressources : lors du vote de la loi de finances de 1993, les propositions du gouvernement pour l'accroissement de la redevance furent rejetées par les parlementaires toutes tendances confondues : leurs électeurs se plaignaient qu'on leur demande tant d'argent pour une télévision qui les concernait si peu. Le ministère des finances, toujours soucieux de limiter les prélèvements obligatoires, se réfugia dans une position catégorique : pourquoi gaspiller tant de ressources publiques pour un média que de nombreux pays occidentaux placent en économie de marché ? Tous nos espoirs étaient alors fondés sur une taxe sur les médias privés qui devait rapporter 2,5 milliards pour compenser la disparition de la publicité. Notre déconvenue fut grande : sa mise en œuvre fut très complexe et avant même d'être parvenus au bout des difficultés techniques, les recours auprès de la Cour européenne de justice et du Conseil d'Etat se multiplièrent : petits médias s'estimant floués par un impôt taillé pour les puissants, éditeurs de presse en difficulté économique, et furieux de payer pour leurs concurrents : le rendement de la taxe ne fut pas à la hauteur de nos espérances.

Laissés à nous-mêmes, nous décidâmes de rechercher à travers le monde des partenaires partageant notre ambition, pour développer avec eux des coproductions. Las... un grand sentiment de solitude nous envahit peu à peu. Ni le public, ni les pouvoirs publics, ni aucun autre diffuseur au monde ne partageaient plus notre projet. Sans doute, la télévision avait-elle profondément changé. Sans doute le public attendait-il autre chose. Nous subissons aujourd'hui les effets de la spirale infernale que nous avons nous-mêmes enclenchée : moins de public, moins d'argent. Moins d'argent, moins de talent. Moins de talent, moins de public.

Nous nous étions trompés de combat ; en demandant et en obtenant la suppression de la publicité sur les chaînes de service public, nous avions confondu la fin et les moyens et fourni des armes à nos pires ennemis. Aujourd'hui, s'il en est encore temps, réagissons. Rendons la télévision publique à son public.

▶ Nathalie Coste-Cerdan est économiste au BIPE ; Pascal Josephe est directeur de Carat-TV ; Albert Mathieu est directeur de l'antenne de Canal Plus et Michel Souchon rédacteur-en chef adjoint de la revue *Etudes*, ancien directeur des études d'Antenne 2.

Cannes 90

de nos envoyés spéciaux

Deux films attendus, deux maîtres, Federico Fellini, resté à Rome, et Jean-Luc Godard, venu avec sa star Alain Delon, et tout le rituel qui s'ensuit. Les Soviétiques charment ; les Américains surprennent.

SÉLECTION OFFICIELLE

« Nouvelle vague », de Jean-Luc Godard

Le cornet à dés

Le film le plus serein, le plus amoureux inventé par Godard.

Godard est venu. Il était temps, le cinéma commençait à nous manquer. Il est arrivé discrètement, laissant à Alain Delon le soin de faire tout le bruit nécessaire, ce que le maître a accepté très gentiment, avec la simplicité qu'on lui connaît, exigeant d'accéder au Palais par la mer, d'avoir un bain de foule avant les marches et le tapis rouge, une émeute d'amour populaire spontanée, bref le protocole d'un dieu. Le maître n'aime pas tellement ça (il n'est pas de notre monde), mais il se dévoue pour le film et c'est bien ainsi. A-t-il su le rôle que lui réservait Godard ? Pas sûr. Il semblait croire encore récemment avoir joué deux frères jumeaux dans un polar suisse.

Il n'a peut-être pas tort, du reste. Nous ne sommes pas certains d'avoir repéré exactement le fil d'une intrigue, au sens ordinaire du terme, dans *Nouvelle Vague*, pas plus que dans les précédents films de Godard, tous superbes, aériens et drôles, ivres de cette *même liberté qui permet* à Fellini de glisser d'un personnage à l'autre, sans autre souci que de maintenir l'accent sur le coeur de son propos, le noyau de son obsession : la télévision, le monde *« moderne » chez l'Italien* ; les langues croisées, la puissance des images, la dialectique du cinéma chez le Suisse.

Là où d'autres s'efforcent de cerner ce qu'ils ont à dire dans le cadre d'une histoire – au sens romanesque, classique, – eux, s'autorisent l'*association libre* des rêves et toutes les ellipses de la narration. On ne comprend pas tout, mais tout nous saisit, nous imprègne, comme une musique. C'est une capture de l'esprit par la vue, quasi physique, où le sujet traité se recompose après coup comme un puzzle un instant laissé en apesanteur.

On peut penser qu'il s'agit d'une belle jeune femme (Domiziana Giordano), « contessa », héritière d'une grande fortune italienne en Suisse (les Torlato-Favrini, en hommage à *la Comtesse aux pieds nus*, de Mankiewicz). Elle renverse avec sa Maserati un inconnu qui ne s'est pas garé assez vite des voitures. Delon. Elle le recueille dans sa vaste demeure, s'occupe de lui, au milieu d'une nuée de secrétaires, gouvernantes, chauffeurs de quantités de *limousines* ; d'un PDG dur en affaires (Jacques Dacquemine) et d'un jardinier éloquent (Roland Amstutz) qui parle en vers et pense profond.

Delon n'est pas rasé, pas réveillé, pas concerné. *« Qu'est-ce que vous faites là ? Je fais pitié »*. Il écoute, distrait, des conversations qui s'évanouissent brusquement sous d'autres paroles, d'autres bruits, comme toujours chez Godard, qui adore nous priver sadiquement de la dernière phrase d'une blague, en garder pour lui la pointe et la clé. Delon s'en fout totalement, il se promène aimablement comme un beau renard très argenté, indifférent au tumulte des gens et des dialogues. *« C'est le chien des Baskerville ? Non, c'est le chien andalou »* … Il se demande ce qu'on pensera plus tard de notre époque : un temps où il y avait des riches et des pauvres, des choses assez désirables pour qu'on se batte pour elles, où le hasard était de la partie.

Sur le Léman, cimetière marin des évasions fiscales, Delon rame et se noie. Puis ressuscite en homme d'affaires calamistré, dynamique, capable à son tour de noyer sa « contessa ». S'agit-il d'un Ancien, d'un Nouveau testament comme le suggère Godard ? *Toutes les images qu'il nous donne sont* un testament sur l'écroulement de ce monde, la catastrophe d'aujourd'hui. *« Il faudra savoir ce que c'est qu'une image avec tous ces films en portefeuille. »*

Un film de Godard est toujours comme un cornet à dés ou un shaker – à chacun selon son vice – on y secoue de très belles femmes, beaucoup d'amour, un trait d'ironie. Et tant de grandes phrases glanées au fil des lectures, que Jean-Luc Godard s'est permis de ne pas signer ce film – il n'est tout simplement pas au générique, – un de ses plus beaux, un des plus sereins et des plus amoureux qu'il ait inventé, et il ne pouvait l'être que par son œil diabolique et généreux.

MICHEL BRAUDEAU



GÉRARD RONDEAU

Étoile

IL a surgi de la mer… Non pas en marchant sur les eaux, mais par bateau . Après une dizaine d'années de bouderie puis, l'an dernier, une ébauche de réconciliation, Alain Delon est revenu à Cannes présenter le dernier film de Jean-Luc Godard. *Tout le jour, les rumeurs les plus folles* ont parcouru la Croisette : la vedette *refuse de monter les marches avec* Godard, les deux hommes ne s'adressent plus la parole ; d'ailleurs, Delon ne participe pas à « sa » conférence de presse. *« Faux*, s'exclament le cinéaste et le producteur Alain Sarde. *Il est en train de tourner, mais il sera là ce soir. »*

Delon-superstar voulait son bain de foule quasi-gaullien : il irait à pied du Carlton au Palais. *« Non*, ont répliqué les divers services de sécurité. *Ça vous prendra la journée. »* Son arrivée au Palais a relevé de l'opération militaire. Durée prévue : trente minutes: Arrivée au ponton du Majestic ; séance photo (huit photographes, huit minutes) ; *sécurité en rang d'oignons* : gardes du corps personnels, « bulle » de gendarmes municipaux, la sécurité Festival, enfin. Delon-superstar ou la solitude de l'étoile de fond ; Delon-Dieu, triomphant, flottant au dessus de la foule déchaînée…

H. Bé

Les vérités de Federico Fellini

Suite de la première page

Les touristes japonais pullulent, on prépare la Fête des gnocchis et l'élection de Miss Farine – Ivo, enfermé par mégarde sous l'estrade, ne recueillera que les fragments tonitruants de ces affligeantes et désopilantes ripailles – on attend la mise en place d'une chaîne de télévision locale…

Certains esprits blasés déjà rechignent, avancent que ce sont là de vieilles lunes, que *Fellini nous a déjà dit tout cela, autrement et pareil : le bruit, le vide, la télévision*, la solitude au milieu des autres, et la banalité comme métaphore de la fin du monde. C'est vrai peut-être, et faux sûrement. Car il y a du nouveau dans *la Voce della Luna*. Plus radicalement encore que dans *Intervista*, Fellini s'affranchit des chaînes narratives. Prenant pour appui *le Poème des Lunatiques*, de Ermanno Cavazzoni, il largue les amarres du récit avec une énergie, une drôlerie, pour tout dire, une jeunesse extraordinaires.

Sans entraves désormais, il fait dire à Benigni : *« J'aime me souvenir plus que vivre. »* Alors, la voie est libre. Fellini est libre de retourner à son enfance, par exemple. Voici une grand-mère appétissante, *un lit trop grand, une petite luge incongrue, le « Rosebud » de* Rimini. Voici un bel orage, une péniche fleurie chargée de jeunes filles. On musarde, on s'arrête. On grimpe sur les toits. On disserte sur le faux plus beau que le vrai, c'est-à-dire sur le cinéma plus beau que la réalité.

Voici, drolatique et terrible, le spectre de la mort à qui on ne peut plus en dernier ressort que montrer *son cul : le préfet rentre chez* lui, il est cerné *par de serviables vieillards*, ils sont là à lui offrir des tisanes, ils sont la vieillesse même, ignoble et contagieuse.

Voici aussi, moins spontanés sans doute, mais d'une grandiose efficacité, la boîte de nuit de l'apocalypse, l'enfer des décibels, le rock'n' roll comme péché capital. Et soudain, au centre de la piste, moment de grâce dérisoire rappelant la prestation périlleuse de Ginger et Fred, le vieux *préfet et* son égérie fanée se mettent à danser une valse des adieux au son anachronique du *Beau Danube bleu*…

Soutenu par le dévouement sans conditions de ses interprètes – la feinte ingénuité de Benigni, l'opacité menaçante de Villagio font *merveille*, – *jamais* décidément Fellini n'aura si *génialement* dénoncé l'aridité de notre imaginaire et la cacophonie de nos vies. Jusqu'à l'apothéose finale. Mirage grossissant, sur la place du village, la foule se contemple sur des écrans *géants*, la frénésie se multiplie, c'est la *mise en abyme* de la crétinerie. La lune vient d'être capturée par une moissonneuse-batteuse. Le rêve prisonnier n'est plus qu'une pierre blanche au jardin de nos chimères. Irrécupérable même par les autorités ecclésiastiques, la lune est un astre profane.

Heureusement, elle reprend bientôt sa place dans le ciel, elle reprend bientôt son visage de femme. Sous les yeux émerveillés d'Ivo Salvini, elle prononce un mot, un seul mot d'une triomphante obscénité : *« Publicità »*. C'est alors qu'à *la voce della luna*, se superpose *la voce del maestro*. Si on l'écoute, tout peut être encore sauvé. Il ne dit lui aussi qu'un seul *mot : « Silencio »*.

DANIÈLE HEYMANN

LA QUINZAINE DES RÉALISATEURS

« Rez-de-chaussée », d'Igor Minaiev ; « To Sleep with Anger », de Charles Burnett ; « End of the Night », de Keith McNally

Les Russes, les Américains et le Diable

Soviétiques, Blancs et Noirs américains se côtoient, en toute coexistence pacifique.

Arrêtée pour mauvaise conduite, elle est gardée par un jeune homme, qui la laisse s'enfuir. Elle pourrait s'appeler Carmen, elle s'appelle Nadia, n'est pas cigarière mais coiffeuse, habite à Leningrad un appartement minuscule et délabré : c'est *Rez-de-chaussée*, d'Igor Minaiev. Dans un noir et blanc brumeux qui poétise le sordide, le film enchaîne des séquences discontinues à l'écriture nerveuse, se balade dans un *univers qui rappelle* celui de *Taxi Blues (le Monde du* 15 mai) : univers de gens déstabilisés, trop démunis, trop vulnérables pour bénéficier des effets de la perestroïka, et qui se débrouillent au jour le jour. On retrouve aussi un personnage apparemment classique dans le cinéma soviétique d'aujourd'hui, celui du type qui a vécu « avant », a été nourri de certitudes, souffre comme un damné de ne plus rien comprendre.

Igor Minaiev s'est inspiré d'une pièce de théâtre et en a fait du vrai cinéma : par la présence de la ville, pourtant simplement suggérée, par le rythme interne des séquences, par la façon dont les images disent ce que les personnages – ils sont peu nombreux – sont incapables de savoir et d'exprimer sur eux-mêmes. Centré sur le couple désassorti, le film suit la montée de la jalousie chez le jeune homme. Il y a la passion, l'ironie, la douceur. Plus quelque chose de sauvagement vivant. Une sorte d'innocence sans mièvrerie, une force qui habite jusqu'aux productions soviétiques les plus sombres présentées à Cannes.

Rez-de-chaussée n'a pas encore de distribution russe. *« Tout est devenu tellement confus, on ne sait plus à qui s'adresser »*, dit Igor Minaiev, qui vit depuis 1988 à Paris. Avant de partir, il avait déposé le projet. Il n'y pensait plus quand on lui a proposé de venir le tourner. Il a accepté. Il accepterait de travailler à l'Est comme à l'Ouest s'il y trouve des conditions convenables. Cannes lui paraît comme une rampe de lancement exceptionnelle.

« C'est notre seul investissement publicitaire », explique Virko Baley, *producteur ukraino-américain du Lac des cygnes*, de Yuri Ilienko (*le Monde* du 14 mai), tourné en Ukraine avec du matériel américain, et développé à Budapest. Relativement optimiste, il pense que ce type de films doit *pouvoir trouver son public plus facilement* à l'Ouest qu'en URSS peut-être, car les gens ont envie de voir ce qui leur a manqué. A l'Est, ils veulent du sexe et de l'horreur. A l'Ouest, un style de récit différent, des gens autres. *« Le marché français n'est pas rentable, mais il est bon pour le prestige. »*

La colère et le mal

L'insolite ne vient pas uniquement de l'Est. La famille noire que montre Charles Burnett dans *To Sleep with Anger*, a de quoi surprendre. Venus du Sud, installés à Los Angeles, les parents ont gardé des façons de vivre qui paraissent assez archaïques. Ils sont baptistes, et ne pas fréquenter régulièrement l'Eglise leur paraît le début de la damnation. Leur foi est mêlée de rites superstitieux. Ils *pratiquent la religion*, la charité et l'autorité patriarcale. Ils ont deux fils mariés. L'aîné suit leur exemple. L'autre – surnommé, à sa grande fureur, Baby Brother, – a épousé une Noire *des villes et toutes ces mômeries* l'ennuient profondément.

A *première vue*, la famille pourrait s'apparenter à celle du Cosby Show. Mais elle reste encore très paysanne, ne cherche pas à se mêler aux Blancs ni à les imiter. Disons qu'elle *s'est suffisamment intégrée pour ne pas avoir de complexes*, et qu'elle a maintenu ses caractères singuliers. En somme, l'idéal D'abord, on baigne dans le sucre. Les images sont léchées, entre chromo et hyperréalisme. Puis arrive un vieux copain du patriarche, lequel tombe immédiatement malade. Les conflits étouffés s'exaspèrent. Harry, le joyeux drille, débarque et rien ne va plus. Il s'installe, règne, pousse les gens dans leurs vices. Il est le diable, le tentateur. *To Sleep with Anger* est une paraphrase biblique.

Si le film surprend, ce n'est pas tellement à cause des péripéties, bien prévisibles, que pour son ton doucereux. Pendant un bon moment, l'ambiguïté est telle qu'on frôle l'agacement. Et puis, insidieusement, sans que le *ton dévie*, l'angélisme *tourne* à la satire. Tout se passe comme si le mal ayant été détruit – pour combien de temps ? – les personnages s'engluaient dans leur mortelle sucrerie.

Pas de sucrerie pour *End of the Night*, un film en noir et blanc comme *Rez-de-chaussée*, également tiré d'une pièce de théâtre. C'est aussi l'histoire d'une obsession amoureuse. Mais le réalisateur, Keith McNally, utilise des noirs très durs, des blancs livides.

L'obsession s'empare d'un brave *petit employé qui* attend son premier enfant et a peur. Il perd son travail, devient sourd, se fait embaucher sur un coup de tête dans une cafétéria crado, y rencontre une Française, la poursuit, la perd, la recherche dans des endroits où il est complètement déplacé. Peu à peu, *une sorte de folie tranquille le ronge*. Il tente mollement et en vain d'y échapper.

Les noirs de plus en plus étouffants marquent la progression du *mal qui prend littéralement possession* de lui, l'isole de sa femme, de ses amis, du monde entier, de tout ce qui n'est pas l'image de cette fille presque inconnue. La toute dernière séquence assène le symbole avec la lourdeur d'un marteau-pilon, mais, pour le reste, *End of the Night* se regarde sans qu'on reprenne son souffle.

Comme toujours, dans les films américains, les personnages secondaires, même les plus stéréotypés, sont formidablement crédibles. Quant au héros, Eric Mitchell, il est le parfait représentant des *désarrois* d'une société malade d'un puritanisme *ignoré, refusé. Il ne deviendra* jamais adulte. Le héros de *Rez-de-chaussée*, quant à lui, tue pour échapper à l'innocence. Les Noirs de Charles Burnett savent désigner le Mal, lutter contre ou danser avec, c'est selon.

COLETTE GODARD

□ **Mort de l'actrice Jill Ireland.** – La comédienne britannique Jill Ireland, *femme* de Charles Bronson est décédée le vendredi 18 mai à Malibu (Californie) d'un cancer. Elle était âgée de cinquante-quatre ans. Née à Londres, en 1936, Jill Ireland avait d'abord été danseuse professionnelle et tint ce rôle dans son premier film *Oh Rosalinda*, en 1955, avant de tourner dans de nombreuses productions de cinéma et de télévision en Europe et aux Etats-Unis : *le Passager de la pluie*, de René Clément ; *De la part des copains*, de Terence Young (1970) ; *Quelqu'un derrière la porte*, de Nicolas Gessner (1971) ; *le Flingueur*, de Michael Winner (1972), ou *Avec les compliments de Charlie*, de Stuart Rosenberg (1979). – *(AFP-AP)*.

AGENDA

CINEMA

SAMEDI 19 MAI

LA CINÉMATHÈQUE

PALAIS DE CHAILLOT
(47-04-24-24)

SAMEDI

Palme d'or, Cannes 1954 : *la Porte de l'enfer* (1952, v.o. s.t.f.), de Teinosuke Kinugasa, 15 h ; Palme d'or, Cannes 1971 : *le Messager* (1971, v.o. s.t.f.), de Joseph Losey, 17 h ; Grand prix spécial du jury, Cannes 1985 : *Birdy* (1984, v.o. s.t.f.), d'Alan Parker, 19 h 15 : Palme d'or, Cannes 1979 : *le Tambour* (1979, v.o. s.t.f.), de Volker Schlondorff, 21 h 30.

DIMANCHE

Rétrospective Manoel de Oliveira : *le Soulier de satin* (1984, v.o. s.t.f.), de Manoel de Oliveira, 15 h.

CENTRE GEORGES-POMPIDOU

SALLE GARANCE
(42-78-37-29)

SAMEDI

Le Cinéma des pays nordiques : *le Journal d'un ouvrier* (1967, v.o. s.t.f.), de Risto Jarva, 14 h 30 ; *Splendeur et Misère de la vie humaine* (1988, v.o. s.t.f.), de Matti Kassila, 17 h 30 ; *Zappa* (1983, v.o. s.t.f.), de Bille August, 20 h 30.

DIMANCHE

Le Cinéma des pays nordiques : *les Baleines blanches* (1987, v.o. s.t.f.), de Fridrik Thor Fridriksson, 14 h 30 ; *l'X mystérieux* (1913), de Benjamin Christensen, 17 h 30 ; *l'Etrange Amour de Mania Becker* (1977, v.o. s.t.f.), de Marianne Ahrne, 20 h 30.

VIDÉOTHÈQUE DE PARIS

2, grande galerie,
porte Saint-Eustache,
Forum des Halles
(40-26-34-30)

SAMEDI

Au-delà du périph' : Actualités anciennes : Actualités Gaumont, 12 h 30 ; Migrations : *Paris et le Désert français* (1956) de R. Leenhardt et S. Jezequiel, *Toutes l'insoumise* (1984) de Charlotte Silvera, 14 h 30 ; Migrations : *Une histoire d'eau* (1958) de François Truffaut et Jean-Luc Godard, *les Nuits de la pleine lune* (1984) d'Eric Rohmer, 16 h 30 ; Banlieue blues : *Aubervilliers* (1945) de E. Lotar, *le Jour se lève* (1939) de Marcel Carné, 18 h 30 ; Banlieue blues : *les Degling's* (1978) de Claude Massot, *Série noire* (1979) d'Alain Corneau, 20 h 30.

DIMANCHE

Au-delà du périph' : Banlieue blues : *Enfants des courants d'air* (1959) de E. Luntz, *Kriss Romani* (1962) de Jean Schmidt, 14 h 30 ; Migrations : *Souvenirs de banlieue* (1979) de Jean-Paul Desgoutte, *Elle court, elle court la banlieue* (1973) de Gérard Pirès, 16 h 30 ; Migrations : *le Roman de Léo* (1988) de Graham Guit, *Paris vu par...* (1965) de Jean-Luc Godard, Eric Rohmer, Jean Douchet, Jean-Daniel Pollet, Claude Chabrol, Jean Rouch, *la Carrière de Suzanne* (1963) d'Eric Rohmer, 18 h 30 ; Migrations : *la Zone* (1928) de Georges Lacombe, *Nénesse sur les fortifs* (1979) de Jacques et Evelyne Renard, *Laisse béton* (1984) de Serge Le Perron, 20 h 30.

LES FILMS NOUVEAUX

CHASSEUR BLANC, CŒUR NOIR. Film américain de Clint Eastwood, v.o. : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Pathé Impérial, 2e (47-42-72-52) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; UGC Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; v.f. : Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; Pathé Wepler, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

HARRY PLOTNICK SEUL CONTRE TOUS. Film américain de Michael Roemer, v.o. : 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83).

LECTURES DIABOLIQUES. (*) Film américain de Tibor Takacs, v.o. : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Opéra, 9e (45-74-95-40) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; Pathé Wepler II (ex-Images), 18e (45-22-47-94) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

LA VOCE DELLA LUNA - A PARTIR DU 18 MAI -. Film italo-français de Federico Fellini, v.o. : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; La Pagode, 7e (47-05-12-15) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; v.f. : UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Opéra, 9e (45-74-95-40) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Pathé Wepler II (ex-Images), 18e (45-22-47-94) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30).

EXCLUSIVITÉS

AFFAIRES PRIVÉES (*) (A., v.o.) : UGC Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; v.f. : UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95).

ALLO MAMAN ICI BÉBÉ (A., v.o.) : Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

ALWAYS (A., v.o.) : UGC Ermitage, 8e (45-63-16-16) ; v.f. : Miramar, 14e (43-20-89-52).

APRÈS APRÈS-DEMAIN (Fr.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; La Pagode, 7e (47-05-12-15) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; Les Montparnos, 14e (43-27-52-37) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

AU-DELA DU FEU (iranien, v.o.) : Utopia Champollion, 5e (43-26-84-65).

AUX SOURCES DU NIL (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Ermitage, 8e (45-63-16-16) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; Miramar, 14e (43-20-89-52) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; v.f. : UGC Opéra, 9e (45-74-95-40) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Pathé Wepler II (ex-Images), 18e (45-22-47-94).

BLAZE (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; v.f. : UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94).

BLUE STEEL (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; v.f. : Pathé Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

BOURG-LA-FOLIE (Caraïbes) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

LA CAMPAGNE DE CICÉRON (Fr.) : Latina, 4e (42-78-47-86).

LA CAPTIVE DU DÉSERT (Fr.) : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Escurial, 13e (47-07-28-04) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Pathé Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; Fauvette Bis, 13e (43-31-60-74) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06).

LE CHAMPIGNON DES CARPATHES (Fr.) : Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33) ; Denfert, 14e (43-21-41-01).

CHARLIE (A., v.f.) : Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33) ; Denfert, 14e (43-21-41-01) ; Grand Pavois, 15e (45-54-46-85) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

CHÉRIE, J'AI RÉTRÉCI LES GOSSES (A., v.o.) : Le Triomphe, 8e (45-74-93-50) ; v.f. : Le Triomphe, 8e (45-74-93-50) ; Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33) ; Denfert, 14e (43-21-41-01) ; Grand Pavois, 15e (45-54-46-85) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

CHET BAKER, LET'S GET LOST (A., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

CINÉMA PARADISO (Fr.-It., v.o.) : Lucernaire, 6e (45-44-57-34) ; George V, 8e (45-62-41-46).

CONTE DE PRINTEMPS (Fr.) : Le Saint-Germain-des-Prés, Salle G. de Beauregard, 6e (42-22-87-23) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

CRIMES ET DÉLITS (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Reflet Logos II, 5e (43-54-42-34) ; Le Triomphe, 8e (45-74-93-50) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; Studio 28, 18e (46-06-36-07).

CYRANO DE BERGERAC (Fr.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; Pathé Wepler II (ex-Images), 18e (45-22-47-94) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

LE DÉCALOGUE 1, UN SEUL DIEU TU ADORERAS (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 10, TU NE CONVOITERAS PAS LES BIENS (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 2, TU NE COMMETTRAS POINT DE PARJURE (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 3, TU RESPECTERAS LE JOUR DU SEIGNEUR (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 4, TU HONORERAS TON PÈRE ET TA MÈRE (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 5, TU NE TUERAS POINT (*) (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 6, TU NE SERAS PAS LUXURIEUX (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 7, TU NE VOLERAS PAS (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 8, TU NE MENTIRAS PAS (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

LE DÉCALOGUE 9, TU NE CONVOITERAS PAS LA FEMME (Pol., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

DÉDÉ (Fr.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26).

DO THE RIGHT THING (A., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

DRUGSTORE COW-BOY (*) (A., v.o.) : Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

ELÉMENTAIRE, MON CHER... LOCK HOLMES (Brit., v.o.) : George V, 8e (45-62-41-46).

ENNEMIES, UNE HISTOIRE D'AMOUR (A., v.o.) : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Publicis Saint-Germain, 6e (42-22-72-80) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (47-20-76-23) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (45-44-25-02).

ERREUR DE JEUNESSE (Fr.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

L'ESPOIR AUX TROUSSES (Pol.-Dan.-Fr., v.o.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LE FESTIN DE BABETTE (Dan., v.o.) : Utopia Champollion, 5e (43-26-84-65).

LA FILLE AUX ALLUMETTES (Fin., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; Bretagne, 6e (42-22-57-97) ; Racine Odéon, 6e (43-26-19-68) ; Les Trois Balzac, 8e (45-61-10-60) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Les Montparnos, 14e (43-27-52-37).

GHOSTS OF THE CIVIL DEAD (**) (Austr., v.o.) : 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83).

GLORY (A., v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Bretagne, 6e (42-22-57-97) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

LE GRAND BLEU (Fr., v.f.) : Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50).

LA GUERRE DES ROSE (A., v.o.) : Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

HALLOWEEN 4 (*) (Brit., v.o.) : George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06).

HISTOIRE DE GARÇONS ET DE FILLES (It., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Reflet Logos I, 5e (43-54-42-34) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

IL GÈLE EN ENFER (Fr.) : George V, 8e (45-62-41-46) ; Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

IL Y A DES JOURS... ET DES LUNES (Fr.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE (A., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

JOURS TRANQUILLES A CLICHY (Fr.-It.-All., v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

REPRISES

A BOUT DE SOUFFLE (Fr.) : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77).

ALPHAVILLE (Fr.) : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77).

ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD (Fr.) : L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

LE BAL DES SIRÈNES (A., v.o.) : Le Triomphe, 8e (45-74-93-50).

LES CONTES DE LA LUNE VAGUE APRÈS LA PLUIE (Jap., v.o.) : Action Christine, 6e (43-29-11-30).

L'EVANGILE SELON SAINT MATHIEU (It., v.o.) : Accatone, 5e (46-33-86-86).

FELLINI ROMA (It., v.o.) : Le Champo - Espace Jacques Tati, 5e (43-54-51-60).

L'IDIOT (Fr.) : Le Champo - Espace Jacques Tati, 5e (43-54-51-60).

THÉATRES

SPECTACLES NOUVEAUX

(Les jours de première et de relâche sont indiqués entre parenthèses)

AU SECOURS... TOUT VA MIEUX. Théâtre de Paris (45-26-10-04) ; (dim., lun.) 20 h 45 ; sam., 21 heures ; sam., 17 h 30 (16).

HAUTE AUTRICHE. Théâtre de la Main d'Or-Belle de Mai (48-05-67-89), (dim. soir) 19 heures ; sam., dim., 16 heures (16).

JEUX DE FEMME. Théâtre national de l'Odéon (petite salle) (43-25-70-32) ; (lun.) 18 h 30 (16).

LAPIN-CHASSEUR. Grande Halle de La Villette (salle Boris-Vian) (47-27-81-15), (dim. soir, lun.) 20 h 30 ; dim., 16 heures (16).

ODE MARITIME. Athénée-Louis-Jouvet (salle C.-Bérard) (47-42-67-27), (dim., lun.) 20 h 30 ; 18 h 30 mar. (22).

PLATONOV. Théâtre national de l'Odéon (43-25-70-32), dim., lun. 20 h (21).

SAINT ELVIS. Théâtre national de Chaillot (salle Gémier) (47-27-81-15), (dim. soir, lun.) 20 h 30 ; dim., 15 heures (17).

SATIRE A LA RUSSE. Théâtre 13 (45-88-16-30), (dim. soir, lun.) 20 h 30 ; dim., 15 heures (22).

LA VENTE DE PARIS. Théâtre Fontaine (48-74-74-40) (dim.) 21 heures (21).

AKTÉON-THÉATRE (43-38-74-62). *A môman pour la vie* : 20 h 30. Rel. dim., lun. *Les Dactylos* : 22 h. Rel. dim., lun.

AMANDIERS DE PARIS (43-66-42-17). *Un enfant sage* : 20 h 30 (Jeu., ven., sam. dernière).

ANTOINE - SIMONE-BERRIAU (42-08-77-71). *Adélaïde 90* : 20 h 45, sam. 17 h 30 et 21 h, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

ARCANE (43-38-19-70). *Jus d'carreau* : 20 h 30, dim. 17 h. Rel. dim. soir, jeu.

ATELIER (46-06-49-24). *Popkins* : 21 h. Rel. dim.

ATHÉNÉE-LOUIS JOUVET (47-42-67-27). *Ode maritime* : mar. 18 h 30.

BATACLAN (47-00-30-12). *Match d'improvisation* : lun. 21 h.

BATEAU-THÉATRE - PÉNICHE DOCTEUR-PARADIS (42-08-68-89). *Histoire z'ordinaires* : 20 h 15. Rel. dim., lun. *Matou d'Pantruche* : 21 h 45. Rel. dim., lun. *Chari Encor* : ven., sam. 23 h. *Show-Bus* : sam. 21 h 30, dim. 14 h 30.

BEAUNORD-CENTRE WALLONIE-BRUXELLES (42-71-26-16). *La Fameuse Invasion de la Sicile par les ours* Semaines de la marionnette à Paris : 15 h et 20 h 30, jeu. 10 h et 14 h 30. *Don Quichotte* Semaines de la marionnette à Paris : jeu. 20 h 30, ven. 14 h 30 et 19 h. *Genèse* Semaines de la marionnette à Paris : sam. 20 h 30, dim. 18 h. *Sunjata l'épopée mandingue* Semaines de la marionnette à Paris : lun. 20 h 30, mar. 22 h 30.

BERRY (43-79-71-70). *Les Charlottes* : 20 h 30. Rel. dim., lun. *Histoire de dire* : 22 h (Jeu., ven., sam. dernière).

BOUFFES PARISIENS (42-96-60-24). *Quelque part dans cette vie* : 20 h 45, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

CAFÉ DE LA GARE (42-78-52-51). *Marc Jolivet est au Café de la Gare* : 20 h 30. Rel. dim., lun. *Roger, Roger et Roger* : 22 h. Rel. dim., lun., mar.

CARTOUCHERIE ATELIER DU CHAUDRON (43-28-97-04). *A la recherche d'un troisième œil* : 19 h 30, dim. 16 h. Rel. dim. soir, lun.

CASINO DE PARIS (49-95-99-99). *Sarafina* : 20 h 30, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

CAVEAU DE LA RÉPUBLIQUE (42-78-44-45). *Les Versets satiriques* : 21 h, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

CINQ DIAMANTS (45-80-51-31). *Les Justes* : 20 h 30, dim. 17 h 30. Rel. dim. soir, lun., mar.

CITÉ INTERNATIONALE UNIVERSITAIRE (45-89-38-69). Grande salle. *La Reine morte* : 20 h 30, mar. 14 h 30. Rel. dim., lun., mar. soir. La Galerie. *La vie est un songe* : 20 h 30. Rel. dim., lun., mar. La Resserre. *Le Lieutenant Gustel* : 20 h 30. Rel. dim., lun., mar.

COMÉDIE CAUMARTIN (47-42-43-41). *C'est dingue* : 21 h. Rel. mer., dim.

COMÉDIE DE PARIS (42-81-00-11). *Voltaire's Folies* : 21 h, sam. 19 h et 21 h 30. Rel. dim., lun.

COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES (47-23-37-21). *Le Plaisir de rompre et le Pain de ménage* : 21 h, sam. 18 h. Rel. dim., lun.

COMÉDIE ITALIENNE (43-21-22-22). *La Comédie de l'amour* : 20 h 30, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

COMÉDIE-FRANÇAISE (40-15-00-15). Salle Richelieu. *L'Autre Tartuffe ou la Mère coupable* : 14 h, (rose), sam. (série 1) 14 h, dim. 20 h 30. *La Vie de Galilée* : 20 h 30 (Ven., lun.), dim. 14 h. *Huis clos* : jeu., sam., mar. 20 h 30.

CRYPTE SAINTE-AGNÈS (EGLISE SAINT-EUSTACHE) (47-00-19-31). *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* : 18 h 15, sam. 17 h, dim. 19 h 30. Rel. jeu. *Bajazet* : 20 h 45, jeu. 19 h, dim. 15 h 30. Rel. lun.

DAUNOU (42-61-69-14). *Le Diamant rose* : 21 h, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, mer.

DEUX ANES (46-06-10-26). *Les Tonton's farceurs* : 21 h, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

DIX-HUIT-THÉATRE (42-26-47-47). *La Femme abandonnée* : 20 h 30, dim. 16 h. Rel. dim. soir, lun.

EDGAR (43-20-85-11). *Les Babas-Cadres* : 20 h 15. Rel. dim. *Nous on fait où on nous dit de faire* : 22 h. Rel. dim.

EDOUARD-VII SACHA GUITRY (47-42-59-92). *Les Maxibules* : 20 h 45, dim. 15 h. Rel. dim. soir., mer.

ESPACE EUROPÉEN (42-93-69-68). *Plus convivial tu meurs* : 21 h, dim. 17 h. Rel. dim. soir, lun.

ESPACE MARAIS (48-04-91-55). *Baudelaire* : 18 h 30. Rel. dim., lun. *Le Jeu de l'amour et du hasard* : 19 h 30, dim. 17 h. Rel. dim. soir, lun. *La Mouette* : 21 h 30, dim. 19 h 30. Rel. dim. soir, lun.

ESSAION DE PARIS (42-78-46-42). Salle I. *Shaptal* : 20 h 30, dim. 16 h. Rel. dim. soir, lun. Salle II. *Etre marionnette-Café philosophique* Semaines de la marionnette à Paris : 22 h (Jeu., ven., sam. dernière). Atelier Etienne Crosnier : sam. 16 h.

FONTAINE (48-74-74-40). *Le Ventre de Paris* : lun., mar. 21 h.

GAITÉ-MONTPARNASSE (43-22-16-18). *Un œil plus bleu que l'autre* : 21 h (Jeu., ven., sam.), dim. (dernière) 15 h.

GALERIE HUGUES BOURDIN (43-36-55-66). *Les Muses mutines* : 20 h 30. Rel. dim., lun.

GRAND THÉATRE D'EDGAR (43-20-90-09). *Les Bidochons, histoire d'amour* : 20 h 15, sam. 18 h. Rel. dim. *Apostrophons-nous* : 22 h. Rel. dim.

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE (SALLE BORIS-VIAN) (47-27-81-15). *Lapin-chasseur* : 20 h 30, dim. 16 h. Rel. dim. soir, lun.

GUICHET MONTPARNASSE (43-27-88-61). *Le Bel Indifférent* : 19 h. Rel. dim., lun. *Déflagrations* : 20 h 30. Rel. dim., lun. *La Chair et le Couteau ou les Confessions d'un chirurgien* : 22 h 15. Rel. dim., lun.

HUCHETTE (43-26-38-99). *La Cantatrice chauve* : 19 h 30. Rel. dim. *La Leçon* : 20 h 30. Rel. dim. *Diablogues de sourds* : 21 h 30. Rel. dim.

LA BRUYÈRE (48-74-76-99). *Moi, Feuerbach* : 21 h, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

LA VIEILLE GRILLE (47-07-22-11). *Y en a pas que des belles* : 22 h 30. Rel. dim., lun.

LE FUNAMBULE THÉATRE-RESTAURANT (42-23-88-83). *Le Paris-Munich 1930 Caf conc' und Kabarett* : 22 h 15 (Jeu., ven., sam.), dim. (dernière) 16 h.

LUCERNAIRE FORUM (45-44-57-34). Petite salle. *Dresseur de mots, cracheur d'images* : 20 h. Rel. dim. Théâtre noir. *Le Petit Prince* : 18 h 45. Rel. dim. *La Fontaine-Fables* : 20 h. Rel. dim. *Nous, Théo et Vincent van Gogh* : 21 h 30. Rel. dim. Théâtre rouge. *La Jalousie du barbouillé, l'Amour médecin* : 18 h. Rel. dim. *Michel de Montaigne : histoire d'un cavalier* : 19 h 45. Rel. dim. *Calamity Jane* : 21 h 30. Rel. dim.

MADELEINE (42-65-07-09). 1, place Garibladi : 20 h 30, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE (47-07-83-11). *Au Pipirite chantant* : mar. 20 h 30.

MAISON DES CULTURES DU MONDE (45-44-72-30). Théâtre Tchiloli de Sao-Tomé : 20 h 30 (Jeu., ven., sam.), dim. (dernière) 17 h.

MAISON DES ŒUVRES (80-02-08-46). *Le Tartuffe* : jeu., ven. 20 h 30.

MARAIS (42-78-03-53). *Une répétition au théâtre du crime* : 18 h 15. Rel. dim., lun. *L'Avare* : 20 h 45. Rel. dim.

MARIE STUART (45-08-17-80). *Vendredi ou Vrigdag* : 21 h (Jeu., ven., sam. dernière).

MARIGNY (42-56-04-41). *Cyrano de Bergerac* : 20 h 15, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

MATHURINS (42-65-90-00). *Les Palmes de M. Schutz* : 20 h 30, sam. 17 h, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

MICHEL (42-65-35-02). *Bisous, bisous* : 21 h 15, sam. 16 h et 21 h 30. Rel. dim., lun.

MICHODIÈRE (47-42-95-23). *Une journée chez ma mère* : 21 h, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

MONTPARNASSE (43-22-77-74). *Le Souper* : 21 h, sam. 18 h, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun.

MONTPARNASSE (PETIT) (43-22-77-30). *Les hommes naissent tous égo* : 21 h, sam. 18 h. Rel. dim., lun.

NOUVEAUTÉS (47-70-52-76). *Oui patron!* : 20 h 30, sam. 18 h 30 et 21 h 30, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir., lun.

ŒUVRE (48-74-42-52). *Le Gardien* : 20 h 45. *Je ne suis pas Rappaport* : ven., sam. 20 h 45, dim. 15 h.

PALAIS DES GLACES (GRANDE SALLE) (42-85-30-31). *Courtemanche* : 21 h. Rel. dim., lun.

PALAIS DES GLACES (PETIT PALAIS) (48-03-11-36). *François Silvant et ses Dames* : 20 h 15. Rel. dim., lun.

PALAIS ROYAL (42-97-59-81). *Un fil à la patte* : 20 h 45, sam. 17 h et 21 h. Rel. dim., lun.

POCHE-MONTPARNASSE (45-48-92-97). Salle I. *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* : 21 h, sam. 18 h, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

POTINIÈRE (42-61-44-16). *Le Nouveau Testament* : 20 h 45, dim. 15 h. Rel. dim. soir, mer.

RENAISSANCE (42-08-18-50). *Tout contre un petit bois* : 20 h 45, dim. 15 h 45. Rel. dim. soir, lun.

ROSEAU-THÉATRE (42-71-30-20). *La Légende d'Yvain* Semaines de la marionnette à Paris : jeu. 10 h, 14 h 30, ven. 14 h 30 et 20 h 30. *Radio Tom* Semaines de la Marionnette à Paris : sam. 15 h, 17 h, dim. 16 h, lun. 10 h et 14 h 30. *La Sentinelle des miroirs* Semaines de la marionnette à Paris : lun. 22 h, mar. 20 h 30. *L'Homme qui rit, Détective Dream* Semaines de la marionnette à Paris : lun., mar. 19 h.

SAINT-GEORGES (48-78-63-47). *Et moi... et moi!* : 20 h 45, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

SENTIER DES HALLES (42-36-37-27). *Vounet Super Star* : 19 h 30. Rel. dim., lun., mar. *Les Stagiaires* : 20 h 30. Rel. dim., lun., mar.

SPLENDID SAINT-MARTIN (42-08-21-93). *Vous avez dit Bigard* : 20 h 30. Rel. dim., lun.

T.L.D. (LES DÉCHARGEURS) (42-36-00-02). *Le Mirage de Gilda* : 21 h, dim. 17 h. Rel. dim. soir, lun.

THE SWEENEY (46-33-28-12). *Still Life* : dim., lun. 20 h.

THÉATRE 13 (45-88-16-30). *Satire à la Russe* : mar. 20 h 30.

THÉATRE DE L'EST PARISIEN (43-64-80-80). *Sainte Carmen de Montréal* : 20 h 30, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

THÉATRE DE LA MAIN D'OR-BELLE DE MAI (48-05-67-89). Arène. *Haute Autriche* : 19 h, sam., dim. 16 h. Rel. dim. soir. Belle de Mai. *La Double Inconstance* : 20 h 30, dim. 17 h. Rel. dim. soir, lun.

THÉATRE DE LA MAINATE (42-08-83-33). *La Magicienne* : 20 h, dim. 18 h. Rel. mer., mar.

THÉATRE DE NESLE (46-34-61-04). *Nag'airs* : 20 h 30. Rel. dim., lun., mar.

THÉATRE DE PARIS (45-26-10-04). *Au secours... tout va mieux!* : ven., mar. 20 h 45, sam. 21 h et 17 h 30. Rel. dim., lun.

THÉATRE DE VERDURE DU JARDIN SHAKESPEARE (42-71-44-06). *On ne badine pas avec l'amour* : ven., sam., dim. 17 h.

THÉATRE DU TAMBOUR ROYAL (48-06-72-34). *Narcisse ou l'Amant de lui-même. Augustine de Villeblanche ou le Stratagème de l'amour* : 20 h 30, dim. 15 h 30. Rel. dim. soir, lun. *C'est tout* : 19 h. Rel. mer., sam., lun.

THÉATRE GRÉVIN (42-46-84-47). *Blanc cassé et Humour noir* : 20 h 30. Rel. dim., lun. *Ça préserve de tout sauf du rire* : 22 h. Rel. dim., lun.

THÉATRE MODERNE (49-95-09-00). *L'Ours* : 21 h. Rel. dim., lun.

THÉATRE MONTORGUEIL (42-33-80-78). *Dépêche-toi, c'est Shabbat* : 20 h 30, dim. 18 h. Rel. dim. soir, ven.

THÉATRE NATIONAL DE CHAILLOT (47-27-81-15). *Tout le cirque magnifique* : 14 h 30, jeu., ven., mar. 10 h et 14 h 30, sam. 15 h. Rel. dim., lun. Salle Jean Vilar. *Zazou* : 20 h 30, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun. *Saint Elvis* : jeu., ven., sam., mar. 20 h 30, dim. 15 h. Rel. dim. soir, lun.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON (PETITE SALLE) (43-25-70-32). *Jeux de femme l'Inaccessible, et la charité est payable d'avance* : 18 h 30. Rel. lun.

THÉATRE NATIONAL DE LA COLLINE (40-51-78-67). *Le Canard bleu* Festival de théâtre des Grandes Ecoles de Paris : 20 h 30. *L'Ours, suivi de la Demande en mariage* Festival de théâtre des Grandes Ecoles de Paris : 22 h. *Les Rustres* Festival de théâtre des Grandes Ecoles de Paris : jeu. 20 h 30. *Balard-Créteil* Festival de théâtre des Grandes Ecoles de Paris : ven. 20 h 30.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON (43-25-70-32). *Platonov* : lun., mar. 20 h.

THÉATRE RENAUD-BARRAULT (42-56-60-70). Petite salle. *Les Marionnettes de Tbilissi* : 15 h et 20 h 30 (Jeu., ven., sam.), sam., dim. (dernière) 15 h et 17 h.

TOURTOUR (48-87-82-48). *Les Métamorphoses d'Ovide* : 19 h. Rel. dim., lun. *Madame Guillotin* : 20 h 30. Rel. dim.

TRISTAN-BERNARD (45-22-08-40). *La Drague* : 21 h. Rel. dim.

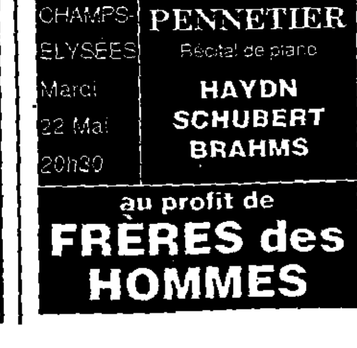
VARIÉTÉS (42-33-09-92). *La Présidente* : 20 h 30, sam. 17 h et 21 h. Rel. dim., lun.

REGION PARISIENNE

AUBERVILLIERS (THÉATRE ÉQUESTRE ZINGARO) (48-78-75-00). *Zingaro* : jeu., ven., sam. (dernière) 21 h.

AUBERVILLIERS (THÉATRE D'AUBERVILLIERS GROUPE TSE) (48-34-67-67). *Le Baron* : 20 h 30 (Jeu., ven., sam.), dim. (dernière) 16 h 30.

BOISSY-SAINT-LÉGER (LE FORUM) (45-69-83-48). Salle polyvalente. *Le Maître des lieux* : 21 h (Jeu.).





AGENDA

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 19 MAI 1990 A 0 HEURE TU

PRÉVISIONS POUR LE 21 MAI 1990 A 12 HEURES TU

Evolution probable du temps en France entre le samedi 19 mai à 0 heure et le dimanche 20 mai à 24 heures :

Situation générale et évolution :

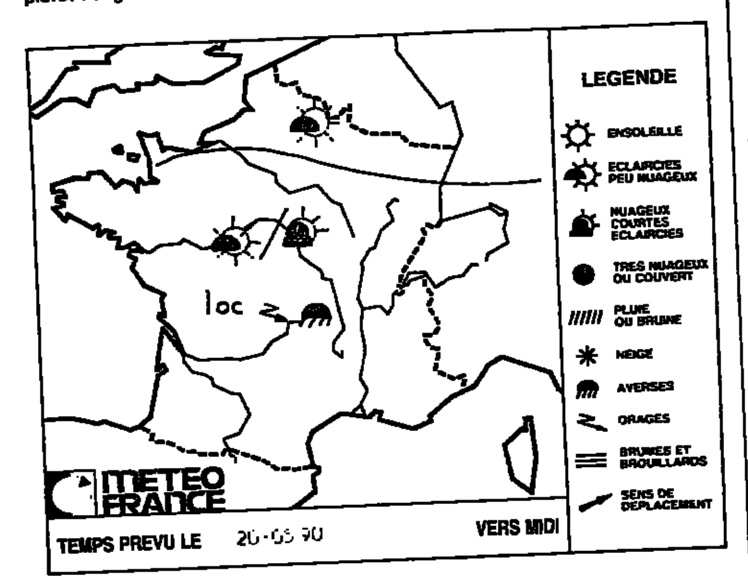
Le pays sera soumis à un faible flux de sud-ouest et des talwegs peu marqués, successifs, renforceront l'activité orageuse.

Prévisions pour dimanche :

Du Nord-Pas-de-Calas, aux Ardennes, en matinée, le ciel sera plutôt nuageux avec quelques apparitions du soleil mais aussi quelques ondées locales à caractère orageux.

Sur le reste du pays, le temps restera lourd et orageux toute la journée. Les orages localement forts pourront être accompagnés de grêle et les pluies assez abondantes sur les reliefs sud-est. Ce temps gagnera le nord-est à partir de la mi-journée.

Les températures ne varient pas. Le matin, elles atteindront de 10 à 14 degrés du nord au sud du pays. Dans l'après-midi, le thermomètre grimpera jusqu'à 18 à 25 degrés.



TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé le 19-05-1990

Valeurs extrêmes relevées entre le 18-05-90 à 6 heures TU et le 19-05-1990 à 6 heures TU

FRANCE			
AJACCIO	23	14	A
BIARRITZ	19	14	C
BORDEAUX	21	16	N
BOURGES	25	14	C
BREST	15	12	P
CAEN	19	11	P
CHERBOURG	14	10	C
CLERMONT-FER.	23	11	N
DIJON	24	14	C
GRENOBLE St-M-H	24	16	C
LILLE	16	7	D
LIMOGES	20	11	D
LYON	24	16	P
MARSEILLE-MAR.	25	18	D
NANCY	22	8	N
NANTES	22	10	B
NICE	21	18	N
PARIS-MONTS	23	11	N
PAU	20	14	N
PERPIGNAN	26	15	N
RENNES	22	12	B
ST-ETIENNE	24	13	C
STRASBOURG	22	9	N
TOURS	24	12	N
TOULOUSE	23	14	B
POINTE-A-PITRE	32	23	D

ÉTRANGER			
ALGER	24	17	C
AMSTERDAM	13	7	C
ATHÈNES	26	18	D
BANGKOK	35	25	C
BARCELONE	26	16	C
BELGRADE	27	14	P
BERLIN	17	8	C
BRUXELLES	16	5	D
LE CAIRE	-	-	-
COPENHAGUE	16	6	D
DAKAR	25	19	D
DELHI	36	28	D
DJERBA	31	19	N
GENÈVE	21	13	P
HONGKONG	27	23	D
ISTANBUL	14	14	D
JÉRUSALEM	27	13	D
LISBONNE	22	14	N
LONDRES	15	7	D
LOS ANGELÈS	19	13	N
LUXEMBOURG	20	8	D
MADRID	26	12	N
MARRAKECH	28	14	D
MEXICO	28	14	B
MILAN	27	17	O
MONTRÉAL	15	7	A
MOSCOU	16	4	D
NAIROBI	26	18	C
NEW-YORK	19	11	D
OSLO	16	2	D
PALMA-DE-MAL.	29	13	C
PÉKIN	34	17	D
RIO-DE-JANEIRO	33	23	C
ROME	23	14	B
SINGAPOUR	34	26	O
STOCKHOLM	11	4	D
SYDNEY	17	9	D
TOKYO	22	20	A
TUNIS	29	18	P
VARSOVIE	14	3	A
VENISE	25	15	D
VIENNE	20	10	D

A	B	C	D	N	O	P	T	*
averse	brume	ciel couvert	ciel dégagé	ciel nuageux	orage	pluie	tempête	neige

★ = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

TÉLÉVISION

Samedi 19 mai

TF 1

20.40 L'Europe en Loto.
22.25 Magazine : Ushuaïa.
23.25 Formule sport.
0.20 C'est à Cannes.
0.30 Journal.
0.50 Série : Enquêtes à l'italienne.
1.45 Série : Intrigues.
2.10 Feuilleton : Ballerina.
3.10 Documentaire : Histoires naturelles.

A 2

20.40 Champs-Elysées.
22.30 Série : Les brigades du Tigre.
23.30 Journal.
23.50 Magazine : Lunettes noires pour nuits blanches.
0.50 Histoires courtes.

FR 3

20.50 Téléfilm : Vincent et Théo.
22.30 Soir 3.
23.00 Court métrage : L'amour existe.
23.20 Court métrage : Une histoire d'eau.
23.35 Court métrage : Camille ou la comédie catastrophique.
0.00 Série rose : Augustine de Villebranche.

CANAL PLUS

20.30 Téléfilm : Traffik.
22.49 Le journal du Festival.
23.00 Cinéma : Marquis. ■
0.20 La nuit des publivores.

LA 5

20.40 Téléfilm : Miami stup.
22.20 Téléfilm : Les filles du lotus.
23.50 Magazine : Ciné Cinq.
0.00 Journal de minuit.
0.10 Les fléaux capitaux.
0.40 Sandokan (rediff.).
1.40 Série : Les cinq dernières minutes.
3.20 Le journal de la nuit.

M 6

20.35 Série : Hongkong connection.
21.30 Série : Les cadavres exquis de Patricia Highsmith.
22.25 Téléfilm : Un jumeau de trop.
0.00 Six minutes d'informations.
0.05 Série : Le prisonnier.
1.00 Magazine : Culture pub.
2.00 Rediffusions.

LA SEPT

20.50 Téléfilm : Vincent et Théo.
22.30 Soir 3.
23.00 Court métrage : L'amour existe.
23.20 Court métrage : Une histoire d'eau.
23.35 Court métrage : Camille ou la comédie catastrophique.
0.10 Magazine : Cannes instantané.

Dimanche 20 mai

TF 1

13.20 Série : Un flic dans la Mafia.
14.15 Série : Rick Hunter, inspecteur choc.
15.10 Variétés : Y a-t-il encore un coco dans le show ?
15.40 Série : Côte Ouest.
16.35 Tiercé à Longchamp.
16.40 Dessins animés : Disney parade.
18.00 Magazine : Téléfoot.
19.00 Magazine : 7 sur 7. Invité : Georges Marchais.
20.00 Journal.
20.40 Cinéma : Airport. ■
23.10 Cinéma : Les veinards. □
0.55 C'est à Cannes.
1.05 Journal.
1.30 Concert.
2.35 Téléfilm : L'année noire (1re partie).
3.30 Documentaire : Histoires naturelles.

A 2

13.20 Dimanche Martin.
14.55 Série : Mac Gyver.
15.50 L'école des fans.
16.35 Série : La belle Anglaise.
17.30 Documentaire : La planète des animaux.
18.20 Magazine : Stade 2.
19.30 Série : Maguy.
20.00 Journal.
20.40 Série : Le Lyonnais.
22.15 Magazine : L'œil en coulisses.
23.15 Journal.

FR 3

13.30 Magazine : Musicales.
14.30 Magazine : Sports 3 dimanche.
17.30 Magazine : Montagne.
18.00 Amuse 3.
19.00 Le 19-20 de l'information.
20.00 Série : Benny Hill.
20.35 Variétés : Chapiteau 3.
22.10 Journal.
22.35 Magazine : Le divan.
23.00 Cinéma : Un envoyé très spécial. ■
0.45 Musique : Carnet de notes.

CANAL PLUS

14.00 Téléfilm : Le piège.
15.40 Documentaire : La France sous tranquillisants.
16.40 Magazine : 24 heures.
17.25 Sport : Cyclisme.
17.50 Le journal du Festival (rediff.).
18.00 Cinéma : Et la femme créa l'homme parfait. ■
En clair jusqu'à 20.30
19.40 Dessins animés : Ça cartoon.
20.30 Cinéma : La main droite du diable. ■■
22.34 Le journal du Festival.
22.40 Cinéma : L'éclipse. ■■■
0.40 Cinéma : Reanimator hospital. ■
2.15 Documentaire : Les allumés...

LA 5

13.30 Drôles d'histoires.
14.00 Sport : Moto.
15.00 Série : K 2000.
15.55 Série : Supercopter.
16.50 Magazine : Télé-matchs dimanche.
18.00 Série : Riptide.
18.50 Journal images.
19.00 Divertissement : Les fléaux capitaux.
19.45 Journal.
20.30 Drôles d'histoires.
20.40 Cinéma : Le piège. ■
22.25 Téléfilm : La jeune Lady Chatterley 2.
23.50 Magazine : Ciné Cinq.
0.00 Journal de minuit.
0.10 Les fléaux capitaux.
0.40 Série : Les cinq dernières minutes.
2.15 Série : Tendresse et passion.
2.40 Le journal de la nuit.

M 6

14.10 Série : Cosby show.
14.40 Série : Commando du désert.
15.10 Série : Les envahisseurs.
16.05 Magazine : Adventure.
16.15 Série : Brigade de nuit.
17.05 Série : Vegas.
18.00 Informations.
18.05 Série : Devlin connection.
19.00 Magazine : Culture pub.
19.30 Série : Murphy Brown.
19.54 Six minutes d'informations.
20.00 Série : Cosby show.
20.35 Cinéma : La cinquième offensive. ■■
22.20 Magazine : Sport 6.
22.25 Capital.
22.35 Cinéma : Les tentations de Marianne. □
0.00 Six minutes d'informations.
0.05 Murphy Brown (rediff.).
2.00 Rediffusions.

LA SEPT

14.30 Cours d'italien.
15.00 Feuilleton : Zastrossi.
16.00 Film d'animation : La traversée de l'Atlantique à la rame.
16.30 Documentaire : L'âge d'or du cinéma.
17.00 Documentaire : Cinéma de notre temps, Jacques Rivette.
18.00 Feuilleton : Zastrossi
19.00 Danse : Coppelia.
20.30 Documentaire : L'archipel sonore.
20.55 Cannes instantané.
21.00 Cinéma : La maudite galette ■■
22.45 Court métrage : Le gros et le maigre.
23.00 Documentaire : France et France.

CARNET DU Monde

Naissances

– Francine et Christian DUCARRE CAUCHARD

ont la joie d'annoncer la naissance de

Adrien,

le 30 avril 1990.

Basement Flat,
445, Chiswick High Road,
London N4 4 AU.

– Isabelle et Patrick BARRAQUAND, Frédéric et Guillaume

ont la joie d'annoncer la naissance de

Arnaud,

le 27 avril 1990.

5, place Corneille,
92100 Boulogne.

Mariages

–Paris. Toulouse. Ile de la Réunion.

Odile DE LA GRANGE et André MARTINEZ

sont heureux de faire part de leur mariage célébré dans la plus stricte intimité, le 17 mai 1990, à Paris.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Décès

– Thérèse Camelin,
ses enfants et petits-enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

Pierre CAMELIN,
ancien combattant,

qui s'est endormi le 17 mai 1990 à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Le service religieux sera célébré en la petite chapelle de l'hôpital d'instruction des armées Bégin, 69, avenue de Paris, à Saint-Mandé, le mardi 22 mai, à 9 heures.

L'inhumation aura lieu au cimetière de Turny (Yonne).

40, rue Diderot,
94300 Vincennes.

– Soucieux de manifester sa reconnaissance à un grand artiste qui a généreusement contribué à aider les recherches sur le cancer, bien avant qu'il ne soit lui-même atteint par cette douloureuse maladie, le Conseil Pasteur-Weizmann tient à s'associer au deuil qui frappe le monde du spectacle par la disparition de

Sammy DAVIS Jr.

– Jean-Marie Lehec,
son fils,
Sandra Bessis,
sa belle-fille,
Solal et Maya,
ses petits-enfants,
Et tous ceux qui l'ont connue et aimée,
font part du décès de

Mme Françoise LEHEC,
née Jullinny,

survenu à Paris le jeudi 17 mai 1990, dans sa soixante-seizième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-François-Xavier, place Saint-Thomas-d'Aquin, 75007 Paris, le lundi 21 mai, à 14 h, suivie de l'inhumation au cimetière du Père-Lachaise.

« Car éternel est son Amour. »
Psaume 136.

– **Louis MOTTIN**

a été enlevé subitement à l'affection des siens, le 12 mai 1990, dans sa quatre-vingt-deuxième année, en son domicile.

De la part de
Mme Louis Mottin,
son épouse,
M. et Mme Marc Mottin,
M. et Mme Jean-Claude Mottin,
ses enfants,
Mme Annick Mottin et M. Jean-Marc Sengers,
M. et Mme Jean-Marc Mottin,
ses petits-enfants,
Hélène, Nicolas, Charline et Antoine,
ses arrière-petits-enfants,
M. Maurice Mottin,
son frère,
Les familles Bedouet, Darré et Colombo.

Le service religieux a été célébré le mercredi 16 mai, en l'église Saint-Germain de Charonne, 4, place Saint-Blaise, Paris-20e.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Villeparisis (Seine-et-Marne), dans le caveau de famille.

17, rue Mendelssohn,
75020 Paris.

[Louis Mottin a été collaborateur du journal *le Monde*, en qualité de typographe.]

– Mme Jean Paris,
son épouse,
Bertrand et Florence Paris,
Sophie et Patrice Elu,
Olivier et Caroline Paris,
ses enfants,
Ses petits-enfants,
Mme Suzanne Lancelot,
Mme Pierre Paris,
Et toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès de

Jean PARIS,

survenu à son domicile le 18 mai 1990, 146, boulevard du Montparnasse.

Le service religieux aura lieu à Saint-Pierre, à Quiberon (Morbihan), le 22 mai, à 16 h 30.

– M. et Mme Armand Simoni,
Mme Marie-France Simoni
et ses enfants,
Et toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès du

docteur Georges SIMONI,
médecin réanimateur,
ancien chef de clinique
de la faculté de médecine de Paris,

survenu le 17 mai 1990, à l'âge de quarante-cinq ans.

Les obsèques auront lieu le mardi 22 mai, à 10 h 30, au cimetière parisien de Pantin.

1, rue de la Porte-Dorée,
78320 Levis-Saint-Nom.

– La famille et les amis de

Nicole TARDY

ont la douleur de faire part de son décès survenu le 14 mai 1990.

Un office religieux, suivi de l'inhumation, a eu lieu dans la plus stricte intimité.

Odile Klock,
8 *bis*, avenue Faidherbe,
93100 Montreuil.

Marie-Hélène Garznel,
27, rue des Morillons,
75015 Paris.

Remerciements

– Hélène Berghauer,
Henry Berghauer
Et sa fille Olivia,
Béatrice Berghauer,
adressent leurs remerciements à tous ceux qui ont pris part à leur peine lors du décès de leur père et grand-père,

M. David BERGHAUER,

survenu le 4 avril 1990.

– Françoise et Laurent Vacherot-Ricard,
Pierre et Marie-Thérèse Ayot,
Antoine Ayot,
Et toute la famille,

très touchés des marques de sympathie que vous leur avez témoignées dans leur douloureuse épreuve, vous remercient bien sincèrement.

Anniversaires

– Le 21 mai 1980,

Adeline AMSTUTZ,
née Oriol,

nous quittait.

En ce dixième anniversaire, que ceux qui l'ont aimée pour sa bonté et son dévouement, aient une affectueuse pensée pour elle.

– Le 21 mai 1983 disparaissait

Laurent CATIER,

des suites d'une longue et terrible maladie. Il allait avoir vingt et un ans le 24 mai. Il est toujours présent pour tous ceux qui l'ont connu et aimé.

– Il y a vingt-cinq ans, le 21 mai 1965, s'endormait

Pierre-Edouard HAUREZ,
agrégé de l'Université.

Rosemonde,
Olivier et Frédéric,
Sa mère,
demandent à ses amis de s'unir à eux dans la prière et le souvenir.

– Il y a un an, le 21 mai 1989,

Robert KIÉFÉ,
avocat à la cour,

nous quittait.

Par sa forte personnalité, son activité inlassable, en particulier depuis plus de trente ans pour la défense du consommateur, la protection de l'environnement, il reste présent parmi nous.

De la part de sa femme,
Ses enfants et petits-enfants.

Soutenances de thèses

– Université Paris-VIII, le mercredi 30 mai, à 14 heures, salle C 336. M. Simon Lévy : « Parlers arabes des juifs du Maroc : particularités et emprunts (histoire, sociolinguistique, géographie dialectale) ».

Université Paris-IV, le mercredi 30 mai, à 14 h 15, salle des Actes, centre administratif, 1, rue Victor-Cousin. Mme Théoni Kapoyanni, née Anastassopoulou : « Causalité et création. Le continu et le discontinu dans l'œuvre d'Henri Bergson ».

Nos abonnés, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de joindre à leur envoi de texte une des dernières bandes pour justifier de cette qualité.

CARNET DU MONDE
Renseignements :
40-65-29-94

ÉCONOMIE

TRANSPORTS

Le record du monde du TGV à 515,3 km/h

Un avantage décisif pour le matériel français face au train à sustentation magnétique japonais

Non content d'avoir repris aux Allemands le 5 décembre 1989 le record du monde de vitesse sur rail avec 482,4 km/h, le train à grande vitesse français a porté cette performance à 515,3 km/h lors de son ultime essai, vendredi 18 mai. Un record aux implications stratégiques aussi bien pour l'exploitant, la SNCF, que pour les constructeurs conduits par GEC Alsthom.

10 h 08 : c'est fini, la rame de série 325 du TGV-Atlantique conduite par M. Michel Massinon a atteint, peu après le point kilométrique 166, au sud de Vendôme, la vitesse de 515,3 km/h. Dans un tourbillon de poussière, les trois voitures encadrées par deux motrices disparaissent vers Tours. Ce nouveau ruban bleu conclut la campagne d'essais menée conjointement par la SNCF et GEC Alsthom depuis 1988.

Un signillage à 500 km/h.

Il fallait du toupet et beaucoup de confiance dans leur technique aux deux partenaires pour convier la presse internationale à assister à ce nouveau record. Bien sûr, la semaine dernière la rame 325 avait roulé à 510,6 km/h et le 16 mai à 510,8 km/h. Mais à cette allure, les mécanismes sont proches de leur limite. Pour approcher l'objectif de 520 km/h, les ingénieurs avaient mis tous les atouts de leur côté : une pente significative depuis le point kilométrique 162 jusqu'au point kilométrique 166, des roues d'un diamètre de 1090 mm contre 1050 mm en décembre dernier, une caténaire – le câble d'alimentation électrique – tendue à 3,3 tonnes au lieu de 2,8, des moteurs d'une puissance doublée (17 000 KWh contre 8 500 KWh en service ordinaire), trois voitures au lieu de dix, un aileron à l'arrière et des boucliers sous certaines parties de la rame pour faciliter l'écoulement de l'air.

Malgré ces astuces et ces précautions, le record tenait à un fil. Que les températures soient trop basses et la rosée abondante et l'alimentation électrique pouvait devenir fantaisiste ou l'adhérence des roues médiocre. Qu'au contraire, la chaleur soit présente et c'était le moteur qui risquait de s'essouffler ou un thyristor de puissance d'être défaillant. Servi par un vent arrière de 18 à 22 km/h, la rame n'a connu aucun des incidents qui avaient émaillé bien des marches d'essai.

Au terme de plusieurs mois de tentatives, réalisées sur une voie exceptionnelle qui sera mise en service en septembre 1990, le TGV-Atlantique rapporte une moisson d'enseignements. La rame 325 a parcouru 2 000 kilomètres à plus de 400 km/h et près de 1 000 kilomètres à 440 km/h. Par huit fois, elle a dépassé les 500 km/h. Il faudra plusieurs semaines pour dépouiller les centaines de paramètres enregistrés mais les ingénieurs n'hésitaient pas, le 18 mai, à exprimer leur totale satisfaction. En décembre 1989, c'est la caténaire qui avait donné des soucis. Le pantographe avait tendance à la soulever sous l'effet du vent de la course au risque de l'arracher. Finalement, le soulèvement n'a jamais excédé les vingt-trois centimètres alors qu'une tolérance de quarante centimètres avait été calculée. De même, on redoutait que le train ne rattrape l'oscillation qu'il provoque sur la caténaire et que le choc ne libère des flammes pouvant faire fondre le fil de cuivre. Rien de tel ne s'est produit. La limite théorique de 530 km/h est considérée comme franchissable.

Les roues et les bogies ont continué à faire preuve d'une parfaite adhérence sur les rails. Surveillés en permanence ils n'ont jamais décollé de plus d'un millimètre sur quelques centimètres de longueur comme cela se produit avec des trains ordinaires.

Soudés, poncés avec soin, supportés par un ballast renforcé, les rails ont fait preuve d'une remarquable tenue. D'ailleurs, le principal acquis des trois dernières semaines d'essais est à porter à leur crédit car ils ont permis à la rame de franchir à plus de 500 km/h les aiguillages de la gare de Vendôme sans faire apparaître la moindre secousse anormale.

Si la SNCF et GEC Alsthom voulaient un jour reprendre leur exploration du domaine des très hautes vitesses, ce sont en définitive les moteurs qui devraient être revus car ils sont parvenus au bout de leur capacité et ne permettent pas de performances supplémentaires.

1 000 kilomètres en trois heures

En décembre 1989, la SNCF et GEC Alsthom tenaient à reprendre aux Allemands le record que ceux-ci avaient établi en 1988 avec leur Inter City Experimental (IEC) à 406,9 km/h. Histoire de démontrer aux Coréens du Sud, aux Taïwanais et aux Canadiens tentés par la grande vitesse que non content d'être le train le plus rapide en exploitation commerciale (300 km/h) le TGV français n'avait pas d'égal pour le sprint pur.

En ce mois de mai, « l'ennemi » était autre. Il n'était que d'entendre M. Roger Gérin, directeur général adjoint de la SNCF, M. Michel Perricaudet, directeur général de la division transports de GEC Alsthom, et M. Pierre Sudreau, président de la fédération des industries ferroviaires, souligner que *« le TGV possède des potentialités supérieures à tous les autres modes de transport à l'étude »* pour comprendre que la menace viendra du train à sustentation magnétique.

En effet, ses promoteurs allemands et japonais ont commencé à souffler aux clients potentiels que ce train sans roues, qui flotte à quelques centimètres au-dessus de sa voie spéciale, renvoie le TGV « roue-rail » au rayon des vieilles lunes. Ils citent à l'appui de leur discours les 435 kilomètres du Magnetobahn allemand et les 517 km/h du train japonais sans pilote à sustentation magnétique.

En faisant quasiment jeu égal avec quarante personnes à son bord avec le prototype japonais, le TGV entend rappeler que trois fois moins cher et capable de rouler sur les voies existantes il peut espérer encore améliorer ses performances. M. Jacques Fournier, président de la SNCF, a, après le record, fixé un objectif ambitieux au TGV de l'an 2 000 qui devra parcourir mille kilomètres en trois heures afin de conserver l'avance technologique acquise par la France. Cela permettrait à la SNCF de continuer à reprendre des points à l'avion si coûteux et à la voiture individuelle trop lente. GEC Alsthom, ANF Industrie et De Dietrich qui ont livré ou qui ont en commande quatre cent rames pourraient espérer exporter encore plus massivement un train contractant le temps et l'espace au point de mettre bientôt Londres et Marseille à trois heures de Paris.

ALAIN FAUJAS

□ **Brittany Ferries commande un nouveau navire à un chantier finlandais.** – La compagnie maritime Brittany Ferries, spécialisée dans le trafic trans-Manche, va confier la construction d'un nouveau navire au chantier naval finlandais Masa-Yards, a-t-on appris le 18 mai auprès de la société finistérienne. Le car-ferry (2 120 passagers, 710 couchettes) dont la livraison est prévue à la fin avril 1992, assurera la ligne Caen-Ouistreham-Portsmouth. Le chantier Masa-Yards et Brittany Ferries ont entamé des négociations pour la commande d'un deuxième navire. Les deux contrats signés, le montant total du marché sera de l'ordre de 1,2 milliard de francs.

ÉTRANGER

Face aux Pays-Bas qui proposent Amsterdam

La France soutient la candidature de Londres pour le siège de la BERD

Le premier ministre néerlandais, M. Ruud Lubbers, a nuancé la position de son pays dans le litige qui oppose son pays à la France et à la Grande-Bretagne à propos de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement (BERD) au cours d'une conférence de presse vendredi 18 mai. Les Pays-Bas ne seraient plus opposés à ce que M. Jacques Attali, conseiller spécial du président de la République, obtienne la présidence de la banque. Mais le siège devrait être situé aux Pays-Bas, à Amsterdam, plutôt qu'à Londres.

Cette proposition, faite vendredi 18 mai, à la veille de la réunion plénière des quarante-deux membres fondateurs de la BERD samedi à Paris, visait à enfoncer un coin dans l'alliance officieuse franco-anglaise. Ce *« marché global »* -dénoncé par M. Lubbers mais démenti par les intéressés- aurait accordé le siège à Londres et la présidence à M. Attali, en même temps qu'il assurait l'égalité de la France et de la Grande-Bretagne dans les quotes-parts du FMI. Les Pays-Bas, qui menaient depuis le mois de décembre une campagne active pour leur candidat, M. Onno Ruding, semblent avoir admis qu'une *« majorité »* s'était dégagée en faveur de M. Attali.

A Paris, samedi matin, on affirmait soutenir la candidature de Londres. Dans la vision de la France, l'installation de la banque outre-Manche permettrait de mieux arrimer la Grande-Bretagne à l'Europe, Londres ne disposant actuellement d'aucun siège d'institution européenne. Une majorité des pays membres de la CEE seraient du même avis.

Alors que huit sociétés nationales seront fermées

Le gouvernement grec va privatiser vingt entreprises en difficulté

Le ministre grec de l'économie, M. Georges Souflias, a présenté vendredi 18 mai le plan de « dénationalisation » de vingt-huit entreprises en difficulté dépendant de l'Office public de redressement des entreprises (OAE) et des sociétés surendettées auprès des banques contrôlées par l'Etat.

Parmi les vingt-huit entreprises de l'OAE qui emploient vingt-sept mille personnes, vingt d'entre elles seront vendues en Bourse ou directement au privé, et les huit autres fermées. La procédure devrait s'achever d'ici à la fin juin. Les employés licenciés seront indemnisés pendant un an. M. Souflias a indiqué que l'Etat avait dépensé depuis 1983 pour ces entreprises 510 milliards de drachmes (18 milliards de francs).

Seules les entreprises fabriquant du matériel militaire et les entreprises de service public (électricité, téléphone et la compagnie aérienne Olympic Airways notamment) resteront dans le domaine public. – *(AFP.)*

FINANCES

En vendant les Entrepôts et Magasins généraux de Paris

La Compagnie du Midi poursuit ses cessions d'actifs

La Compagnie du Midi a accepté l'offre d'achat lancée vendredi 18 mai par la société Magnant SA sur la totalité du capital de la Compagnie des entrepôts et magasins généraux de Paris, dont elle détient 92,18 %, au prix de 3,2 milliards de francs.

Créée en 1860, cette société a pour activité le stockage en entrepôts ordinaires, frigorifiques et sous douane, la location d'entrepôts, la distribution, la manutention et les raccordements ferroviaires ou fluviaux. Ses principales filiales sont la Compagnie du Parc de Bercy et l'Industrielle maritime. D'une rentabilité assez médiocre, elle a pour principal atout la détention de 77 hectares de terrains et entrepôts à Paris, Saint-Denis, Aubervilliers, Saint-Ouen et Marseille. Ces terrains intéressaient tout particulièrement Magnant SA, une société autrefois spécialisée dans le tannage du cuir et devenue une holding immobilière acquise fin 1989 par un groupe d'investisseurs animé par le financier et promoteur immobilier Jean-Claude Aaron.

Dans cette opération, ce groupe est assisté par la Caisse des dépôts, le Crédit foncier de France et d'autres organismes financiers.

Après cette vente, qui lui rapporte 3 milliards de francs dont 2,2 milliards de francs de plus-values, la Compagnie du Midi porte à près de 5 milliards de francs ses cessions d'actifs, qui ont débuté avec la cession à Lafarge et Rhône-Poulenc de la filiale Clause (semences et horticulture) pour 1 milliard de francs, et celle de Garonor pour 900 millions de francs.

F. R.

INDUSTRIE

Devant le tribunal de commerce de Paris

Le comité d'entreprise de Framatome débouté

Le président du tribunal de commerce de Paris, M. Philippe Grandjean, a débouté vendredi 18 mai le comité d'entreprise de Framatome qui demandait la mise sous séquestre des actions détenues par la Compagnie générale d'électricité (CGE) dans le capital du constructeur français de centrales nucléaires.

S'il a déclaré *« recevable »* mais *« infondée »* la demande du comité central d'entreprise de Framatome, il ne s'est toutefois pas prononcé sur le fond, à savoir la régularité du transfert du public au privé des 40 % détenus par la CGE dans le capital de Framatome, lors de la privatisation de la CGE. Le jugement au fond doit se plaider le 25 juin, selon le comité d'entreprise.

Framatome craint en effet un « coup de force » de la CGE lors de la prochaine assemblée générale du 14 juin. Dans ses attendus, le président Grandjean a estimé qu'il n'y avait pas urgence puisque depuis la privatisation, il y a trois ans, *« il n'apparaît pas qu'elle ait donné lieu à protestations ou à réserves, notamment de la part du comité central d'entreprise »*. Quant au risque de voir se créer une situation irréversible lors de l'assemblée générale ordinaire, M. Grandjean a relevé que cette assemblée se tenait *« suivant un ordre du jour »* – sous-entendu pour approuver les comptes annuels – et que Framatome n'expliquait pas en quoi elle *« serait de nature à créer un dommage imminent »*. *« En attendant la décision du tribunal statuant au fond sur la régularité du transfert de Framatome au secteur privé en 1987, la demande de mesure provisoire n'est pas justifiée »*, conclut l'ordonnance de référé. *« S'il se passe quelque chose le 14 juin* (le jour de l'assemblée générale de Framatome), *le tribunal sera surpris »*, a estimé Me Jean-Michel Darrois, avocat de la société Framatome, ajoutant : *« S'il y a un coup de force, nous serons fondés à revenir en référé. »* Le comité central d'entreprise (CCE) de Framatome s'est *« félicité »* pour sa part de cette décision qui permettra *« à la justice de se prononcer sur le fond »*.

A la réunion de Düsseldorf

L'avenir de la TVHD européenne en jeu

Le Comité consultatif international pour les radio-communications (CCIR) se réunira du 22 mai au 1er juin à Düsseldorf (RFA). Cet organisme, dépendant de l'ONU, devra se prononcer ou non sur une norme internationale unique pour la télévision haute définition (la TVHD) qui offrira au vingt et unième siècle une image de qualité et de dimension comparable à celle du cinémascope.

L'enjeu est de taille, puisque les responsables du CCIR auront à choisir entre le standard japonais MUSE (procédé Hivision) et la norme européenne Mac mise au point par les groupes Thomson (France), Philips (Pays-Bas) et Bosch (RFA), les deux premiers ayant récemment décidé d'investir 20 milliards de francs en recherche et développement *(le Monde* du 17 mai).

La Federal communications commission des Etats-Unis s'étant donné jusqu'en 1992 pour se prononcer sur un système de TVHD applicable au Nouveau monde, les délégués du CCIR, dit-on, pourraient reporter leur décision. *« A défaut de l'adoption d'une norme mondiale unique, le débat portera sur des normes ayant le plus grand nombre d'éléments communs afin de faciliter les échanges de programmes »*, souligne une récente étude du ministère des affaires européennes. Une chance peut-être pour le système européen.

Des économies dans l'informatique

Philips fera connaître son plan d'assainissement avant l'été

AMSTERDAM

de notre correspondant

Le comité de management de Philips – la plus haute instance exécutive de la multinationale – aurait décidé d'économiser 1,8 milliard de francs par an dans le secteur des systèmes informatiques, où des licenciements et réorientations de la production sont à l'ordre du jour. C'est ce qu'a avancé, vendredi 18 mai, le quotidien *NRC handelsblad*.

La direction de Philips a seulement indiqué que *« toutes sortes de plans de réorganisation sont en préparation »* et que le détail en sera connu *« peu avant ou peu après les vacances d'été »*. On s'attend généralement que le couperet tombe dans la division « systèmes d'information » qui emploie dix-sept mille personnes aux Pays-Bas et qui aurait réalisé en 1989 un chiffre d'affaires de 9,3 milliards de francs (sur un effectif total de 305 000 salariés et un chiffre d'affaires global de 171,6 milliards de francs).

Selon le quotidien, la production d'ordinateurs et de systèmes informatiques serait à l'origine d'une perte de 420 millions de francs au cours des trois premiers mois de cette année. Depuis qu'elle s'est lancée dans la production d'ordinateurs en 1963, la multinationale néerlandaise aurait perdu sur cette activité de 10,5 à 12 milliards de francs.

CH. C.

Pour fabriquer des moteurs d'avions

Pratt et Whitney va coopérer avec les Soviétiques

Le motoriste américain Pratt et Whitney, filiale du groupe United Technologies, a signé avec le ministère soviétique de l'aéronautique un accord de coopération pour la mise au point et la fabrication d'un réacteur destiné à équiper deux appareils civils soviétiques : l'Illiouchine Il-96, quadriréacteur long-courrier de 270 places et le Tupolev TU-204, biréacteur moyen courrier de 170 places.

Cet accord a été cosigné par Motoren und Turbinen Union (MTU), la filiale « moteurs » de l'allemand Daimler-Benz qui est devenu, le mois dernier, le partenaire privilégié de Pratt et Whitney.

EN BREF

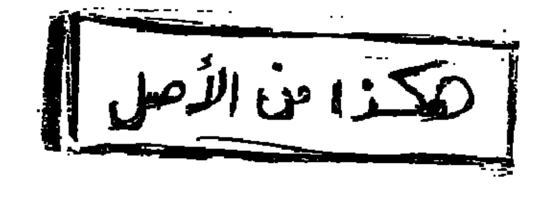
□ **Caisses d'épargne Ecureuil : accord salarial.** – Quatre syndicats, représentant plus de 80 % des salariés, ont signé un accord salarial dans les caisses d'épargne et de prévoyance du réseau Ecureuil (trente-trois mille salariés, quatre mille trois cents agences). Le texte prévoit une augmentation minimale de 500 francs du salaire brut mensuel grâce à une revalorisation de 3 % du point d'indice, actuellement de 53,7 francs, à compter du 1er mai. Pour les niveaux les plus bas, la hausse sera de 3,5 à 7,5 %. C'est la première fois depuis cinq ans qu'un accord est approuvé par les représentants de plus de 60 % des salariés. La dernière augmentation du point d'indice remonte au 1er janvier 1989.

□ **Protestations à la suite du licenciement d'un enseignant à Angers.** – Une dizaine d'élèves du Centre de formation des apprentis d'Angers (Maine-et-Loire), ont été temporairement exclus, jeudi 17 mai, pour avoir refusé de reprendre les cours à la suite de la grève, organisée la veille, pour protester contre le licenciement d'un de leurs enseignants. Professeur de sciences appliquées et d'hygiène, M. Bernard Garet, trente-huit ans, avait reçu, le 26 avril, une lettre de licenciement *« pour inaptitude »*, après avoir réalisé une enquête dénonçant les conditions de travail des quelque six cent cinquante apprentis-charcutiers, boulangers et pâtissiers du centre . Tandis qu'une partie des enseignants observent des débrayages quotidiens pour obtenir la réintégration de M. Garet. M. Jean Paquet, président de l'Assemblée permanente des chambres de métiers a dénoncé cette *« mise en cause de l'artisanat »* et *« la campagne de dénigrement en cours contre l'apprentissage »*.

□ **La CEE reproche à l'Autriche une subvention à Chrysler.** – La Commission européenne a reproché vendredi 18 mai à l'Autriche d'avoir subventionné l'implantation sur son sol d'une usine automobile de l'américain Chrysler qui va concurrencer les fabricants de la CEE. La Communauté a annoncé qu'elle *« avait la possibilité »* d'imposer des taxes sur les voitures produites par cette usine. Cette possibilité figure implicitement dans un accord CEE-Autriche passé en 1972. L'Autriche a décidé à la fin de l'an dernier d'apporter une aide de 433 millions de schillings (225 millions de francs), soit 33 % de l'investissement total, à l'installation dans la région de Graz d'une usine Chrysler qui devrait produire d'ici trois ans vingt-cinq mille modèles « Voyager », un véhicule concurrent de l'« Espace » du constructeur français Renault.

□ **Travail précaire : les députés socialistes et M. Soisson cherchent à concilier leurs points de vue.** – Le projet de loi sur le travail précaire, issu de l'accord entre les partenaires sociaux du 24 mars, doit être examiné par l'Assemblée nationale, le 31 mai et le 1er juin. Le texte a été critiqué par les élus socialistes et communistes membres de la commission sociale, le 17 mai. Mais il semblerait que M. Jean-Pierre Soisson, ministre du travail, et le groupe socialiste s'efforcent de rapprocher leurs points de vue. Certains socialistes parlent de trouver *« une issue compatible avec notre objectif politique »*, réduire les formes d'emploi précaire. M. Soisson se montre confiant, alors que la rencontre avec le groupe socialiste est prévue pour le 23 mai.

□ **Semaine de 35 heures pour les imprimeurs allemands.** – Après les métallurgistes allemands, les imprimeurs viennent d'obtenir la semaine de 35 heures, applicable à partir du 1er avril 1995. Les recommandations de la commission de conciliation, permettant le passage de 37 à 35 heures, ont en effet été acceptées par les représentants patronaux et le syndicat, le 18 mai. L'accord prévoit également une augmentation de salaire de 6,8 % pour 1990.



REVUE DES VALEURS

SEMAINE DU 14 AU 18 MAI

PARIS

Une petite bouffée de hausse

INDICE CAC 40

+1,0 %

Après une deuxième semaine d'entracte, le rideau s'est, semble t-il, levé ces derniers jours rue Vivienne sur l'acte III de la reprise de printemps. Péniblement, force est quand même de le constater.

Cette nouvelle semaine avait commencé sous le signe de l'effritement (-0,08%), avant de se poursuivre mardi sur un repli un peu plus franc (-0,94%). *La tendance ne commenca à s'inverser qu'à partir de mercredi* (+0,04%). Jeudi, ce fut l'explosion de hausse (+1,61%). Trop beau pour durer sans doute. A la veille du week-end, pour avoir un peu trop forcé son talent au cours de la séance précédente, le marché fut contraint de mettre la pédale douce, voire de s'effacer *très légèrement* (-0,18%). *Malgré tout, d'un vendredi à l'autre,* les divers indices sont *remontés* de 1%, permettant à la Bourse d'effacer, et même au-delà, le léger retard pris entre les 7 et 11 mai derniers.

Une bouffée d'optimisme serait-elle brièvement passée sous les lambris? Quelques bonnes nouvelles, n'ont, il est vrai, pas manqué de revigorer un marché devenu somnolent après *deux ponts consécutifs. Elles sont d'abord venues des Etats-*Unis où toute une batterie de statistiques économiques sont tombées. Pour la plupart, elles ont contribué à ragaillardir un peu les opérateurs redevenus ces derniers temps perplexes et circonspects avec les informations *contradictoires reçues du front monétaire. Là-bas, les prix à la consommation se sont calmés* en avril avec une hausse limitée à 0,2% (après 0,5% pour les deux mois précédents), éloignant ainsi le risque d'inflation. Le taux de fonctionnement des usines américaines pour le même mois (83%) a témoigné *de son côté que la croissance se poursuivait à un rythme modéré. Même si* le deficit commercial pour mars s'est davantage creusé que prévu (8,5 milliards de dollars contre 6,1 milliards pour février), il est néanmoins resté inférieur aux 9 milliards redoutés. Côté *taux d'intérêt, les espoirs de détente ont grandi après les déclarations du président* George Bush. *Toutes ces informations* ont contribué à réalimenter le dynamisme manifesté par Wall Street ces derniers temps, puis par contagion les marchés du Vieux continent.

Mais Paris n'a pas eu seulement à connaître des événements de l'autre côté de l'eau. Les propos de M. Pierre Bérégovoy, ministre de l'économie et *des finances, sur l'évolution satisfaisante de l'inflation à prévoir pour le deuxième semestre,* ont produit un effet lénifiant au moment même, où, déjà une détente était enregistrée sur le front des taux d'intérêt en France.

Dans l'hypothèse plausible où le quai de Berçy donnerait en juillet un coup de pouce au SMIC, les milieux boursiers ont interprété ce geste à venir comme la *volonté d'éviter des tensions* sociales mais aussi de maintenir le rythme de la consommation.

Le retour des étrangers

Il n'est guère étonnant dans *ces conditions que les investisseurs étrangers,* qui s'étaient tenus éloignés de Paris ces derniers temps, aient lentement repris leurs achats ces derniers jours. Et sans précipitation, car, comme l'assure la «Pythie du pilier sud», «on navigue encore à vue».

Nul, à son avis, ne sait trop *comment va démarrer* le plan de réunification monétaire des deux Allemagnes. *«Il ne faut pas se leurrer sur le financement»* assure la pythie:*«ce sera dur et l'ouverture des pays de l'Est à l'économie de marché aura pour ceux-ci des conséquences douloureuses (chomage, inflation)».* L'Allemagne de l'Ouest aura ainsi du mal à contenir les inévitables pressions inflationnistes, qui apparaitront. Le plan de financement du développement de la RDA aura t-il un effet d'entrainement? Beaucoup l'espèrent, mais *il ne faut pas exclure les mauvaises surprises.*

Pour toutes ces raisons, la *pythie se montre* donc d'un optimisme prudent. La consolidation déjà observée rue Vivienne pourrait *«servir de base à une nouvelle étape de hausse»* en juin.

Au-delà, c'est toute la question de la disponibilité des liquidités, qui, sans doute, se posera. Le succès foudroyant du plan d'épargne populaire avec 60 milliards de F. collectés en quatre mois, *quand les pronostics portaient sur 35 milliards pour l'année 90, devrait assurer une certaine fluidité.*

Mais un avis de sécheresse sur *les marchés de capitaux n'est pas à exclure. Les Bourses auraient à en pâtir. Avec une consommation, qui augmente, et un solde de la balance des paiements courants en sensible diminution,* le Japon aura progressivement moins d'argent à placer.

De son côté, la RFA consacrera ses excédents au redressement économique de sa petite soeur de l'Est. Et les besoins en capitaux des Etats-Unis ne vont pas décroître comme par enchantement avec la trop lente décrue du déficit commercial. La pénurie d'argent sera-t-elle sévère? Nul ne le sait.

Dans l'immédiat, *même si* la Bourse de Paris avec un DR (délai de recouvrement ou PER amélioré) de 11,8 compte parmi les places les moins chères du monde derrière Zurich (11) et Düsseldorf (11,4). La société de Bourse Didier Philippe la conseille: *«La remontée du yen et le redressement de Tokyo»* assure le commentateur maison, ne militent pas pour un retour dans l'immédiat des investisseurs étrangers rue Vivienne.

ANDRÉ DESSOT

Bâtiment, travaux publics

	18-5-90	Diff.
Auxil. d'entr.	1 031	– 10
Bouygues	674	+ 4
Ciments français	1 727	+ 65
Dumez	671	+ 25
GTM	1 551	+ 51
Immob. Phénix	108	+ 4,30
J. Lefebvre	1 069	+ 49
Lafarge	468	+ 32,20
Poliet et Chausson	601	+ 11
SGE-SB	252	– 1,20

Pétroles

	18-5-90	Diff.
BP-France	156,20	– 6,90
ELF-Aquitaine	704	+ 13
Esso	647	– 9
Exxon	268	+ 8,80
Petrofina	1 899	+ 44
Primagaz	825	– 25
Raffinage (Fr.de)	225	– 6
Royal Dutch (1)	424,50	+ 11,90
Sogerap	532	+ 21
Total	722	+ 39

(1) Coupon de 9.90 F.

Filatures, textiles magasins

	18-5-90	Diff.
Agache (Fin.)	1 680	+ 30
BHV	751	+ 26
CFAO	655	– 12
Damart	3 170	– 80
DMC	597	– 8
Galeries Lafayette	1 798	+ 38
La Redoute	3 200	– 30
Nouvelles Galeries	749	– 3
Printemps	678	+ 42
SCOA	27,20	– 3,30

Métallurgie construction mécanique

	18-5-90	Diff.
Alspi	575	– 1
Avions Dassault-B	511	– 15
De Dietrich	1 906	– 14
Facom	1 920	– 30
Fives-Lille	430	– 30
Marine Wendel	425	– 18,10
Penhoët	592	– 18
Peugeot SA	845	– 33
Sagem	1 389	– 71
Strafor	1 285	– 61
Valeo	648	– 2
Vallourec	391	– 17

Matériel électrique

	18-5-90	Diff.
CGE	631	+ 5
CSEE (ex-Signaux)	406,10	+ 13,10
Générale des eaux	2 683	+ 53
IBM	652	+ 26
Intertechnique	1 350	– 322
ITT	317,10	+ 12,10
Legrand	4 450	+ 50
Lyonnaise des eaux	719	+ 16
Matra	408	+ 76
Merlin-Gerin	5 980	+ 40
Moulinex	126,50	– 2,70
PM Labinal	1 154	– 100
Radiotechnique	721	+ 7
Schlumberger	314,80	+ 10,90
SEB	1 321	+ 51
Sextant-Avionique	678	+ 5
Siemens	2 520	– 62
Thomson-CSF	127	– 2,80

Produits chimiques

	18-5-90	Diff.
Inst. Mérieux	4 750	– 350
Labo. Bell	2 730	+ 10
Roussel-Uclaf	2 270	+ 10
BASF	990	– 33
Bayer	1 008	– 24
Hoechst	960	– 22
Imp. Chemic.	108,40	+ 6,30
Norsk Hydro	177	+ 3,20

Mines, caoutchouc

	18-5-90	Diff.
Géophysique	1 335	– 40
Imétal	350	– 5
Michelin	130,10	– 7,40
Métaleurop	216,60	+ 5,20
RTZ	51,20	+ 1,70
ZCI	2,25	– 0,04

Alimentation

	18-5-90	Diff.
Beghin-Say	875	– 19
Bongrain	3 360	+ 40
BSN	876	+ 14
Carrefour	3 671	+ 122
Casino (1)	152	– 0,50
Euromarché	4 100	+ 251
Guyenne et Gasc.	1 110	– 32
Moët-Hennessy	4 479	– 43
Nestlé	35 000	+ 900
Occid. (Gle)	775	– 2
Olipar	393	– 5
Pern.-Ricard	1 329	– 1
Promodès	4 200	– 30
St-Louis-Bouchon	1 576	+ 22
Source Perrier	1 745	– 49

(1) Coupon de 6 F.

Banques, assurances sociétés d'investissement

	18-5-90	Diff.
Bail Eq.	311,10	– 18,90
Bancaire (Cie)	652	– 12
Cetelem	639	+ 25
CCF	246,90	– 3,10
CFF	1 397	– 8
CFI	492	+ 6
Chargeurs	1 087	– 78
CPR (1)	474	+ 2
Eurafrance	2 178	+ 8
Hénin (La)	620	+ 3
Locafrance	520	– 2
Locindus	848	+ 2
Midi	1 347	+ 28
Midland Bank	170	+ 10
OFP	1 995	+ 177
Paribas	699	+ 6
Prétabail	1 192	– 8
Schneider	1 130	+ 33
Société générale	622	+ 7
Suez (Cie fin.)	474,60	– 3,90
UAP	632	+ 5
UCB (*)	225	+ 3,80

(1) Coupon de 22 F.

Mines d'or, diamants

	18-5-90	Diff.
Anglo-American	187	+ 8,20
Amgold (1)	452	– 17
Buf. Gol M.	85,50	+ 7,30
De Beers	146,20	+ 11,20
Drief. Cons.	61,10	– 4,65
Gencor	15,50	– 0,60
Harmony	40,40	+ 2,90
Randfontein	29,10	– 3,50
Saint-Helena	59,90	– 3,60
Western Deep	195,20	– 11,80

(1) Coupon de 4 F.

Valeurs à revenu fixe ou indexé

	18-5-90	Diff.
PME 10.6 % 1976	100,05	– 0,15
8.80 % 1977	117,70	– 1,40
10 % 1978	100 15	– 0.85
9.80 % 1978	99,90	+ 0,08
9 % 1979	98,65	– 1,05
10.80 % 1979	101,10	+ 0,05
16 % 1982	100,37	– 0,09
CNE 3 %	3710	+ 38
CNB bq. 5 000 F	99,58	– 0.12
CNB Paribas 5 000 F	100	– 0,10
CNB Suez 5 000 F	100,20	inch.
CNI 5 000 F	99,58	– 0,07

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES AU RM (*)

	Nbre de titres	Val. en cap. (F)
Lafarge Cop.	1 900 084	873 435 475
Elf Aquitaine	1 043 049	719 524 399
C.G.E.	1 065 532	666 739 862
Eaux (Gén. des).	236 001	616 876 909
Peugeot S.A.	556 425	475 742 667
LVMH	99 982	442 077 661
Total	458 901	351 158 616
Saint-Gobain	512 460	314 831 888
BSN	362 460	309 875 024
Suez Financ.	649 077	306 995 420
Crédit Lyon.	301 729	292 750 360
Havas	443 150	289 358 162
CCF TP84	199 241	279 270 590
BNP CI	536 332	256 227 582

(*) Du vendredi 11 mai 1990 au jeudi 17 mai 1990 inclus.

LES PLUS FORTES VARIATIONS DE COURS HEBDOMADAIRES (RM)

Valeurs	Hausse %	Valeurs	Baisse %
OFP	+10	SCOA	– 9,6
Midland Bk SA	+ 7,6	Gascogne	– 8,7
Euromarché	+ 7	Gerland	– 7,9
Lafarge Coppée	+ 6,8	Chargeurs SA	– 7,7
Saupiquet	+ 5,8	Labinal	– 7,7
J. Lefebvre Entr.	+ 5,5	Rhône-P. CIP	– 7,6
Printemps (Au)	+ 5,3	Fives-Lille	– 7,1
Total (FSE P.)	+ 5,3	I. Mérieux Intl.	– 6,9
CSEE	+ 4,9	Bail Equip.	– 6,3
HAVAS	+ 4,8	CMB Pack. SA	– 6,2
GAN	+ 4,7	BAFIP	– 5,8
CETELEM	+ 4,6	SEFIMEG	– 5,7
Nordon et Cie	+ 4,5	Michelin B.	– 5,5
Immob. Phenix	+ 4,2	Salomon SA	– 5,4

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en milliers de francs)

	14 mai	15 mai	16 mai	17 mai	18 mai
RM	2 367 131	2 702 306	2 995 671	3 328 948	
Comptant R. et obl.	6 437 385	6 333 319	6 141 408	6 610 801	
Actions	197 220	487 786	538 341	279 733	
Total	9 001 736	9 523 411	9 675 420	10 219 482	
INDICES QUOTIDIENS (INSEE base 100, 29 décembre 1989)					
Françaises	101,9	101,2	101,4	102,4	
Étrangères	94,6	94,4	94 9	94.8	
SOCIÉTÉ DES BOURSES FRANÇAISES (base 100, 31 décembre 1981)					
Indice gén.	554,1	552,1	548 1	548,8	556.6
(base 1000, 31 décembre 1987)					
Indice CAC 40	2 090,14	2 070,67	2 070,70	2 103,94	2 100,17

MATIF

Notionnel 10 %. – Cotation en pourcentage du 18 mai 1990

Nombre de contrats : 41 489.

COURS	ÉCHÉANCES			
	–	Juin 90	Sept. 90	Déc. 90
Premier	–	–	–	–
+ haut	–	102,76	102,78	102,80
+ bas	–	102,54	102,58	102,80
Dernier	–	102,60	102,66	102,80
Compensation	–	102,62	102,66	102,70

MARCHE LIBRE DE L'OR

	Cours 11-5-90	Cours 18-5-90
Or fin (kilo en barre)	65 700	66 400
– (kilo en lingot)	65 900	66 450
Pièce française (20 fr.)	400	396
• Pièce française (10 fr.)	414	414
Pièce suisse (20 fr.)	426	425
Pièce latine (20 fr.)	380	388
• Pièce tunisienne (20 fr.)	388	388
Souverain	490	482
• Souverain Elizabeth II	506	505
• Demi-souverain	379	377
Pièce de 20 dollars	2 380	2 360
– 10 dollars	1 260	1 270
• – 5 dollars	840	840
– 50 pesos	2 520	2 600
• – 20 marks	538	537
– 10 florins	400	396
• – 5 roubles	275	280

• Ces pièces d'or ne sont cotées qu'à la séance hebdomadaire supplémentaire.

NEW-YORK

Plus mesuré

INDICE DOW JONES

+0,7 %

Doublement déçu par l'attitude de la Réserve fédérale, qui a envoyé une série de signaux au marché obligataire indiquant qu'elle n'entendait pas modifier sa politique en matière de taux d'intérêt, et par les négociations qui avancent à pas comptés sur le front d'un éventuel relèvement des impôts, le marché new-yorkais est apparu plus mesuré dans ses réactions, cette semaine.

Vendredi soir, l'indice Dow Jones des valeurs industrielles tirait le rideau sur un repli de 11,80 points, à 2 919,91 points, annulant la modeste avance de la veille. A l'issue de ces cinq séances, le Dow Jones aura simplement gagné 18,33 points sur la précédente semaine, soit un modeste gain de 0,7% après plus de 3% de hausse pour la période précédente.

Pour la plupart des observateurs, la cote ne devrait plus reculer. Mais ce n'est pas pour autant que le Dow Jones va grimper allègrement vers les 3 000 points du jour au lendemain.

Côté inflation, un baromètre surveillé de très près par le Fed, l'annonce, en milieu de semaine, d'une hausse des prix à la consommation limitée à 0,2% en avril, son plus bas niveau depuis sept mois, a incontestablement réchauffé l'atmosphère. Reste le problème des taux d'intérêt, un dossier que l'équipe d'Alan Greenspan surveille de près. Sans laisser filer les intercalaires. Contrairement à ce que d'aucuns escomptaient, le comité de l'Open Market de la Réserve fédérale n'a nullement décidé de relâcher son étreinte sur le crédit. Et les taux des fonds fédéraux sont restés stoïquement collés au niveau de 8-1/2 %, sans grand changement.

Visiblement, le Fed attend d'en savoir un peu plus sur les discussions budgétaires – et sur les besoins de refinancement de l'Etat – avant de tapoter discrètement l'arme des taux.

Depuis trois jours qu'ils sont réunis en conclave, les « Bush boys » et les négociateurs du Congrès se sont mis d'accord sur un point : à moins de voir l'économie américaine verser dans la récession, il est impossible de comprimer le déficit budgétaire fédéral pour l'exercice commençant le 1er octobre prochain au-delà de 60 milliards de dollars. Comme on ne peut pas toucher aux dépenses, archicomprimées, il faut regarder, bien sûr, du côté des ... recettes dont l'augmentation est hautement improbable. Alors, qui a parié de relever les impôts ... ?

de notre correspondant
SERGE MARTI

	Cours 11 mai	Cours 18 mai
Alcoa	64 1/4	–
ATT	42 1/8	42 1/8
Boeing	78 1/8	77 1/8
Chase Man. Bank	25 1/8	26
Du Pont de Nemours	38 5/8	40 1/2
Eastman Kodak	40 5/8	40 1/8
Exxon	47 7/8	48 1/8
Ford	46 1/2	47 1/8
General Electric	68 1/4	68 1/4
General Motors	47 3/8	47 7/8
Goodyear	35 1/2	35 3/4
IBM	114 1/8	116 1/4
ITT	57	56 1/4
Mobil Oil	61 3/4	62 1/4
Pfizer	68 5/8	68 1/8
Schlumberger	56 3/4	56 3/4
Texaco	59 7/8	59 7/8
UAL Corp. (ex-Allegis)	156 1/2	153 1/2
Union Carbide	20 1/8	19 1/4
USX	33 3/8	33 5/8
Westinghouse	73 1/8	72 7/8
Xerox Corp	49	49 1/8

TOKYO

Consolidation

INDICE NIKKEI

+1,5 %

« La Bourse de Tokyo continue de regagner le terrain perdu de février à fin avril », estime Lawrence S. Prager, chef analyste de Nikko Securities. Cette semaine effectivement, le Kabuto-cho a poursuivi sa reprise de mai : *démarrant à 31 512 yens, l'indice Nikkei a terminé vendredi soir à 32 130, une progression de près de 1,5 %* en cinq jours. *« Nous sommes dans une phase de stabilisation »*, juge cet Américain employé par la deuxième maison de titres japonaise. Il prévoit, que, sauf accident sur le front des taux de change, la Bourse devrait maintenir sa bonne orientation.

Sur le fond, cette hausse des cours est due d'abord à la fermeté de la monnaie japonaise face au dollar, le point-clé de la semaine. *La parité entre les deux monnaies est restée pratiquement stable : lundi, le billet vert valait* 152,70 yens.

Du côté des taux d'intérêt, l'horizon apparaît dégagé. « Ils ont atteint des sommets sur l'ensemble des marchés mondiaux », juge Lawrence S. Prager, qui écarte, de ce fait, tout relèvement dans l'immédiat. Un dernier élément contribue à doper la Bourse de Tokyo : les investissements des entreprises japonaises, notamment du secteur manufacturier – l'un des moteurs de la croissance – restent vigoureux, ce qui dément les inquiétudes de ralentissement émises par certains. Le marché a particulièrement bien accueilli la publication d'un sondage *réalisé par le MITI* (le ministère de l'industrie et du commerce *international) indiquant* que les *entreprises prévoient une augmentation moyenne* de 13 % de leurs investissements en 1990, un chiffre très encourageant.

Cette semaine, les vedettes du *marché auront été* les chantiers navals et la construction. Parmi les titres qui se sont bien comportés, les analystes relèvent CSK (logiciels) et Obayashi (construction)...

de notre correspondant
BRUNO BIROLLI

	Cours 11 mai	Cours 18 mai
Akai	1 000	1 070
Bridgestone	1 480	1 530
Canon	1 770	1 720
Fuji Bank	2 700	2 750
Honda Motors	1 830	1 820
Matsushita Electric	2 250	2 260
Mitsubishi Heavy	979	978
Sony Corp.	8 710	8 680
Toyota Motors	2 440	2 420

LONDRES

Plus 4,3 %

Déjà plus en forme au cours de la précédente quinzaine, le London Stock Exchange a, ces derniers jours, fait littéralement des étincelles. Dopé par Wall Street mais aussi par une fiévreuse spéculation sur une prochaine entrée de la livre dans le SME, le marché britannique a bondi pour monter de 4,3% d'un vendredi à l'autre.

L'optimisme a été tel, que ni l'annonce d'une forte hausse des prix de gros et des ventes au détail (1% chacun en avril), ni celle d'un deficit budgétaire de 2,1 milliards de livres, supérieur aux prévisions, n'ont eu le moindre impact.

Indices «FT» du 18 mai: 100 valeurs, 2.269,1 (contre 2.175,9); 30 valeurs, 1.793,3 (contre 1.708,8); mines d'or, 207,1 (contre 227,7); Fonds d'Etat, 78,74 (contre 77,05).

	Cours 11 mai	Cours 18 mai
Bowater	483	504
BP	309	322
Charter	410	418
Courtaulds	317	321
De Beers(*)	14,75	15,50
Glaxo	798	797
GUS	13,50	13,50
ICI	11,15	11,50
Reuters	10,90	11,47
Shell	442	459
Unilever	648	673
Vickers	207	216

(*) En dollars.

FRANCFORT

Moins 1,7 %

Encore une mauvaise semaine pour le marché allemand, où, en moyenne, les valeurs allemandes ont baissé de 1,7%. La défaite enregistrée le 13 mai dernier par le CDU, parti du chancelier Helmut Kohl, aux élections régionales de Rhénanie du Nord-Westphalie et de Basse-Saxe, a été assez durement ressentie.

Cependant, l'annonce d'un surplus prévisible des recettes fiscales pour 1990 de 8,2 milliards de DM, résultant d'une croissance économique plus forte que prévu a favorisé une légère amélioration de la tendance en milieu de semaine.

Reste que les déchets ont été importants avec la baisse des automobiles et des chimiques. Les grands magasins, en revanche, ont été recherchés.

Indices du 18 mai: Commerzbank, 2.281,7 (contre 2.311,7); Dax, 1.843,59 (contre 1.875,03).

	Cours 11 mai	Cours 18 mai
AEG	305	296,50
BASF	302,50	296,20
Bayer	306,80	299,50
Commerzbank	300	297
Deutschebank	789,50	775,50
Hoechst	291,40	287,50
Karstadt	679	667
Mannesmann	371,50	363
Siemens	758,50	746,10
Volkswagen	590	588



CRÉDITS, CHANGES, GRANDS MARCHÉS

MARCHÉ INTERNATIONAL DES CAPITAUX

La livre vient en aide à l'écu

Le regain d'intérêt pour les titres libellés en écus – un des événements marquants de la semaine passée sur le marché international des capitaux – doit beaucoup à la livre sterling. Cette monnaie est de celles qui composent le panier de l'écu. Elle n'est cependant pas associée au système monétaire européen (le SME) dont le mécanisme limite, entre elles, l'ampleur des fluctuations de cours de la plupart des grandes devises de notre continent. Depuis jeudi, il est fortement question dans les milieux financiers d'un rattachement de la livre au SME. Si cela devait se produire, l'écu en bénéficierait doublement. D'une part, une de ses monnaies les plus vulnérables gagnerait en stabilité et, d'autre part, elle aurait moins besoin qu'à présent d'être soutenue par des taux d'intérêt élevés. Le poids de la livre dans le panier de l'écu est suffisamment important pour que cette perspective incite à prévoir une baisse des rendements des titres libellés en unités monétaires européennes. Ces rendements sont actuellement plus élevés que ceux qu'offrent des placements comparables en francs français par exemple. Et les investisseurs ont été nombreux, jeudi et vendredi, à souscrire à des obligations en écus, comme si, par précaution, ils avaient voulu s'assurer de rémunérations encore importantes.

Sentant que leurs émissions allaient être bien accueillies, plusieurs débiteurs de qualité ont été incités à solliciter le marché en raison des possibilités d'arbitrage qui s'offraient à eux à partir de l'écu. Sept opérations nouvelles, à taux fixe, de type classique, ont vu le jour durant la semaine écoulée pour un montant global de 735 millions d'écus. Elles ont toutes fait l'objet d'un contrat d'échange qui procure aux emprunteurs des fonds sous une forme différente de leur émission. Ainsi, deux transactions d'organisations supranationales, la Banque mondiale et Eurofima, la Société européenne pour le financement de matériel ferroviaire, fournissent-elles chacune à ces débiteurs des ressources en marks qu'il leur faudra rémunérer à taux variable. La durée de ces deux emprunts est de cinq ans. Leur taux d'intérêt facial est de 10,375 %. Celui de la Banque mondiale émis jeudi par l'intermédiaire du Crédit commercial de France s'avère déjà une grande réussite. Celui d'Eurofima, placé sous la direction du Crédit lyonnais, semble également voué au succès.

Pour ce qui est des emprunteurs français, la Compagnie bancaire a levé 60 millions d'écus sur deux ans (rémunéré au taux facial de 11 % l'an) pour un rendement de 10,58 % au pied des commissions et le Crédit local 125 millions sur trois ans (aux taux de 10,375 % et de 10,41 % respectivement). Ces euro-émissions dirigées par Paribas ne devraient pas avoir de peine à trouver preneur. La première est « swappée » contre de la livre sterling à taux variable, la seconde contre du franc français, également à taux variable.

Un seul emprunteur en écus a conservé sans l'échanger le produit de son opération. Il s'agit d'une émission de 30 millions à taux variable pour le compte d'Interfinance Crédit national, qui, au maximum, aura une durée de cinq ans. Les investisseurs pourront demander le remboursement des titres à toutes les échéances de coupon, c'est-à-dire tous les trois mois. L'intérêt servi sera inférieur de 25 points de base au Libor, le taux interbancaire offert sur le marché international. Les obligations seront cotées en Bourse, mais elles semblent avoir un caractère privé, et n'être destinées qu'à quelques investisseurs japonais. L'eurobanque londonienne de Sanwa est chargée de l'émission.

Réveil de l'eurodollar

Par ailleurs, la semaine a été marquée par une reprise importante de l'activité primaire dans le compartiment de l'eurodollar, qui a notamment vu l'apparition d'un rare débiteur du secteur public allemand, Kreditanstalt für Wiederaufbau, l'établissement qui tant contribué à la reconstruction de l'après-guerre outre-Rhin. Il convient de souligner que cette opération de 300 millions de dollars de cinq ans de durée n'entre pas dans le cadre du plan de financement de l'unification interallemande qui, on le sait, n'implique aucun recours au marché international des capitaux. La Deutsche Bank assure le secrétariat de cette émission, pour laquelle un taux d'intérêt facial de 9,25 % a été retenu.

Egalement en dollars, mais à taux variable, Altus Finance, une signature qui se présente sous la garantie du Crédit lyonnais, entend lever pour 200 millions de dollars d'obligations de dix ans de durée et, pour cela, propose un rendement très légèrement supérieur au Libor (un seizième de plus que cette référence). Un tel rapport est tout à fait conforme aux exigences du marché. On ne peut toutefois pas s'empêcher de faire la comparaison avec une opération lancée concurremment en yens pour le Crédit agricole par le truchement d'une eurobanque japonaise, celle de Mitsui Taiyo Kobe. Après « swap », tout se passe comme si le Crédit agricole avait levé pour environ 125 millions de dollars qui lui coûterait 15 points de base de moins que le Libor à trois mois.

Dans un tout autre domaine, celui des eurowarrants qui débouchent sur des actions françaises, d'importants allégements viennent d'être décidés par les autorités. Les mesures de libéralisation ont déjà porté leurs fruits. Deux des eurobanques les plus importantes dans ce domaine, la Société générale et Bankers Trust International, les ont déjà mis à profit. Pour émettre des warrants impliquant les titres d'une société française, un établissement financier doit s'assurer de trois éléments. Il lui faut obtenir de la société en question non pas une approbation formelle, mais ce qui en pratique revient au même, une assurance de « non-objection ». L'opération n'est permise que si la société ne soulève aucune objection ni au principe même de l'émission, ni à son émetteur, ni à la perspective d'une cotation des bons à la Bourse de Paris.

Ces exigences sont toujours de rigueur mais elles ne s'appliquent plus désormais qu'à des transactions qui sont liées à une seule, ou bien à deux ou trois sociétés à la fois. A partir de quatre, il suffit d'informer les compagnies impliquées qu'on s'apprête à inclure leurs actions dans un panier de valeurs, que par l'intermédiaire de warrants on rendra accessibles aux investisseurs.

CHRISTOPHE VETTER

DEVISES ET OR

La livre, la lire et la peseta en vedette

Pour être une monnaie forte aujourd'hui, il ne suffit pas, bien au contraire, de s'appuyer sur de bonnes données fondamentales telles qu'une inflation modérée et une balance des paiements excédentaire : ce serait même déconseillé. En revanche, des taux d'intérêt élevés présentent un attrait irrésistible pour les détenteurs internationaux de capitaux. Le phénomène n'est pas nouveau, mais, cette semaine, il a poussé à la hausse la lire et la peseta qui ont caracolé en tête du système monétaire européen, les banques centrales étant même contraintes d'intervenir pour empêcher ces devises de crever leur plafond par rapport au franc français et au mark, par exemple.

On aura beau rappeler que le déficit budgétaire reste énorme en Italie et que l'inflation s'y maintient au-dessus de 5 %, tandis qu'en Espagne le rythme de hausse des prix s'oriente gentiment vers les 6 % ou 7 %, peut-être plus, lire et peseta se portent comme un charme.

Quant à la livre sterling, déprimée depuis un certain temps par une inflation galopante et d'énormes déficits de la balance commerciale et de celle des paiements, elle a décollé sensiblement à la hausse, plus 1,5 % à 2 % sur la rumeur selon laquelle Mme Thatcher ne s'opposerait plus à l'entrée de la devise britannique dans le système monétaire européen, après l'offre énergiquement refusée pendant des années. Cette rumeur s'est nourrie des propos du chancelier de l'Echiquier, M. John Major. D'après lui, la Grande-Bretagne *« gagnerait à adhérer au SME dès que les conditions en seraient remplies »*. Parmi ces conditions, certes, un ralentissement du rythme de l'inflation, qui se dirige allègrement pourtant vers les 10 %. Cette évolution tempère certes les propos du ministre et pourrait retarder de plusieurs mois au moins une entrée éventuelle de la livre dans le système européen. Il est certain que les partenaires continentaux de la Grande-Bretagne, surtout les Allemands, ne verraient pas d'un très bon oeil l'admission d'un pays dont l'économie est aussi déséquilibrée. Mais, à Francfort ou à Bonn où la réunification RFA-RDA incite désormais à l'audace, on est peut-être disposé à intégrer un pays aussi radicalement différent que l'est l'Angleterre.

En Europe, la défaite électorale du chancelier Kohl dans deux élections régionales et la perte de sa majorité à la Chambre haute ont un peu affaibli le mark, dont le cours à Paris est revenu de 3,38 F à 3,37 F.

Quant au dollar, il a profité de cette défaite électorale pour se raffermir légèrement. En revanche, il n'a pratiquement pas bénéficié d'une hausse, de 0,2 % seulement, des prix américains à la consommation en avril, moins forte que prévu. Mais l'annonce d'une augmentation du déficit de la balance commerciale en mars, fixée à 8,4 milliards de dollars contre 6,1 milliards en février, n'a guère influencé les marchés qui en ont vu d'autres. Ces marchés, en revanche, surveillent de près l'évolution de la situation politique aux Etats-Unis et sont attentifs aux perspectives d'augmentation d'impôts agitées par le président Bush et qui présenteraient l'intérêt de diminuer le déficit budgétaire de ce grand pays, donc de diminuer les appels de fonds à l'étranger.

F. R.

COURS MOYENS DE CLOTURE DU 14 MAI AU 18 MAI 1990
(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ E.U.	Franc français	Franc suisse	D.mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
New-York	1,6900	–	17,9856	71,1490	60,6060	2,9326	53,9083	0,0824
	1,6790	–	18,1389	71,8391	61,3121	2,9568	54,5703	0,0832
Paris	9,3964	5,5600	–	395,58	336,97	16,3050	299,73	4,5845
	9,2563	5,5130	–	396,05	338,01	16,3019	300,85	4,5865
Zurich	2,3753	1,4055	25,2793	–	85,1818	4,1217	75,7682	1,1585
	2,3372	1,3920	25,2494	–	85,3464	4,1159	75,9618	1,1581
Francfort	2,7885	1,6500	29,6762	117,39	–	4,8387	88,9488	1,3600
	2,7384	1,6310	29,5846	117,17	–	4,8226	89,0041	1,3569
Bruxelles	57,6290	34,98	6,1330	24,2618	20,6666	–	18,3827	2,8111
	56,7838	33,82	6,1345	24,2960	20,7357	–	18,4557	2,8136
Amsterdam	3,1349	1,8550	33,3633	131,98	112,42	5,4399	–	1,5290
	3,0768	1,8325	33,2396	131,65	112,35	5,4884	–	1,5245
Milan	2050,39	1213,25	218,13	863,21	735,30	35,5792	654,04	–
	2018,16	1202	218,03	863,51	736,97	35,5411	655,93	–
Tokyo	258,86	152,70	27,4642	108,64	92,5454	4,4780	82,3180	0,1259
	257,05	153,10	27,7707	109,99	93,8687	4,5269	83,5471	0,1274

A Paris, 100 yens étaient cotés, le vendredi 18 mai, 3,6411 F contre 3,6009 F le vendredi 11 mai.

SYSTÈME MONÉTAIRE EUROPÉEN : AMPLEUR DES VARIATIONS DE CHAQUE MONNAIE PAR RAPPORT À LA PLUS FORTE

18 mai 1990

MATIÈRES PREMIÈRES

Vanille et café, parfums malgaches

TANANARIVE

de notre envoyé spécial

Vanille et café, les parfums de Madagascar, malgré leur attrait exotique, ont un goût passé. La grande-île, qui tire 70 % de ses recettes de l'exportation de ces deux produits, est au cœur du cyclone qui s'abat depuis plusieurs années sur les denrées tropicales. On ne peut dissocier l'endettement de ce pays (qui avoisine 3 milliards de dollars) de l'effondrement durable en valeur de ses ressources naturelles. Le chef de l'Etat malgache, M. Didier Ratsiraka cite ces chiffres : en 1977, une livre de café valait 1,85 dollar sur le marché mondial. Ils se situent aujourd'hui autour de 0,38 cent.

Cette crise appauvrit les agriculteurs qui représentent 80 % de la population de l'île et possèdent tous au moins quelques arbres à robusta ou arabica, *« car on n'est pas paysan ici sans caféiers »*. Au cours de la précédente décennie, un kilo de café permettait d'acheter 4 à 5 kilos de riz. A présent, deux kilos de grains noirs ne donnent pas l'équivalent d'un kilo de grains blancs. Une dégradation terrible pour ce peuple qui reste le premier consommateur mondial de riz.

A chaque pays sa malédiction du café. En Colombie, elle incite les paysans à planter la coca. Elle participe à la famine latente en Ethiopie. A Madagascar, elle se confond avec la misère et la malnutrition. Son robusta détient les rendements les plus bas d'Afrique. La chute des prix dissuade les paysans d'entretenir leurs arbres. La recherche en matière de café a été victime jusqu'en 1989 d'un *« déficit intellectuel »*. Seule éclaircie au tableau : Madagascar récolte sur les hauts plateaux un arabica gourmet réputé. Et le renouvellement nécessaire des caféiers africains permettra peut-être au pays des zébus d'accroître sa part de marché à l'exportation. La tendance reste cependant préoccupante. En 1980, cette matière première rapportait 214 millions de dollars. Le pactole a fondu à 104 millions de dollars en 1985 et 75 millions de dollars en 1988. Madagascar, qui naguère a vendu jusqu'à 70 000 tonnes de café n'en produit pas plus de 50 000 tonnes.

PRODUITS	COURS DU 18-5
Cuivre h. g. (Londres) Trois mois	1 495 (– 43) Livres/tonne
Aluminium (Londres) Trois mois	1 546 (+ 35) Livres/tonne
Nickel (Londres) Trois mois	8 525 (– 375) Dollars/tonne
Sucre (Paris) Août	2 418 (– 17) Francs/tonne
Café (Londres) Mai	618 (– 20) Livres/tonne
Cacao (New-York) Juillet	1 477 (– 28) Dollars/tonne
Blé (Chicago) Mai	385,75 (+ 8,75) Cents/boisseau
Maïs (Chicago) Mai	283,75 (– 3,25) Cents/boisseau
Soja (Chicago) Mai	180 (– 1,10) Dollars/t. courte

Le chiffre entre parenthèses indique la variation d'une semaine sur l'autre.

La concurrence des produits de synthèse

Les recettes tirées de la vanille naturelle dont la grande île contrôle 90 % de l'offre, ont aussi diminué, dans une moindre proportion. Ce produit lui a rapporté 44 millions de dollars en 1988 contre 55 millions de dollars en 1984. La pléthore sévit. Madagascar détient actuellement un stock de 3 000 tonnes, quand le marché mondial, américain et européen pour l'essentiel, n'absorbe pas plus de 1 000 tonnes par an. Il reste que 95 % de la consommation de vanille reposent en réalité sur un produit chimique, la vanilline de synthèse, qui supplante largement l'arôme naturel. Outre-Atlantique, le public est averti de la différence. Sur le Vieux Continent, l'ambiguïté subsiste car la vanille authentique n'est pas distinguée de son ersatz.

Le commerce de la vanille a échappé à Madagascar au programme de libéralisation qui touche le riz et la plupart des produits agricoles. L'Etat a conservé son monopole d'exportation sur les gousses séchées qu'il vend autour de 74 dollars le kilo (407 francs), payé vert autour de 2 000 francs malgaches (10 francs) au planteur. Il faut 4 à 5 kilos de vanille non séchée pour obtenir un kilo sec. Comme le café, cette liane, qui fleurit en magnifiques orchidées blanches, appartient à la culture paysanne de l'île. Avec ses sous-bois humifères, Madagascar est, avant les Comores et La Réunion, la terre d'élite de la vanille. Il s'agit d'une production délicate requérant une main-d'œuvre abondante (30 personnes à l'hectare), et très qualifiée. Les gousses vertes sont séchées sur des claies, puis enfermées dans des sacs de sisal chauffées à 60 degrés pour devenir noires et souples.

Troisième source de devises de Madagascar, le girofle est exporté sous forme de clous et d'huile essentielle. On l'utilise en Indonésie pour parfumer les cigarettes. Il aromatise les gâteaux, les boissons comme le café et le thé. Là encore, le marché s'est effondré. La concurrence a surgi en Indonésie qui a planté une variété indigène de substitution sans toutefois réussir à supplanter entièrement le girofle malgache. L'île de Tonga, dans le Pacifique, a aussi pris un poids prépondérant dans ce commerce très fermé. Madagascar a vu ses ressources tirées du girofle fléchir de 51 millions de dollars en 1980 à 16 millions de dollars en 1988 pour un volume de 10 000 tonnes. Les paysans ont tendance à négliger cet arbre qui ne donne des fruits que tous les quatre ans.

Mais la politique malgache des matières premières ne s'arrête pas là. La grande île a développé ses exportations de riz, de maïs et de cannelle. Elle produit du tabac de qualité, du poivre noir et des produits tropicaux. En 1982, le pays importa la quantité record de 360 000 tonnes de riz, un chiffre qui symbolisa à l'époque le naufrage de la politique économique étatisée menée depuis 1975. En 1990, Madagascar est redevenue à quelques milliers de tonnes près auto-suffisant. Les ressources minières, sans être considérables, sont variées. On trouve, dans le sous-sol, des gisements de bauxite, d'oxyde de titane et de minerais de fer, sans oublier l'exploitation du granit et du marbre ni les indices pétroliers. Reste le problème épineux de l'or et des pierres précieuses (émeraudes). *« Chaque année,* affirme le président Ratsiraka, *une tonne d'or sort de Madagascar. La banque centrale n'y voit que du feu »*. Un trafic qui porte sur près de 10 % des recettes d'exportation du pays. Quant aux émeraudes, elles sont souvent écoulées sous l'appellation moins noble de béryl par des intermédiaires peu scrupuleux qui peuvent ainsi sous-évaluer les pierres aux yeux de l'Etat et rapatrier seulement une partie des devises liées à ce commerce.

ERIC FOTTORINO

MARCHÉS MONÉTAIRE ET OBLIGATAIRE

Sous l'influence de l'Allemagne

Les semaines se suivent et ne se ressemblent pas. La période sous revue précédente donnait l'impression que la brise soufflait favorablement d'Est comme d'Ouest. Cette fois-ci, les vents d'Est se sont nettement refroidis. Motif : la défaite électorale enregistrée par le chancelier Kohl en Allemagne et la perspective d'un plan pour le refinancement de l'unification interallemande ont poussé à la hausse les taux d'intérêt à long terme de l'autre côté du Rhin, et influencé, du même coup, le marché français, rendu plus morose.

Dimanche dernier en effet, la Démocratie chrétienne allemande essuyait une défaite dans deux Länder, la Rhénanie du Nord-Westphalie et la Basse-Saxe, ce qui lui faisait perdre du même coup la majorité à la Chambre haute du Parlement, le Bundesrat, perte qui n'est pas de nature à faciliter la tâche du chancelier Kohl.

Immédiatement, le rendement des emprunts d'Etat allemands, les Bunds, qui avait nettement fléchi la semaine précédente avec le compromis sur les trente-cinq heures, se remettait à monter. Les jours suivants, la présentation du plan gouvernemental ouest-allemand pour le financement de l'unification RFA-RDA prévoyant la création d'un fonds de 115 milliards de marks (plus de 380 milliards de francs) n'arrangeait guère les choses. Certes, les dépôts d'épargne en RFA atteignent-ils 280 milliards de marks (950 milliards de francs) et les exportations de capitaux hors d'Allemagne dépassent-elles 120 milliards de marks (400 milliards de francs) l'an dernier.

Par ailleurs, le supplément *d'émissions obligataires pour financer* le fonds pendant la première année ne représente, certes, qu'une vingtaine de milliards de marks en sus des 80 milliards de marks levés actuellement par l'Etat fédéral et les provinces. Sans doute, enfin, certains estiment, à Francfort, que la ponction sur le marché sera tout à fait indolore, mais d'autres ne sont pas de cet avis et pensent que ladite ponction poussera les taux à la hausse. C'est pourquoi sans doute les emprunts du Trésor allemand à dix ans ont vu le rendement passer de 8,45 % à 8,67 %, ce qui a nettement assombri l'atmosphère.

Résultat, à Paris le rendement de l'OAT dix ans, l'homologue du Bund dix ans, s'est élevé de 9,45 % à 9,55 %, ce qui a déprimé le MATIF, où le cours de l'échéance juin glissait en dessous de 103, pour terminer la semaine à 102,50 environ. L'écart entre les taux longs à Francfort et à Paris se maintient aux environs de 1 point à 0,90 point de base, ce qui reflète la méfiance sur la suite des événements. S'y est ajoutée l'annonce d'une hausse de 0,4 % des prix de détail français en avril, plus forte que les mois précédents, et qui s'explique par l'augmentation semestrielle des loyers et par le relèvement du prix des consultations médicales en avril.

Hors ces deux facteurs, certes, la hausse d'avril aurait été de 0,2 % à 0,3 %, et de toute façon, en glissement sur un an, la hausse des prix de revient de 3,4 % à 3,2 %. Mais tout de même ces 0,4 % d'avril ne font pas bonne impression. Le loyer de l'argent au jour le jour, qui avait poussé une pointe à 10 1/2 % en début de semaine à l'approche de la clôture de la période de constitution des réserves obligatoires des banques, est retombé à 9 1/2 % après la fin de cette période. La Banque de France avait jugé bon, entre-temps, d'alimenter le marché en liquidités aux 9,50 % réglementaires.

Bonne surprise aux Etats-Unis

Aux Etats-Unis en revanche, l'annonce d'une hausse des prix de détail de 0,2 % seulement en avril a agréablement surpris, mais ne s'est guère répercutée sur le marché des obligations, où le rendement de l'emprunt du Trésor à trente ans s'est maintenu aux environs de 8,65 %. Il est vrai que la Réserve fédérale des Etats-Unis avait jugé bon d'éponger des liquidités sur le marché pour empêcher les taux à court terme de glisser en dessous de 8 % et pour les ramener à 8 1/4 %, niveau jugé convenable dans la conjoncture actuelle.

Sur le marché obligataire de Paris, où les rendements ont remonté comme on l'a vu, les emprunts se sont placés en fonction des rémunérations offertes. Ainsi, la Caisse de refinancement hypothécaire, qui abandonne actuellement la procédure de l'adjudication pour revenir à la syndication bancaire classique, a eu du mal à lever son milliard de francs à 9,75 % en rendement réel, les prêteurs jugeant ce taux très tiré, et ils en imputent la responsabilité au chef de file, le Crédit Lyonnais, que ses concurrents, souvent mal intentionnés, accusent de casser les prix pour rester le numéro un sur le marché.

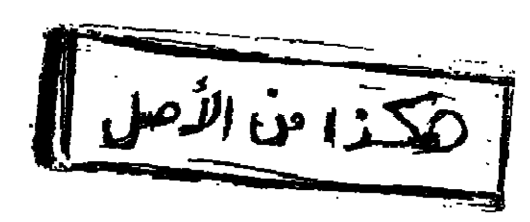
En revanche, l'emprunt d'un milliard et demi de francs de la Caisse nationale des télécommunications (CNT) dirigé par le même Crédit Lyonnais, mais mieux coté, s'est placé sans trop de mal, tandis qu'un bon accueil a été réservé à la Banque hypothécaire européenne, qui offrait pour 250 millions de francs 10,08 % réels et 10,35 % avec ristourne sur commissions, rendement jugé tout à fait attrayant.

Signalons enfin l'apparition d'un nouvel indice de performance pour les obligations dont le calcul a été confié par le Comité de normalisation obligataire (CNO) à la Caisse des dépôts et à Fininfo, organisme créé en 1982 par M. Gérard Jeulin et spécialisé dans la constitution de bases de données financières dans les logiciels financiers d'aide à la décision et dans la distribution d'informations en temps réel.

Ces indices, qui s'ajoutent à d'autres déjà élaborés par le Crédit lyonnais, la Caisse des dépôts et la Société des Bourses françaises, sont les premiers à avoir recueilli un *« consensus de place »*. Calculés sur 195 valeurs représentant 60 % de la capitalisation boursière des obligations et 75 % des transactions, ces indices CNO, qui donnent l'évolution des cours coupons inclus, sont calculés quotidiennement sur une base 100 au 31 décembre 1989.

Vendredi 18 mai, l'indice des valeurs à taux fixe, obligations d'Etat uniquement, s'inscrivait à 102,57, ce qui marque une dépréciation très nette par rapport au début de l'année puisque le coupon couru *prorata temporis* dépasse 4 %, ce qui correspondrait à un indice supérieur à 104. Encore revient-on de loin puisque l'indice de référence CNO était tombé à 96 fin février 1990, ce qui, compte tenu des coupons courus, correspondait à une perte de plus de 5 % depuis le début de l'année. A cette époque en effet, les emprunts d'Etat à long terme avaient vu leur rendement passer à 10,70 % sous l'influence des taux allemands avant de revenir aux 9,57 % actuels.

FRANÇOIS RENARD



Le Monde

L'enquête sur la profanation de Carpentras

M. Pierre Arpaillange favorable à l'institution d'une prime pour retrouver les coupables

Le garde des sceaux, M. Pierre Arpaillange, a évoqué, jeudi 17 mai, devant la commission des lois de l'Assemblée nationale, l'affaire de la profanation du cimetière *juif de Carpentras*. Selon un communiqué publié, vendredi, par cette commission, le ministre, qui répondait à une question de M. Robert Pandraud, député (RPR) de Seine-Saint-Denis, a déclaré que *« la pire des choses serait de ne pas découvrir les auteurs de ces exactions et c'est pourquoi, à titre exceptionnel, je ne suis pas hostile à l'institution d'une prime »*. Le garde des sceaux a, d'autre part, renouvelé, vendredi, aux procureurs généraux et aux magistrats des parquets ses *« instructions d'extrême vigilance et de particulière vigueur pour les délits à caractère xénophobe ou raciste »*.

Les policiers intensifient leurs recherches dans les milieux marginaux

CARPENTRAS

de notre correspondant régional

Les consignes de discrétion absolue données par le ministre de l'Intérieur continuent à être observées, à la lettre, par les policiers du SRPJ d'Avignon qui ont été chargés de l'enquête sur la profanation du cimetière juif de Carpentras. Il semble, cependant, que les policiers, sans négliger aucune piste, aient plus particulièrement intensifié leurs recherches dans les milieux de marginaux de la région, connus, ou non, pour leurs idées extrémistes. Leur tâche consiste, d'une part, à vérifier minutieusement toutes les informations parvenues - souvent sous une forme anonyme - au commissariat ou à la *mairie de Carpentras* et d'autre part à aller à la « pêche aux renseignements » dans les bars et boites de nuit de la ville et des communes environnantes. *Les patrons de ces* établissements et leur personnel ont été invités à coopérer activement à l'enquête en signalant tous *les faits leur paraissant liés, directement ou indirectement*, à l'affaire de la profanation.

La pression des policiers a déjà eu pour résultat d'installer une insécurité dans ces milieux qui pourrait, à terme, se révéler payante en déliant certaines langues. Les enquêteurs paraissent, en effet, attacher de plus en plus de crédit à la thèse d'une expédition improvisée localement et qui *aurait dégénéré en « fanstamagorie morbide »* pour reprependre la formule de Mgr Lustiger. Ils prennent, cependant, au sérieux, le *témoignage dont a fait état, jeudi*, le quotidien *Vaucluse Matin* concernant la présence d'une Mercedes, immatriculée à Paris, aux *abords du cimetière dans la nuit* précédant la découverte de la profanation. Selon certaines informations, ce véhicule aurait été également *aperçu, les jours précédents*, devant un café du boulevard périphérique de Carpentras connu pour être le lieu de rendez-vous de désoeuvrés *et de marginaux de la* ville. Si la profanation a été commise par des éléments extérieurs au département ceux ci auraient eu, *vraisemblablement*, besoin, en l'occurence, d'une aide de familiers de Carpentras pour les guider et, *éventuellement*, leur prêter main forte.

Quant au cimetière, toujours fermé au public, son inspection ne parait plus devoir fournir d'indices supplémentaires. Au début de la semaine, les enquêteurs du SRPJ d'Avignon, renforcés par des policiers de Montpellier, l'ont ratissé une dernière fois avec des experts de l'identité judiciaire qui ont effectué des relevés topographiques ainsi que des prélèvements de terre et de pierre.

GUY PORTE

Le congrès des élus socialistes

M. Mauroy accuse M. Chirac de se faire « l'allié objectif de Le Pen »

STRASBOURG

de notre correspondant

« Ça s'est arrangé », a pu annoncer M. Pierre Mauroy, vendredi 18 mai, en confirmant que son successeur à la tête de la Fédération nationale des élus socialistes et républicains (FNESR) est M. Jean-Pierre Joseph, rocardien, président du conseil général du Gers. L'accord intervenu sur son nom au bureau exécutif du Parti socialiste avait bien failli être remis en question au congrès de Strasbourg.

Les amis de M. Laurent Fabius souhaitaient l'élection au poste de secrétaire général de la FNESR d'un des leurs, mais M. Guy Vadepied, jospiniste, n'entendait pas céder la place. Finalement, M. Joseph a été « élu » président par le conseil national de la FNESR à l'unanimité moins six abstentions, et M. Christian Pierret, fabiusien, a été confirmé comme vice-président à l'unanimité. Cependant les amis de M. Jean-Pierre Chevènement ont diffusé un texte contestant *« la façon dont s'est déroulée la désignation de Jean-Pierre Joseph »*, et si le bureau a été composé à la proportionnelle des courants du parti la question du secrétariat ne sera tranchée que dans trois semaines.

Au cours des six « forums » organisés vendredi à Strasbourg, les élus de la FNSER ont insisté sur le refus des exclusions. M. Louis Besson, ministre du logement, a reconnu que ce secteur demeure *« un domaine où les inégalités sont à la fois les plus visibles et les plus insupportables »*, avec quatre cent mille sans-abri et deux millions de mal-logés.

M. Mauroy a vivement réagi aux propos de M. Jacques Chirac sur *« l'immoralité socialiste »* et la montée de l'extrême droite en France. Est-ce que M. Chirac *« se rend compte qu'il se fait, ainsi, l'allié objectif de Le Pen ? »* a demandé le premier secrétaire du PS, qui, le matin, avec une délégation d'élus du congrès et le maire de Strasbourg, Mme Catherine Trautmann, s'était rendu au camp de concentration du Struthof, près de Schirmeck (Bas-Rhin), pour *déposer* une gerbe à la *mémoire* des déportés.

JACQUES FORTIER

M. Jean-Pierre Joseph : un président de conseil général « chef d'entreprise »

AUCH

de notre correspondant

Si M. Jean-Pierre Joseph, désigné comme président de la *Fédération des élus socialistes* et républicains (FNESR), est encore un homme « neuf » sur la scène politique nationale, il *n'en va pas de même dans son* département, le Gers, dont il préside le conseil général depuis 1982.

Ce professeur de mathématiques de cinquante-deux ans, fils d'un cheminot et d'une ouvrière agricole, socialiste depuis 1973, s'était senti proche des idées de M. Michel Rocard, dit-il, *« dès 1965 »*.

Elu *conseiller municipal* de Lectoure en 1971, conseiller général en 1976, il lance en 1979, avec *M. Jean Laborde, maire d'Auch, député, un appel* en faveur de M. Rocard dans la bataille qui oppose celui-ci à M. François Mitterrand. C'est le *point de départ* de la conquête de la fédération socialiste par les rocardiens.

Succédant trois ans plus tard *à M. Laborde à la présidence de* l'assemblée départementale, *M. Joseph devient*, selon l'expression d'un de ses collaborateurs, un *« chef d'entreprise au service du Gers »*. Dans ce département, qui a perdu cent mille habitants en un siècle, il entend utiliser à plein la décentralisation afin d'être présent sur tous les fronts : celui de l'économie, bien sûr, et de l'agriculture au premier chef, mais aussi celui de la culture, où il encourt, de l'opposition, le *reproche* de faire de *pures dépenses* de prestige. M. Joseph recherche, pourtant, le consensus, au grand dam de ses amis socialistes, qui n'apprécient pas toujours cette démarche.

Devenu *député* en battant, en juin 1988, M. Aimeri de Montesquiou (UDF), *M.* Joseph est de plus en plus retenu à Paris, aussi, par ses responsabilités dans le courant *rocardien*, au titre duquel il siège – discrètement – au bureau exécutif du PS *et dont il coordonne* les élus. Ses rivaux le lui reprochent, tandis que ses amis répliquent que sa présence à Paris entraîne *« des avancées sensibles sur les dossiers gersois »*. Certains se sont même mis à rêver depuis quelques jours : *« Avec Jean-Pierre à la FNESR*, disent-ils, *on va avoir des routes ! »*

D. H.

Avaries sur le vaisseau Soyouz TM-9

Deux cosmonautes en panne de retour

Les cosmonautes Anatoli Soloviov et Alexandre Balaktine demandent une échelle spatiale pour regagner la Terre. Le vaisseau Soyouz *TM-9*, dans lequel les deux Soviétiques doivent quitter la station orbitale Mir d'ici à quelques semaines, serait en effet en difficulté, empêchant les deux hommes de revenir sur Terre sans une réparation préalable.

Ainsi que le révèle le dernier numéro de la revue américaine *Aviation Week and Space Technology*, la couche de protection qui entoure le vaisseau aurait été déchirée lors de son lancement, effectué en février dernier. *« Cette déchirure bloque des capteurs sensoriels indispensables au positionnement du véhicule spatial avaènt le reour sur Terre »*, précisent au magazine spécialisé les responsables soviétiques. Car la mauvaise isolation thermique a refroidi l'intérieur du Soyouz, et les techniciens craignent que la condensation d'eau dans le scircuits du vaisseau ne provoque des pannes électriques.

Selon toute vraisemblance, les deux cosmonautes en difficulté vont devoir effectuer une marche d'urgence dans l'espace pour tenter de réparer le système d'isolation du Soyouz, actuellement amarré à la station Mir, en orbite à 320 kilomètres de la Terre. Le matériel nécessaire aux manœuvres – notamment une échelle spatiale – pourrait être acheminé jusqu'à eux, en juin, par un vaisseau sans équipage humain. Contrairement aux occupants précédents de la station soviétique dont la mission prévoyait, de septembre 1989 à février dernier, plusieurs sorties extra-véhiculaires, Soloviev et Balandine devaient, pour l'essentiel, effectuer à bord de Mir des traitements de matériaux technologiques et biologiques. Leur séjour risque en fait d'être plus mouvementé que prévu... – *(Reuter.)*

EN BREF

□ **CISJORDANIE : un adolescent palestinien tué.** – *Un adolescent* palestinien de treize ans a été tué vendredi 18 mai par des tirs de gardes-frontières israéliens dans le camp de réfugiés de Balata, en Cisjordanie. Selon l'armée, les gardes-frontières étaient intervenus après qu'un camion-citerne eût été attaqué à coups de pierres. – *(AFP.)*

□ **CHINE : le bateau « Déesse de la démocratie » va se rendre au Japon.** – *Le bateau Déesse de la démocratie*, qui doit diffuser des émissions à destination de la Chine, va se rendre au Japon, ont *annoncé vendredi 18 mai les organisateurs* de l'opération. Les autorités de Taïwan bloquent en effet l'émetteur destiné au bateau et lui ont *fait savoir* qu'il ne serait pas autorisé à faire escale dans l'île s'il émettait vers le continent . Taïwan a été soumis à des pressions chinoises, et américaines, pour *refuser* sa coopération au projet. –

□ **Le conflit entre la CGT et la direction de l'Union (Reims) empêche le journal de paraître.** – Le quotidien régional rémois *l'Union* (110 300 exemplaires diffusés) n'a pas paru le 19 mai. Le *Livre CGT entend ainsi protester* contre la procédure de sanctions engagée par la direction envers sept rotativistes qui n'ont pas assuré l'impression en quadrichromie de la dernière édition dominicale. Ce conflit fait suite aux perturbations qui touchent le journal depuis cinq semaines du fait de l'opposition du Livre CGT à la modernisation, qui se traduirait par la suppression de trente postes à l'atelier.

□ **Le président du conseil régional de Picardie refuse de rompre avec le Front national.** – M. Walter Amsellem, maire de Beauvais, porte-parole du groupe socialiste au conseil régional de Picardie, a proposé au président de cette assemblée, M. Charles Baur (UDF-PSD), de rompre avec le Front national en échange d'une promesse de neutralité du PS. M. Baur, qui dispose d'une majorité relative de vingt-sept voix, sans le FN, contre vingt-six à *la gauche* (dix-huit socialistes et huit communistes), a refusé.

□ ***Le fils de Marlon Brando tue le petit ami de sa soeur dans un accès de colère.*** – Le fils de Marlon Brando a été inculpé du meurtre du petit ami de sa soeur et écroué, mercredi 16 mai, à Santa-Monica (Etats-Unis). Christian Brandon, qui ne supportait pas de voir le jeune homme battre sa soeur enceinte, lui a tiré une balle en *pleine tête. Agé de trente-deux ans*, Christian Brando est le fils du célèbre acteur américain aujourd'hui âgé de soixante-six ans, et de sa première femme, Anna Kashfi.

L'Assemblée nationale renforce le contrôle de l'application des lois

L'Assemblée nationale a adopté, vendredi 18 mai, une proposition de résolution tendant à renforcer le contrôle des députés sur l'application des textes déjà votés.

Ce texte, qui institue un système d'évaluation des lois, était proposé, à la fois, par le président de l'Assemblée, M. Laurent Fabius, et par celui de la commission des lois, M. Michel Sapin (PS). Il modifie l'article 145 du règlement de l'Assemblée nationale, *relatif* aux six commissions permanentes.

Selon cette proposition, les commissions pourront désormais confier à un ou plusieurs de leurs membres une mission d'information temporaire portant, notamment, sur les conditions d'application d'une législation. Ces missions pourront, d'ailleurs, être communes à plusieurs commissions . Toutefois, aucun pouvoir supplémentaire d'*investigation* n'est attribué aux commissions, qui devront recourir aux moyens habituels : auditions, questionnaires, enquêtes sur le terrain, documentation, etc.

P. S.

□ **Adoption du projet de loi réprimant la pollution maritime.** – Les députés ont adopté définitivement, à l'unanimité, jeudi 17 mai, le projet de loi modifiant et complétant la loi sur la répression des pollutions maritimes, présenté par M. Jacques Mellick, ministre délégué chargé de la mer. Le texte adopté par les députés, en termes identiques à la version votée en première lecture par le Sénat, modifie la loi de juillet 1983 (qui réprimait la pollution par les hydrocarbures), pour la mettre en conformité avec l'application progressive de la convention internationale Marpol contre la pollution en mer. Aux facteurs de pollution sont ajoutées les *« substances nuisibles transportées en colis ou dans des conteneurs »* et les ordures rejetées par les navires. Le ministre

L'ESSENTIEL

DATE

Il y a trente-cinq ans, la création du Pacte de Varsovie 2

ÉTRANGER

Grogne à l'UNESCO

M. Mayor, le directeur général, est prié de ne plus consacrer son énergie au retour des anglo-saxons..... 5

Tension au Nicaragua

La Contra ne veut plus rendre les armes.................................. 6

Affrontement en Afrique du Sud

La petite ville de Welkom, où deux blancs ont été tués récemment, est au bord de l'explosion 6

POLITIQUE

Livres politiques

« La révolte des marionnettes » par André Laurens 7

CULTURE

Cannes entre deux rêves

Tandis que Fellini invente sa réalité, une Comtesse et deux frères jumeaux se perdent dans les méandres de *Nouvelle Vague*, de Jean-Luc Godard................................ 14

Obsessions Est-Ouest

Le diable et le bon dieu, le bien et le mal impriment leur marques sur *To Sleep with anger* et *End of the Night*, des cinéastes américains Charles Burnett et Keith McNally ; et *Rez-de-chaussée*, du soviétique Igor Minaiev.................................. 14

ÉCONOMIE

Le siège de la BERD

Paris confirme son soutien à la candidature de Londres pour accueillir la « Banque de l'Est »................ 17

Revue des valeurs 18

Crédits, changes et grands marchés 19

ACADÉMIE FRANÇAISE

La réception de M. Jean-Denis Bredin

Les textes du récipiendaire, M. Jean-Denis Bredin, et la réponse de M. Pierre Moinot .... 8 à 12

SOCIÉTÉ

Paris

Services

La télématique du *Monde* :
3615 LEMONDE
3615 LM

Le numéro du « Monde »